

L'esclave

Éric de Bellefonds

L'esclave

Par une jolie matinée d'été 1828, un homme suivait à cheval la route menant à Marseille. Il venait de quitter le village de Fuveau et ce n'est pas sans une forte émotion et sans s'être retourné plusieurs fois sur son cheval qu'il s'était éloigné de sa femme et de ses deux enfants.

- Reviens vite ! lui avait crié sa femme au milieu de ses larmes.

Et les deux enfants s'étaient contentés de balancer leurs bras dans un adieu sans fin, trop émus pour prononcer la moindre parole.

Adrien Pinelle était ébéniste dans son village. Il fabriquait dans un minuscule atelier, aidé par un autre homme, des commodes qu'il allait porter à un marchand de Marseille. Mais ce n'était pas pour affaires qu'il y allait cette fois. Il allait réaliser un vieux rêve, celui de visiter l'Italie. Il avait entendu dire qu'un ébéniste habitant Livourne utilisait des os pour décorer ses meubles, et que non seulement il réalisait les plus belles compositions d'Italie, mais qu'il avait trouvé un moyen de leur donner l'apparence de l'écaille de tortue.

Il aperçut bientôt une carriole arrêtée au bord de la route. Un homme d'une cinquantaine d'années et un jeune homme d'environ quatorze ans étaient assis sur le banc et le regardaient s'approcher. C'était le maire de Fuveau et un de ses fils.

- Ohé, Adrien ! Tu pars donc vraiment pour l'Italie ? cria le maire avant même qu'Adrien se soit arrêté.

Étant environ deux fois plus âgé qu'Adrien, le maire avait toujours une attitude franche et patriarcale avec lui.

- Eh oui, monsieur le maire, répondit Adrien en tirant sur les brides de son cheval.

- Et comment ton cheval va-t-y faire pour revenir ? Y connaît le chemin par coeur ? continua le maire.

- Non, dit Adrien en souriant, je vais le vendre à Marseille, il me faut de l'argent pour le voyage.

- Et quand tu reviendras, c'est à pied que tu feras tes commissions ? Non, non, je vais t'amener à Marseille. Théophile, dit-il en se retournant vers son fils, monte sur le cheval et rapporte-le aux Pinelle.

- Mais je n'aurai pas d'argent, dit Adrien, je dois amener le cheval à Marseille.

- Pour l'argent, on peut s'arranger, répondit le maire, avant d'ajouter : Allez Théo, vas-y, restes pas là à nous regarder comme une poule.

Théophile sauta lestement en bas de la carriole et prit les rennes du cheval d'Adrien, qui fit une grimace mais finit par descendre. Aussitôt, Théophile grimpa sur le cheval et partit au galop.

- Monsieur le maire, je ne comprends pas.

- Monte, il n'y a rien à comprendre. Tu es bien mon filleul ? Alors je vais t'aider comme je peux.

Adrien s'assit près du maire et ils partirent.

- Voilà ce qu'on va faire, continua le maire. Tu es déjà venu chez moi. Tu as vu la vieille malle qui est dans la cuisine. Je ne veux plus la voir, je vais la mettre dans le grenier, et au même endroit je veux un buffet en bois foncé, du merisier par exemple. Un gros buffet en merisier, ça te va ? Tu peux me faire ça ?

- Oui, béguéya Adrien.
- Alors c'est décidé, je te paie maintenant et tu le feras quand tu reviendras. De cette façon, tu gardes ton cheval, et tu es obligé de revenir, puisque tu as un marché avec moi.
- Mais j'allais revenir...
- On dit ça, et puis on oublie vite son pays.
- Quoi qu'il en soit, merci mille fois. Mais je ne m'y connais pas en buffet.
- Du bois, c'est du bois, tu feras des planches plus longues.
- Je vous ferai quelque chose de beau.
- Donc, tu vas en Italie. Tu pars demain ?
- Apparemment si. Il y a un mois, j'ai erré dans le port toute une après-midi pour demander si un bateau se rendait en Italie. J'ai rencontré le capitaine d'un brick qui fait le voyage à tous les deux mois. Il va à Rome, en passant par Livourne. Le capitaine était complètement ivre, mais je suppose qu'il sait où va son bateau, et qu'il sait piloter.
- Eh bien, je te souhaite bonne chance. Espérons que vous ne rencontrez aucun Barbaresques. Et ne tombe pas malade en Italie. Reviens-nous en un morceau.
- Ne craignez rien.

Après quelques heures, ils aperçurent au sommet d'une colline la ville de Marseille qui s'étalait le long de la mer. Le maire arrêta la carriole pour regarder le paysage quelques instants, puis fit claquer les rennes et la carriole continua lentement en descendant. Adrien eut le coeur un peu serré en sentant qu'il allait vraiment partir, mais ce serrement de coeur en apparence pénible était en fait agréable; c'était le même sentiment qu'on éprouve quand on jette un fardeau auquel on tenait pourtant : douleur pour la perte, mais joie pour l'allègement, la libération, mêlée à une certaine fierté d'avoir été courageux.

- Voilà, se dit-il, je verrai enfin l'Italie. Espérons que je ne l'ai pas trop aimée sans la voir, sinon je serai déçu. Mais non, comment serait-ce possible ? L'Italie est le plus beau pays du monde.

Ils entrèrent dans la ville, suivant les petites rues encombrées de marchands, de femmes portant des paniers, de travailleurs aux bras nus, d'enfants courant dans tous les sens. Les rues étaient parfois sombres, parfois ensoleillées. On riait, on criait, des poules passaient subitement à quelques centimètres des roues de la carriole. Ils furent obligé d'avancer tellement lentement qu'ils crurent devoir passer la nuit au milieu de la populace, mais finalement ils aperçurent la mer au bout d'une petite rue, et une fois au bord de l'eau, ils virent sur leur gauche, un peu plus loin, des milliers de mats immobiles.

Encore quelques minutes parmi des centaines de gens roulant des barils ou criant « poissons à vendre, poissons ! » et ils se retrouvèrent finalement devant le port. Les bateaux ne bougeaient pas, mais une légère brise faisait balancer les plus fins cordages et déplier à demi les drapeaux multicolores.

- Nous y voilà, mon petit Adrien, dit le maire en déposant les rennes sur ses genoux. C'est ici qu'on se quitte, temporairement. Moi, j'ai des choses à acheter. Va retrouver ton capitaine et jette ses bouteilles de rhum à la mer. Il y a des écueils près de l'île de Riou, tu ne veux pas d'un capitaine complètement saoul.
- Je le ferai, dit Adrien en souriant.
- Tiens, voilà 200 francs, ça devrait suffire pour payer le capitaine et pour vivre un moment en Italie.
- Merci mille fois, merci pour tout.

Jean sauta hors de la carriole; il tenait un sac de toile pas très gros – toutes ses affaires – dans une main, et la bourse avec 200 francs dans l'autre.

- À bientôt, mon petit Adrien, cria le maire en s'éloignant.
- Oui, à bientôt, répondit Adrien. Ne vous inquiétez de rien !

C'est ce que lui cria Adrien, mais il ajouta plus bas "même s'il y a de quoi", tout en poussant un soupir. Adrien se mit immédiatement en quête du *Marsouin agile*, le brick qui devait partir le lendemain à l'aube pour Livourne et Rome. Il le trouva entre deux autres bricks, avec toute une armée de porteurs qui allaient et venaient, plus actifs que des abeilles autour d'une ruche. Des tas de colis, de sacs, de barils, de paniers, de caisses et même des animaux attendaient devant le bateau d'être embarqués. Un homme avec une liste dans les mains se tenait debout devant des boîtes pleines de bouteilles.

- Pardon monsieur, lui dit Adrien, où peut-on trouver le capitaine de ce bateau ?
- Il est sur le pont, lui répondit l'homme, sans quitter trop longtemps des yeux les piles de boîtes devant lui.

Adrien le remercia et monta sur le pont, après avoir attendu son tour entre deux porteurs pour franchir la mince passerelle qui avait été jetée entre le quai et le bateau. Il trouva le capitaine accoudé sur un bord qui regardait distraitement les hommes travailler.

- Capitaine, lui dit Adrien, partons-nous toujours demain ?
- Comment ? répondit le capitaine, qui semblait sortir d'un rêve.
- Partons-nous demain ? répéta Adrien.
- Oui, oui, demain, c'est ça, répondit le capitaine en faisant un vague signe avec la main. Pourquoi me le demandez-vous ?
- Je suis Adrien Pinelle, nous nous sommes rencontrés le mois dernier. Je pars avec vous.
- Ah bon ? fit le capitaine, qui semblait l'avoir complètement oublié.

Il se redressa alors et se planta devant lui, non sans s'être un peu balancé comme un peuplier un jour de grand vent, car il était encore ivre, quoi que beaucoup moins que lors de la première rencontre.

- Avez-vous payé votre voyage, jeune homme ? Car je ne me souviens plus.
- Non, mais j'ai l'argent avec moi.

Adrien lui donna la somme convenue (cinquante francs).

- Bien, bien, j'en avais justement besoin. Faites comme chez vous, je reviens dans un instant.

Le capitaine, malgré son état d'ébriété, passa lestement sur la passerelle et disparût entre deux boutiques. Adrien se retrouva donc seul sur le pont, ou plutôt seul à ne pas aller et venir avec de la marchandise. Il prit une grande respiration d'air marin, puis contempla le bateau qui allait être sa demeure pendant un mois. C'était un trois mats assez usé, certains cordages avaient l'air d'être secs comme du bois, le pont avait perdu tout espèce de vernis et par endroit le bois était pourri. La porte qui menait à l'appartement du capitaine était craquée et une planche avait été clouée rapidement dessus pour empêcher que la porte se brise en deux. Adrien regardait les porteurs, qui avaient tous des visages de forçats, et se demandait si si c'était aussi les marins. Pas un seul qui n'avait pas les bras remplis de tatouages. Parfois, même leurs mains avaient des marques sur les doigts, des énigmes qu'on ne pouvait déchiffrer que s'ils plaçaient leurs mains d'une certaine façon.

La plupart ne faisait pas attention à lui, mais deux ou trois, encore plus brutes que les autres, l'avaient regardé avec mépris, en reconnaissant que ce n'était pas un habitué de la mer. Ou peut-être simplement parce qu'il était propre.

Après une dizaine de minutes, le capitaine revint en portant un sac de jute dans lequel s'entrechoquaient des bouteilles.

- C'est pas du jus de barils, lui dit simplement le capitaine en clignant d'un oeil, avant d'ouvrir la porte craquée et d'entrer dans son appartement.
- À propos, lui demanda Adrien, qui n'osait pas entrer dans l'appartement et qui haussa le ton, est-ce que les vents sont favorables, la traversée est-elle agréable ?

Le capitaine sortit aussitôt et répondit :

- Favorables ? Agréables ? Que voulez-vous dire ? Laissez-moi m'occuper des vents, jeune homme, ça ira mieux pour vous. Ça fait longtemps que je n'ai pas fait un voyage agréable. C'est du commerce, monsieur, pas de l'agrément. Éviter les écueils, être ballottés jours et nuits, louvoyer des miles et des miles et faire en une semaine ce qu'on aurait pu faire en quelques jours, si le vent avait été droit derrière nous, manger des biscuits à demi pourris, côtoyer des brutes pleines de vermines qui jurent et ont l'air de vouloir vous tuer, s'inquiéter d'être attaqué par les Barbaresques, de faire naufrage, de ne pas être payé, d'être pendu par des mutins, non, mon ami, il n'y a rien d'agréable à voyager en bateau. Les belles histoires à voile sont des rêves de jeunes filles, qui n'ont pas intérêt à sortir de leur chambre à papier-peint fleuri si elles ne souhaitent pas être cruellement déçues. Adrien le regarda sans répondre.

- Maintenant, je vous invite à manger avec moi tant que vous voudrez, et à me raconter toute votre vie et toutes vos espérances si cela vous chante, mais ne vous inquiétez pas du bateau, c'est mon domaine.
- Avec joie, répondit finalement Adrien en souriant.

Adrien coucha dans une cabine jouxtant l'appartement du capitaine. Il était le seul passager payant du bateau, qui n'en prenait généralement aucun. Le lendemain matin, comme prévu, et toute la marchandise étant à bord, le bateau partit. Le vent était bon, le brick filait sur l'eau, toutes voiles dehors. Le capitaine était à la barre, toujours un peu ivre, mais il semblait avoir fait le voyage tant de fois qu'il aurait pu piloter les yeux fermés. Comme l'avait craint Adrien, les porteurs de la veille étaient les marins du navire. Le temps était stable et beau, ils n'avaient pas grand-chose à faire, le capitaine n'étant pas du genre à les faire astiquer le pont uniquement pour les occuper. Ils devaient être une vingtaine en tout. Certains jouaient aux cartes, d'autres s'étaient installés un hamac où c'était possible, et se laissaient bercer par le roulis. Tous savaient que même si les conditions changent vite en mer, ils auraient toujours le temps de bondir sur leurs pieds et obéir au capitaine. Ce que le capitaine savait aussi.

L'île de Riou fut passée sans encombre, Adrien ne vit ni rochers dans l'eau, ni inquiétude dans l'attitude du capitaine. Puis le bateau s'éloigna assez de la côte et on ne vit plus que la mer partout. La première nuit en mer fut délicieuse, jamais Adrien n'avait vu un ciel aussi vaste. Les étoiles étaient si nombreuses que le ciel était plutôt blanc, et le vent léger était si doux, le clapotis des vagues étaient si tendres, tout donnait un tel air romantique à la scène, que les éléments semblaient s'être mis d'accord pour faire mentir le capitaine et donner raison aux petites filles. Le lendemain, Adrien déjeuna avec le capitaine. Il n'y eut que des bonnes choses : oeufs, fromage, jambon, pain frais, et même des fruits. À midi, tous les matelots sommeillaient sur le pont, et Adrien était définitivement prêt à croire que la vie en bateau était une vie idéale, lorsqu'il aperçut au loin une tache rouge. Après un moment, il devint évident que cette tache était une voile, et qu'elle s'approchait. Personne ne semblait s'inquiéter, mais aussi personne ne l'avait remarquée, aussi après une vingtaine de minutes, quand on commença à distinguer le petit navire, Adrien alla trouver le capitaine dans son appartement, où cette fois il osa entrer.

- Capitaine, dit-il, il y a un petit bateau qui paraît foncer droit sur nous.
- Foncer sur nous ? répondit le capitaine, qui était couché dans son lit.

Sans s'émouvoir, le capitaine se leva et tous deux sortirent sur le pont. Entre-temps, le petit navire s'était encore approché, et on pouvait clairement distinguer les gens à bord. À leur drôle d'accoutrement, ils ne semblaient pas Européens, et même le navire avait une forme inhabituelle. La voile elle-même, au lieu d'être carré et installée au milieu du mât, ou triangulaire comme une voile de beaupré, était en quelque sorte un mélange des deux, installée en biais sur le mat. Dès que le capitaine aperçut le bateau, il bondit sur place, comme frappé par la foudre.

- Pirates ! Barbaresques ! Tous à vos postes ! cria-t-il.

En un instant, tous les marins furent placés aux endroits stratégiques du bateau, après avoir été plus bas chercher une arme, qui un sabre, qui une longue épée apparemment vieille de deux siècles, qui une hache, qui un simple couteau.

Malgré leur robustesse, ils avaient l'air tout à fait épouvantés.

- Ah, je savais qu'il fallait que j'arrête après la dernière traversée, se lamentait un matelot.
- Qu'ils osent monter sur le bateau, qu'ils osent ! disait un autre pour se donner du courage.

Un matelot particulièrement petit, qui était passé très près de notre nain, s'approcha d'Adrien et lui tendit un sabre.

- Tenez, monsieur, ça peut vous servir.
- Mais où est le vôtre ? dit Adrien.
- C'est justement le mien, mais je crois qu'il vous sera plus utile qu'à moi. Si j'ose m'en servir, je sens qu'il me portera malheur. Les gens comme moi doivent être humbles dans des moments pareils.

Puis le quasi nain se retourna et partit se cacher entre deux ronds de cordage. Sur ce, le capitaine, muni d'un fusil et d'un sabre, dit à Adrien :

- Monsieur, il nous arrive un incident fâcheux, et, j'ose le dire, assez dangereux. En fait, il y a 98 chances sur cent pour que dans une heure nous soyons tous morts. Je ne dis pas 99, car je suis quand même optimiste. Ce sont des Barbaresques, bref des Arabes, qui nous attaquent. Ils s'intéressent généralement aux femmes. Il n'y en a pas dans le bateau, mais cela ne change rien pour nous, car le plus souvent ils tuent tous les hommes. Ils leur arrivent de faire des hommes prisonniers, s'ils espèrent en recevoir une rançon, mais comme vous n'avez pas l'air plus riche que moi, je vous conseille de vous défendre. Tout n'est pas perdu, si Dieu est avec nous. Je vois que vous avez une arme, continua-t-il, savez-vous vous en servir ?
- Ce sera la première fois, répondit Adrien.
- Tant pis, soupira le capitaine, c'est mieux que rien.

Et il s'éloigna d'Adrien pour aller discuter avec les hommes.

Lorsque le navire barbaresque ne fut plus qu'à une vingtaine de mètres du *Marsouin agile*, ses voiles furent abaissées rapidement, et un frisson passa dans le dos d'Adrien. Les Arabes avaient des yeux de hyènes et serraient les dents dans une grimace de rage et de haine. Il était plus que clair que c'était pour l'équipage du *Marsouin agile* vaincre ou mourir.

Tout d'abord, on n'entendit que les petites vagues de la mer, tout le monde semblait retenir son souffle. Puis, soudainement, après une éternité, un Arabe cria quelque chose d'incompréhensible, tous les autres Arabes se mirent à hurler comme des enragés, et leur navire cogna sur le *Marsouin agile*. Aussitôt, ils sautèrent tous à bord. Deux ou trois furent tués sur le champs par les marins qui attendaient, mais les autres réussirent à passer sans même être blessés et une bataille frénétique commença. Ce n'était pas un combat à mort, c'était vingt combats à mort, côte à côte, sans répit, sans ménagement, avec des cris et du sang. Un Arabe particulièrement gros se rua sur Adrien qui leva son

sabre sur lui, mais l'Arabe cogna si fort avec son propre sabre, que celui d'Adrien fut projeté au loin. Adrien tenta alors de le frapper, mais l'Arabe para le coup et frappa Adrien si fort au ventre, avec son énorme poing, que Adrien tomba par terre, plié en deux. Cette piteuse performance fut ce qui le sauva. Aussitôt, l'Arabe alla lutter contre quelqu'un d'autre et tous les combattants oublièrent Adrien. Quant au capitaine, il n'eut le temps que de tuer un Arabe avec son fusil avant d'être poignardé dans le dos par un autre. Les Arabes n'étaient pas plus nombreux, mais contrairement aux marins du *Marsouin agile*, habitués seulement à porter et à naviguer, les Arabes étaient aussi habitués à combattre et à tuer. La bataille dura une heure, après laquelle tous les marins avaient été tués ou s'étaient noyés en sautant à la mer. Les Arabes avaient perdu huit hommes, et trois autres avaient des blessures dont ils guériraient. Ils se mirent alors à fouiller le bateau avec la même frénésie qu'un furet tente de retrouver un rat dans une galerie. Ce n'est qu'après cinq minutes que l'un d'eux découvrit Adrien, bien vivant et planqué derrière un baril.

- Il en reste un ! cria-t-il en arabe.

Aussitôt le chef de la bande se précipita vers Adrien avec son sabre, mais alors qu'il avait déjà levé son sabre bien haut, il se calma soudainement et rabaissa son arme. Il sembla considérer Adrien, puis il se pencha et toucha ses vêtements.

- Celui-là est propre, dit-il à deux hommes qui se tenaient près de lui, il vaut peut-être quelque chose. Ligotez-le et embarquez-le.

Aussitôt, Adrien fut rudement empoigné, soulevé d'un bond et ficelé comme un saucisson. Puis il fut jeté dans leur navire comme un paquet. Après avoir pris tout ce qu'ils jugèrent utiles de prendre, les Arabes mirent le feu au bateau, et remontèrent à bord avant de hisser les voiles.

Le coeur serré, Adrien regarda le bateau brûlé pendant qu'ils s'éloignaient lentement. Qu'allait-il devenir ? Qu'allaient-ils faire de lui ? Allait-on demander une rançon ? Adrien ignorait même cela, car il n'avait pas compris ce qu'avait dit l'Arabe. Mais de toute façon, qui pourrait payer ? Ses vêtements neufs lui avaient sauvé la vie, mais ne lui fourniraient aucun argent. Combien de temps le garderait-on en vie, avant d'abandonner et d'ordonner à une brute sur un ton blasé : amène-le à l'orée du désert et débarasse-toi de lui ! Ou encore on l'enverrait travailler dans une carrière, avec presque rien à manger, où il mourrait rapidement d'épuisement.

Adrien revit sa vie tranquille à Fuveau.

- Pourquoi fallait-il que je vois l'Italie ? se lamentait-il. Sous couvert de travail, c'était de la stupide ambition. Je suis bien puni. Pourquoi ne me suis-je pas contenté de ce que j'avais ?

Il revit aussi le pauvre capitaine, qu'il avait trouvé malgré tout sympathique, et le quasi nain qui s'était caché dans les cordages.

- Comment est-il mort, ce petit bonhomme, se demanda-t-il, transpercé par un sabre, étranglé, frappé de mille coups, ou simplement noyé ? pauvre homme.

Ils naviguèrent plusieurs jours, pendant lesquels on ne donna à Adrien ni à boire, ni à manger. Il était si assoiffé qu'il aurait léché le pont s'il avait plu, mais le ciel restait désespérément bleu. Bleu et chaud, à un tel point qu'il arriva plusieurs fois à Adrien de perdre connaissance dans l'après-midi. Par la position du soleil, Adrien déduisit qu'ils naviguaient vers le sud-ouest. Si les marins du *Marsouin agile* étaient des brutes, ceux du navire barbaresque étaient des monstres. Velus et sales, ils frappaient parfois Adrien sans raison, apparemment pour s'amuser. Un Arabe remarqua un jour la croix qu'il avait au cou, et voulut l'arracher, mais la corde était solide et il dût s'y prendre à trois fois, ce qui

le mit en colère et il gifla Adrien. Adrien était trop hébété pour réagir, il ne lui en voulu même pas. Boire était sa seule préoccupation, son seul rêve, le but de sa vie.

- Je vous en prie, disait-il parfois, donnez-moi à boire. Je vous paierai plus tard.

Mais on ne faisait que le regarder, apparemment sans deviner ce qu'il demandait. Ce n'est qu'après six jours qu'un Arabe lui donna enfin de l'eau. On lui donna ensuite un peu d'eau tous les trois ou quatre jours seulement. Un matin, il aperçut un bateau au loin : c'était un bateau beaucoup plus gros que le *Marsouin agile*, avec des canons de chaque côté. Le navire barbaresque continua son chemin. Mais un autre jour, il aperçut un bateau plus petit, et aussitôt le navire barbaresque vogua vers lui. Ce qu'il avait vécu comme acteur infortuné, Adrien dut le revivre comme spectateur. Les Arabes sautèrent sur le bateau en brandissant leurs sabres, et à leurs cris sauvages répondirent bientôt des cris de terreur et d'atroces souffrances. Contrairement à ce qui s'était passé sur le *Marsouin agile*, le combat fut assez rapide. En plus des marins, il y avait trois femmes sur le bateau. Tous les hommes furent tués et les femmes furent ficelées comme l'était déjà Adrien, puis jetées dans le navire barbaresque. Cette prise mit les Arabes en gaieté, et pendant que le navire s'éloignait du bateau qu'ils avaient attaqué, ils faisaient des signes vers le ciel avec de grands sourires. La plus jeune des femmes devait avoir quatorze ans, la plus vieille pas plus de vingt-trois, et l'autre environ dix-huit. Elles avaient été jetées près d'Adrien.

- Que se passe-t-il ? se lamentait celle d'environ dix-huit ans. Monsieur, demanda-t-elle à Adrien quand elle l'aperçut, que vont-ils faire de nous ?

Adrien pouvait facilement deviner l'intention des Arabes, mais il répondit :

- Je n'en sais rien. Je suis moi-même leur prisonnier depuis plusieurs jours.
- Mais notre grand-père sera mort d'inquiétude, dit la plus âgée, qui s'appelait Anna. Nous venons de perdre notre père et nous allions rejoindre notre grand-père, qu'en vérité nous n'avons jamais vu. Si personne n'arrive au port, il nous croira mortes.

À ce mot de " mortes ", la plus jeune, qui s'appelait Marion, et qui était en larmes, releva la tête, fit une grimace désespérée, puis se remit à pleurer en sanglotant.

- Que veulent-ils faire de nous ? Pourquoi nous ont-ils amenées ? demanda de nouveau celle de dix-huit ans.

- Je ne sais pas, Julie, dit la plus vieille.

Puis elle ajouta :

- Marion, ne pleure pas, tout va s'arranger.
- Je veux rentrer ! se mit à balbutier Marion. Je veux revoir notre maison. Pourquoi sommes-nous parties ? Anna, je veux rentrer, je n'en peux plus. D'abord cet affreux capitaine, qui se collait toujours sur moi et parlait si près de mon visage que son horrible haleine me donnait la nausée, et puis les marins qui attrapaient les oiseaux volant au-dessus du bateau et leur cassaient le cou en souriant, et maintenant ça ! Depuis que nous sommes parties, j'ai l'impression d'avoir quitté le paradis pour entrer en enfer. Qui sont ces brutes poilues qui ont tué tous les autres passagers ? de quel droit ont-ils fait tout ça ?

Adrien, qui avait crû la plus jeune terrorisée, eut la surprise de la voir se mettre debout, malgré ses liens, et crier contre ses ravisseurs.

- Espèces de porcs, de vautours, de dragons. Ramenez-moi chez moi ! Et plus vite que ça !

Mais un Arabe qui se tenait près d'elle se mit à rire, s'approcha d'elle et fit semblant d'avoir peur. Puis il regarda à gauche et à droite, comme pour s'assurer que personne regardait, et embrassa la petite, qui en reculant de dégoût trébucha sur la jambe d'une de ses soeurs et tomba par terre. L'Arabe la regarda en riant, puis s'éloigna.

- Mais que fais-tu, Marion, lui dit Julie, tu veux nous faire tuer sur le champ ? Ce sont des brigands, des assassins...
- Des pirates, dit Adrien.
- ...ne fais pas ton enfant gâtée, continua Julie, et tiens-toi tranquille.
- Si on se tient tranquille, dit la plus vieille, ils ne nous maltraiteront peut-être pas.
- Peut-être, dit Adrien, sans trop y croire.

Apparemment, les Arabes avaient décidé de ne pas toucher aux filles, car après trois jours, rien ne s'était passé, et elles étaient encore ficelées près de lui. L'arrivée de ces prisonnières lui fut au moins d'un avantage. Comme elles recevaient à boire plus souvent que lui, l'aînée gardait parfois dans la bouche un peu d'eau, puis, quand personne ne regardait, versait l'eau dans la bouche d'Adrien. Dans les malheurs extrêmes, il n'y a plus de pudeur, et encore moins de convenances sociales, et c'est sans hésiter et sans rougir que Anna accomplissait ce stratagème au moins une fois par jour. Comme l'eau qu'elle donnait était de l'au en moins pour elle, ses deux soeurs lui donnaient une partie de ce qu'elles recevaient, toujours sans être vues de leurs ravisseurs. En effet, même aux filles, on ne donnait que très peu d'eau, et cette redistribution un peu compliquée était absolument nécessaire.

La nature étant ce qu'elle est, Adrien, malgré son affreuse situation et malgré qu'il priât tous les jours de revoir sa femme un jour, avait bien remarqué que les trois soeurs étaient plutôt belles, et même tentantes, ce qui lui rendait encore plus surprenant la retenue des Arabes. « On leur aura dit de ne pas toucher à la marchandise, se dit-il. Plus elle est intacte, plus elle rapporte. Ils vont évidemment les vendre. » Ils voguèrent ainsi encore deux semaines; trois autres bateaux furent attaqués et pillés, deux d'entre eux furent brûlés, aucun passager ne fut capturé, et aucun ne fut laissé en vie. Finalement, un matin, Adrien et les trois filles aperçurent la terre ferme à l'horizon. La razzia était terminée, les Arabes rentraient chez eux.

Les Arabes étaient visiblement très heureux de rentrer. Avant même de toucher terre, deux d'entre eux chantaient, un dansait sur le pont et un quatrième, qui avait l'air un peu trop vieux pour ce genre de métier, s'était mis à genoux et priait les paumes tournées vers le ciel. Quand ils ne furent plus qu'à une centaine de mètres du rivage, des hommes sur la grève se mirent à crier et des femmes dont on ne voyait absolument rien, qui ressemblaient à des draps couleur de goudron accrochés à des piquets, se mirent à chanter d'une façon bizarre et agaçante.

Il y avait une dizaine de bateaux assez gros échoués sur la plage, et d'autres plus petits qui devaient appartenir à des pêcheurs. Lorsque le navire barbaresque toucha terre, tous les Arabes sautèrent par-dessus bord et de longues embrassades s'ensuivirent avec ceux de la terre ferme. Puis on se mit à vider le bateau, sans avoir auparavant présenté la marchandise aux autres, comme une activité déjà répétée mille fois. Des Arabes saisirent les filles et Adrien et les portèrent jusqu'à une petite maison blanche face à la mer. À la stupéfaction d'Adrien et des trois filles, il y avait déjà une cinquantaine de personnes ficelées sous la galerie qui devançait la maison. C'était surtout des femmes, et peu d'entre elles avaient plus de trente ans. Les prisonniers étaient à l'ombre, mais tous avaient l'air épuisés. Deux ou trois étaient moribonds, et des mouches bourdonnaient partout, se posaient jusque sur le visage des malheureux, qui n'y faisaient plus attention.

- D'où venez-vous ? demanda à Adrien un homme aux joues maigres et sales.
- Je suis parti de Marseille, répondit Adrien.

- Nous, nous allions de Livourne à Marseille, dit Anna.
- De Livourne ! s'exclama Adrien, en interrompant l'homme qui avait posé la question et qui allait ajouter quelque chose. Mais c'est là que se rendait mon bateau quand il fut attaqué !
- Moi, put enfin dire le questionneur, je suis de Perpignan. Le bateau dans lequel j'étais avec ma femme a été attaqué il doit bien y avoir deux mois. Ils ont emporté ma femme dès que nous sommes arrivés ici. Moi, ça doit bien faire trois semaines que je croupis dans ce trou à rats, à boire de l'eau sale et presque salée et à manger les restes de ces barbares. C'est un miracle que je sois encore en vie.

Adrien n'avait rien entendu, il était encore trop surpris de la coïncidence.

- Donc, vous habitiez Livourne ? demanda-t-il à Anna.
- Oui, nous étions avec notre père. Notre mère est morte à la naissance de Marion. Mais notre père est mort il y a deux mois et la seule famille qui nous reste, c'est un grand-père qui habite Marseille.
- Quel malheur que vous ayez été attaqués par les Arabes ! dit Adrien.
- Je crains que je ne reverrai plus ma femme, continua l'autre homme, absorbé par son propre malheur.
- Nous avons tous perdu quelqu'un, lui dit Adrien. Morts ou vivants, il y a des gens que jamais nous ne reverrons.
- Non ! s'écria subitement Marion. Ce n'est pas juste. Il faut partir d'ici. Pourquoi personne n'est venu nous délivrer ? Et vous, monsieur, qui êtes ici depuis trois semaines, comment est-ce possible que personne ne soit venu pour vous ? Trois semaines, c'est quand même bien assez long !
- Nous sommes les oubliés de l'Europe, mademoiselle, dit une autre femme. Personne ne viendra. Des milliers de gens disparaissent en mer chaque année, ils savent bien ce qui se passe. Mais évidemment rien ne sera fait. Le commerce des grains, des dattes, de l'encens ou des clous de girofle, que sais-je, pourrait en souffrir.
- Madame, dit un monsieur avec une grande barbe, c'est exactement le contraire. Les Arabes sont un obstacle au commerce, et je suis certain qu'on prépare une expédition contre eux.
- Espérez, espérez, mon vieux, si ça peut vous soulager. Moi, je n'y crois pas. Depuis quand les puissants se soucient-ils des faibles ? Non, mon bon monsieur, ce n'est qu'au paradis qu'on devient tous égaux et charitables.
- Amen, dit sa voisine, tout aussi ligotée.
- S'évader est-il possible ? demanda Adrien.
- Non, répondit l'homme de Perpignan, totalement impossible. Nous sommes tous attachés, et la nuit une dizaine d'hommes avec des sabres et des fusils campent autour de cette galerie. Vous voyez les deux hommes là-bas, dans l'ombre ? Mine de rien, ils nous surveillent à chaque instant. Si l'un de nous donne l'impression de détacher les liens d'un autre, ils se précipitent et nous donnent des coups. J'en ai moi-même reçu plus d'une fois, bien que je n'avais rien fait du tout. C'est sans issue, croyez-moi.
- Le malheur est donc complet. Nous sommes à leur merci, comme des lapins, dit Adrien.
- Comme des balais, dit la première femme. Ils se soucieraient plus d'un lapin que de nous. Ils se soucient autant de nous que... que de ce grain de sable, là. Je suis ici depuis deux semaines, j'ai vu huit personnes mourir. On ramasse tranquillement les corps et on va les jeter dans le désert, derrière le village. Parfois on voit les vautours qui viennent tourner jusqu'ici.
- Au moins on est à l'ombre, dit Anna.
- Ce n'est pas pour nous aider, dit la femme, c'est parce que les Arabes ne veulent pas que les femmes aient des coups de soleil. Plus la peau est pâle, mieux c'est, elles se vendent plus chères. Il ne faut pas gâter la marchandise.

Cette dernière phrase fut un choc pour les trois soeurs, qui subitement réalisèrent la profondeur de leur abîme. Même Marion, en partie instruite par le capitaine de son ancien bateau, compris toutes les

conséquences à une peau qu'on voulait le plus claire possible. Ce n'était pas pour leur faire laver la vaisselle ou ramasser les fraises qu'on les avait enlevées.

– Non, non, non ! s'écria Marion en hochant la tête, ce n'est pas possible. C'est un cauchemar. Je vais me réveiller bientôt, tout ça est impossible.

La nuit fut presque froide. Marion fut la seule des trois soeurs à s'endormir. Adrien regardait le ciel étoilé par-dessus le bord du toit. C'était pourtant le même ciel que sur le *Marsouin agile*, quelques jours plus tôt. Comment sous ce même ciel, le pire et le meilleur pouvaient-ils coexister ? Comment des hommes pouvaient-ils agir comme des monstres, au lieu de vivre tranquillement comme les autres ? - N'ont-ils donc absolument aucun sentiments, se disait Adrien, pour ravir un mari à sa femme, une femme à son mari, une jeune fille à ses parents ? N'ont-ils pas des femmes, des maris, des filles eux-mêmes ? Sommes-nous si différents, qu'ils ne voient aucune ressemblance ? Ce que je ne ferais pas moi-même à un animal, comment peuvent-ils nous le faire ?

Ces questions sans réponses occupèrent Adrien jusqu'à l'aurore. Il venait enfin de s'endormir lorsqu'il reçut un coup de pied dans les côtes. Les Arabes empoignaient tout le monde et les relevaient, avant de les pousser jusqu'au côté de la maison, où d'autres Arabes attendaient, juchés sur des chameaux. Lorsque les quarante-huit prisonniers furent en file (deux étaient morts pendant la nuit), on leur ordonna d'avancer. C'est ainsi, trois chameaux devant et cinq derrière, qu'ils s'enfoncèrent dans le désert. Ils marchaient depuis des heures, et depuis longtemps n'étaient entourés que de dunes de sable, lorsque l'Arabe au-devant de la file cria quelque chose et tous s'arrêtèrent. Deux Arabes, parmi les cinq qui étaient derrière, partirent au galop pour arroser de coups de bâtons tous les prisonniers. C'était leur façon de demander aux prisonniers de s'asseoir. Puis l'un d'eux jeta une gourde au premier prisonnier, lui faisant signe que son eau devait être partagée avec les quarante-sept autres. Par malheur, Adrien était parmi les derniers de la file, et quand la gourde arriva finalement à lui, il n'y avait plus d'eau.

- Dépêchez-vous, lui dit l'homme de Perpignan qui était juste derrière lui.
- Elle est vide, lui dit Adrien, ce sera pour la prochaine fois.
- Quoi ! s'écria l'homme, et il arracha la gourde des mains d'Adrien.

Mais avant qu'il ait pu ajouter quoi que ce soit, il reçut un coup de bâton d'un Arabe qui était descendu de son chameau, et qui ramassa la gourde après avoir proféré un juron. Adrien remarqua qu'à l'exception des tout premiers prisonniers de la file, on avait placé tous les hommes en dernier. « C'est peut-être pour encourager les femmes à avancer, se dit-il. » Tous les prisonniers étaient assis au milieu du désert, épuisés davantage par un long manque d'eau et de nourriture que par les quelques kilomètres qu'ils venaient de parcourir. On avait donné des draps blancs aux femmes pour qu'elles se protègent du soleil; aussi Adrien ne pouvait-il plus reconnaître Anna et ses soeurs.

Les Arabes étaient assis ensemble et mangeaient du poulet, des dattes et une espèce de pain aplati. Quelques-uns lançaient des dattes aux prisonniers, comme on lance des cacahuètes aux animaux dans un zoo. Finalement, les Arabes se relevèrent, et à leurs cris les prisonniers comprirent qu'il était temps de se remettre en marche. Tout le monde se releva rapidement, pour éviter les coups de bâton, et ils s'enfoncèrent encore plus en avant dans le désert. Cette marche forcée dura trois jours. Il n'y eut aucun mort.

Ils arrivèrent enfin dans la ville d'Oran. Malgré leur épuisement, ce fut un éblouissement pour les prisonniers. Après le vide du désert, voir des milliers de gens aller et venir parmi des rues interminables de maisons blanches, toutes les femmes cachées par de long suaires de différentes couleurs, les drôles de petits chapeaux, les chameaux par centaines, plein de bave et beuglants, les boutiques, les artisans cognant, sciant, rabotant, tout eut un effet presque trop violent pour leur constitution affaiblie. Beaucoup de gens s'arrêtaient pour regarder la file passer, et quelques hommes se mirent à les suivre. Parfois, ils suivaient une prisonnière en particulier, dont ils essayaient de deviner le

corps sous le drap blanc. Adrien, quant à lui, fut suivi immédiatement par un homme de son âge, qui l'observait avec un air sérieux. « Sapristi, qu'est-ce que cet infidèle peut bien me vouloir ! », se demanda Adrien.

Ils débouchèrent finalement sur ce qui de toute évidence était un marché à ciel ouvert. Sur la gauche, des vendeurs de fruits, avec des oranges, des dattes, des pêches, des melons, des tangerines posés directement par terre ou sur des tables de fortune; sur la droite, des vendeurs de souliers, ceintures, marmites, pipes, selles, paniers, assiettes et tous les instruments qui peuvent avoir une utilité quelconque. Au milieu du marché, on avait laissé un espace vide, un carré d'environ dix mètres de chaque côté. C'est là qu'on amena les prisonniers. On les fit asseoir. Tous les Arabes descendirent de leurs chameaux et le chef de la bande se mit à discuter avec un vieux barbu, peut-être le propriétaire de l'espace vide, ou un représentant des autorités.

La place était maintenant entourée de gens, dont l'homme qui avait suivi Adrien. Comme tous les autres, il semblait attendre quelque chose. On avait entassé tous les prisonniers sur un des côtés de la place, de façon à avoir assez d'espace devant. Enfin le barbu leva les bras et fit un petit discours, suite à quoi le chef de la bande ajouta quelque chose qui fit bien rire l'assistance. Voici ce qu'il dit :

– Camarades, me voilà de retour. Je vous ai quitté il y a exactement huit semaines. Ce fut toute une aventure. Premièrement, deux jours après mon départ en mer, une tempête violente m'a rejeté sur les côtes de notre pays, et j'ai perdu une semaine à réparer le bateau. Ensuite je suis reparti. Entre temps, un de mes hommes était mort, emporté par une maladie (murmures tristes dans l'assistance). Puis nous avons navigué deux semaines sans rencontrer quoi que ce soit, hormis quelques pauvres pêcheurs, arabes ou espagnols. Ce n'est qu'après tout ce temps perdu que nous avons enfin capturé notre premier butin: un bateau français. Il fut suivi d'un bateau italien, dans lequel nous avons capturé trois jolis morceaux. Et puis d'autres bateaux, qui n'ont rapporté qu'un peu d'or, quelques barils d'huile et une cargaison d'épices. J'ai derrière moi ces trois beaux morceaux, en plus des autres captures de mes frères, qui m'ont été confiées. Que la vente commence !

Deux hommes musclés qui attendaient près du barbu saisirent alors une des femmes assises et l'amènèrent au devant, là où s'était trouvé le chef de la bande, qui était allé s'asseoir plus loin et qui avait été remplacé par une espèce d'adjudicateur. Un des hommes musclé arracha le drap qui la couvrait, puis se mit à détacher aussi sa chemise. Mais la femme se défendit, et l'autre homme musclé, qui s'était approché, lui donna un coup dans les côtes, qui la fit cesser immédiatement de se débattre. Les deux hommes purent alors la déshabiller. Elle devait avoir vingt ans. Elle aurait voulu cacher son visage pour pleurer, mais les deux hommes l'en empêchaient; elle pleurait donc bien en évidence, dignement, encore un peu courbée à cause du coup qu'elle avait reçu.

– Trois cents dirhams! cria un vieil homme dans l'assistance.
– Trois cent cinquante dirhams, cria un autre.

Ce concours d'argent se poursuivit jusqu'à ce que la jeune femme soit adjugée à un homme d'une trentaine d'années pour cinq cents dirhams. Un des hommes musclés remit alors le drap sur la femme, fit un tas avec les vêtements en partie déchirés qui avaient été jetés par terre, lui donna ce tas, puis alla remettre l'acquisition à l'acquéreur. La deuxième femme qu'on empoigna fut Anna. Adrien ne put s'empêcher de faire une grimace de contrariété. Il avait furieusement envie de se lever et de crier : « Ôtez vos sales pattes de cette femme ! », mais il savait à quel point c'eut été totalement inutile. Anna ne pleurait pas, et elle ne résista pas quand on la déshabilla. Il n'y avait sur son visage ni indignation, ni honte; c'était comme si elle avait accepté les coutumes locales, aussi barbares qu'elles eussent été. Non pas qu'elle approuvait, mais comme Adrien, elle devait avoir jugé toute révolte inutile, et à défaut d'une désobéissance nuisible pour elle-même, elle avait choisi une espèce d'acceptation qui

avait le mérite de lui épargner les coups. Elle se forçait donc à être mi-indifférente, mi-consentante, ce qui sembla être très agréable à l'assistance.

La mise commença à six cents dirhams, et Anna fut finalement adjugée huit cents dirhams à un vieillard qui tortillaient toujours ses longues moustaches d'un air sévère.

Toute la matinée passa ainsi, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'Adrien. On avait emporté comme esclaves tous les autres prisonniers et il attendait son tour avec fatalisme, seul dans son coin, quand le chef de la bande fit de nouveau un petit discours, et l'assistance se dispersa. « Tiens ? se dit Adrien. On ne me vend pas ? »

Le chef de la bande vint vers lui avec les deux hommes musclés, à qui il donna un ordre, et on allait le saisir, lorsque celui qui avait suivi Adrien se présenta, et commença à discuter avec le chef de la bande. Voici cette discussion :

- Très honorable Ben-Méhet, je suis Fahra. Heureux de faire votre rencontre.
- Heureux moi aussi, répondit le chef de la bande.
- Je vois que vous ne vendez pas cet homme, pourquoi donc ?
- Regarde comment il est habillé; d'après moi j'aurai plus d'argent par la rançon que par la vente. N'êtes-vous pas d'accord ?
- Peut-être, peut-être, mais il ne me paraît pas si richement habillé.
- C'est la mode en Europe aujourd'hui. Après des années de colifichets, ils ont appris la sobriété. Crois-moi, il me rapportera gros.
- Même si c'est le cas, vous devrez être patient.
- Je suis patient comme un animal, j'attendrai qu'un prêtre ou un émissaire de la famille se manifeste. Je ne serais pas surpris qu'il ait eu des bijoux, mais il les aura jeté à la mer en nous voyant voguer vers son bateau.
- Écoutez, Ben-Mehet, je vais être franc. Cet homme m'intéresse. Mon maître veut depuis longtemps un esclave européen qui soit jeune, fort et qui paraisse bien. Celui-ci fera très bien l'affaire. Je t'en donne trois cents dirhams.

Ben-Mehet parut hésiter, puis répondit :

- Donne m'en trois cents cinquante et pars avec lui.
- Disons trois cent vingt.
- D'accord, trois cent vingt, et pars à l'instant, car tu me voles et je sens mon coeur qui chauffe.

Fahra paya les trois cent vingt dirhams, et après avoir salué cordialement Ben-Mehet, qui répondit d'un salut tout aussi cordial, il emporta Adrien, après avoir détaché les liens qui serraient ses chevilles. En chemin, Fahra lui demanda dans un français très passable qui surprit Adrien :

- Comment vous appelez-vous ?
- Adrien.
- Je suis Fahra.
- Mon nouveau maître ?
- Oh non, vous allez rencontrer votre maître dans un instant. Ne vous inquiétez pas, c'est un brave homme, pas comme Ben-Mehet, qui n'est qu'un brigand.
- Que fait-il ?
- Mon maître ? Rien, c'est un homme riche. Son père est un des hommes de confiance du dey d'Oran. Obéissez-lui et vous ne serez pas battu très souvent.
- Je suis surpris, ne put s'empêcher d'ajouter Adrien, que vous sachiez parler français.

– Ma foi, oui, que voulez-vous, il semble parfois que toute la ville a eu la lubie d'apprendre le français. Peut-être à cause de tous ces esclaves européens, dont beaucoup sont Français, qui passent par Oran. Toute la famille pour laquelle je travaille, par exemple, sait parler français, et assez correctement, je crois. Cela sera bien pratique pour vous, n'est-ce pas, en attendant que vous appreniez l'arabe.

Après avoir marché une dizaine de minutes et avoir suivi plusieurs rues plus étroites les unes que les autres, ils passèrent par une porte sans aucune indication et se retrouvèrent dans une vaste cour, au milieu de laquelle coulait une fontaine, entourée de quelques petits arbres.

- Tiens, tiens, Fahra, que nous amènes-tu là ? demanda un homme qu'Adrien n'avait pas remarqué, et qui était assis à un balcon.

– Un nouvel esclave, mon maître, répondit Fahra. Exactement tel que vous en cherchiez depuis si longtemps. Ce n'est pas un pauvre pêcheur, ou un rude soldat, comme on en voit parfois au marché, ni un prêtre. C'est, je crois, un homme d'une certaine qualité.

– Mais je suis seulement menuisier, lui murmura Adrien.

– L'un n'empêche pas l'autre, répondit Fahra de façon à ne pas être entendu de son maître. Si vous voulez être bien traité, à partir de maintenant vous êtes baron.

Le maître de Farha, le grand, le sublime, le ravissîme Al-Mitra descendit aussitôt les marches d'un petit escalier et fit quelques pas vers eux. Il portait de grandes pantoufles et une tunique à franges bleues.

– Venez ici, approchez-vous; vous êtes donc un homme de qualité ?

– Je suis baron, répondit Adrien.

– Baron ? C'est bien peu, je crois, dans le système européen. Fahra, continua-t-il en se tournant vers son employé, j'avais dit comte ou marquis.

– Mon maître, je croyais que vous plaisantiez. On n'attrape pas un comte comme un espadon.

Adrien avait rapidement décidé de jouer le jeu. Puisqu'il était dans un autre pays, tout l'autorisait à être une autre personne.

Al-Mitra était un homme d'environ trente-cinq ans, assez bien proportionné, bien qu'on devinait un début de ventre dû à l'inaction. Il avait une belle moustache, ni trop longue ni trop courte, et pour le reste était rasé de près. Il faisait de grands gestes en parlant, en homme habitué à bien paraître dans sa tunique. On le devinait assez fat, mais non cruel; pour le reste, il était encore impossible à Adrien de deviner quelle valeur cet homme accordait aux simples esclaves.

- Comment vous appelez-vous ?

- Adrien.

- Français ?

- Oui.

- Savez-vous cuisiner, jouer un instrument, monter à cheval ?

- Non, rien de tout cela, excepté monter à cheval.

– Bon, c'est mieux que rien. Mais ça ne vous servira pas. J'interdis à mes esclaves de monter à cheval. J'ai vingt-trois chevaux, vous savez, que des purs sang. Mais le haras n'est pas ici, il est près d'Alger; ici, je n'en garde que huit. Savez-vous jardiner ?

- Un peu, menti Adrien.
- Bon, alors j'aurai un baron jardinier. Fahra, tu lui montreras le jardin dans la deuxième cour.
- Oui, maître.
- Mais où est Fatima ? Est-elle encore allée voir sa soeur ?
- Oui maître, elle est partie très tôt.
- Bizarre, elle qui détestait auparavant se lever avant midi. Maintenant, elle va voir sa soeur tous les matins.
- Adrien vit au regard de Fahra que ce dernier cachait l'essentiel.
- Bon, alors vous verrez ma femme quand elle rentrera. Suivez-moi; puisque vous êtes baron, je vais vous faire moi-même le tour du propriétaire.

Al-Mitra et Adrien, suivis quelques pas derrière de Fahra, firent donc le tour de la propriété du riche Arabe. Toute la maison, organisée autour de deux cours distinctes, avait deux étages. Les murs étaient blancs, les pièces du deuxième étage avaient presque tous des balcons donnant sur une des deux cours. On montait par des escaliers intérieurs ou extérieurs, selon les pièces. Autour de la première cour se trouvaient les chambres des enfants, celle de la fille à gauche, celle du garçon à droite. À côté de celle de la fille, la chambre d'une soeur d'Al-Mitra; à côté de celle du garçon, une chambre d'invité. Face à la rue, il n'y avait qu'un mur, et face au jardin, de l'autre côté, était la chambre principale, celle d'Al-Mitra et sa femme.

Par un corridor on accédait à la deuxième cour, à l'arrière. Là, trois bonnes se partageaient une chambre; on y trouvait aussi la chambre du palefrenier, celle de Fahra, son majordome, et un petit harem, où huit jeunes femmes s'ennuyaient. À côté du harem, un bain. Par un deuxième petit corridor on sortait de la maison par derrière, et là se trouvaient les chevaux d'Al-Mitra, ainsi que quelques poules, oies, faisans, cailles et un paon, lequel avait le droit d'aller montrer sa queue sublime dans la deuxième cour, quand il en avait envie.

Al-Mitra apprit à Adrien qu'il allait aussi rencontrer la mère, qui habitait dans la maison. On avait pointé à peu près chaque pièce à Adrien, mais il n'était entré dans aucune. À la fin de cette courte visite, Al-Mitra se tourna vers Fahra et lui dit :

- Fahra, notre nouveau jardinier partagera ta chambre.

Si Fahra fut fâché de cette décision, il ne laissa rien paraître. Adrien voyait parfaitement qu'au deuxième étage, autour de la deuxième cour, il devait y avoir des chambres vides, aussi se demanda-t-il pourquoi Al-Mitra l'avait mis avec Fahra. Mais il n'était pas en position de critiquer, pas même de poser des questions. Du moins pas encore. Al-Mitra les quitta, après avoir ordonné à Fahra de montrer à Adrien ce qu'il avait à faire.

- Je me retrouve donc avec un co-locataire, dit Fahra. Suivez-moi, je vais d'abord vous montrer notre chambre.

Ils entrèrent dans une grande pièce où se trouvaient quatre lits au bord du mur, une table basse au centre et deux grands buffets. Un grand tapis donnait de la chaleur à la chambre, dont les murs étaient nus.

- Voilà le mien, dit Fahra en pointant un lit, vous pouvez choisir le vôtre.

Adrien choisit sans hésiter le lit qui était le plus éloigné de la porte, sur le mur opposé à la fenêtre, laquelle donnait sur la cour.

- À propos, Adrien, je peux vous appeler Adrien maintenant, puisque nous partageons la même chambre, ne vous approchez pas du harem, qui se trouve en face. Y entrez encore moins, Al-Mitra ne vous le pardonnerait pas. Il déteste qu'on touche à ses concubines et à ses chevaux. Aussi, ne soyez pas trop gentil avec sa fille, Tama. Je vous averti, car sa fille est particulièrement belle. Elle n'a que quinze ans et en plus d'être belle, elle est douce comme une colombe. Tombez amoureux d'une bonne, si vous voulez, mais pas d'une courtisane ou de Tama. Croyez-moi, votre mort serait certaine, et elle ne serait pas lente. Notre palefrenier a déjà été bourreau dans le passé. Sachez aussi que les femmes ne se cachent pas le visage à l'intérieur de la maison, sauf parfois devant un invité. Mais Tama est jeune, et elle ne se cachera probablement pas devant vous. Vous pourrez donc admirer sa beauté tout à votre aise. Vous en avez le droit, mais que cela n'aille jamais plus loin. Je vous aurai averti.

- Je vois, répondit simplement Adrien en s'approchant de la fenêtre du devant pour admirer le jardin.

Fahra crut qu'il observait le harem de l'autre côté.

- C'est la porte à droite. N'y touchez pas, et n'entrez pas, même si une femme vous le demande, peu importe la raison.

- Sont-elles prisonnières ?

- D'ici, oui; de leur chambre, non. Elles peuvent sortir, mais elles ne le font presque jamais, sauf quand Al-Mitra appelle l'une d'elle. Il s'isole alors avec l'heureuse élue dans une des pièces au-dessus du harem.

- Et sa femme ?

- Sa femme n'a rien à dire, tout ça est parfaitement normal. Un homme ici peut avoir autant de femmes qu'il veut, seulement il y a deux catégories : les épouses, quatre au maximum; et les esclaves, autant qu'il veut.

- Étrange système, se dit Adrien en lui-même, lui qui n'avait jamais voulu d'une autre que de son unique épouse.

- Et vous, demanda Adrien, vous êtes marié ?

-J'ai une maîtresse, mais elle n'habite évidemment pas ici.

- Je vois.

« Épouses, esclaves, maîtresses; les femmes, se dit encore Adrien, semblent être la préoccupation majeure et passablement compliquée de ce peuple. »

À ce moment, une femme entra avec un paquet de vêtements. Sans rien dire et sans cesser de regarder par terre, elle déposa le paquet sur un lit et sortit.

- Ce sont vos nouveaux vêtements, dit Fahra. Habillez-vous. Nous allons dîner bientôt.

Et il laissa Adrien seul dans la chambre.

- Quelle vie ! dit Adrien en s'asseyant lourdement sur son lit. Que vais-je devenir ? Et ma femme...il faut absolument que je m'évade. Mais pas tout de suite, il faut d'abord que j'étudie les moeurs de la maison et le caractère de tous ceux qui y habitent. En attendant, me voilà baron chez les Barbaresques.

Si je suis encore en vie dans six mois, ce sera un miracle.

Comme tous les gens n'ayant jamais connu de grands malheurs, il ne se croyait pas capable d'en supporter un bien longtemps. Il ignorait que le corps a des priorités bien différentes qu'en a l'esprit, et que le bonheur lui est assez indifférent, pourvu que la vie organique continue. Pour la nature, une plante faible et jaune est encore mieux qu'une plante morte. Il poussa un grand soupir, et mit ses vêtements : une tunique fort semblable à celle d'Al-Mitra, mais sans frange, une chemise, un pantalon de coton léger, et une paire de grosses pantoufles en cuir et en feutre.

Adrien sortit ensuite dans la cour. La cuisine, juste à côté, n'avait pas de porte et on pouvait voir s'affairer le cuisinier autour d'une marmite, pendant qu'une bonne coupait des poivrons à même le sol. Il y avait aussi un four en briques rond dans lequel il collait régulièrement sur la paroi intérieure des morceaux de pâtes à pain, qu'il allait ensuite décoller quelques instants plus tard. Le cuisinier était habillé exactement comme tous les hommes de la maison, et la femme portait l'habituel drap sombre. Un chat marchait lentement dans la cuisine en se demandant si on avait réservé quelque chose à manger pour lui.

Soudainement, une jeune fille apparue dans la cour et poussa un petit « oh ! » de surprise en apercevant Adrien, qui fit une révérence et lui dit :

- N'ayez pas peur, mademoiselle, je suis le nouveau jardinier.

- Bonjour, nouveau jardinier, dit-elle en souriant.

Puis elle se mit à crier doucement :

- Docteur, docteur, où es-tu ?

- Vous avez aussi un médecin ici ? demanda Adrien, que l'attitude franche et bonne de la fille enhardit.

- Oui, répondit-elle, mais il n'est pas médecin, seulement docteur. Et il est chinois.

Adrien était estomaqué d'apprendre qu'un docteur chinois habitait dans un pareil endroit, lorsque la jeune fille s'exclama :

- Oh, te voilà, toi ! et courut vers la cuisine.

Elle en ressortit en tenant le chat dans ses bras.

- Nouveau Jardinier, je vous présente le docteur, docteur Mi-Ow, spécialiste en siestes et en souris. Docteur, voilà Nouveau Jardinier.

Adrien sourit et serra doctement la patte du docteur Mi-Ow.

- Je me présente, Adrien, dit-il au chat, mais en regardant la jeune fille.

- Docteur, apprenez qu'Adrien n'est qu'un vilain surnom; son vrai nom est Nouveau Jardinier. Quant à moi, continua-t-elle en regardant Adrien, je suis Tama.

Adrien, qui avait bien deviné qu'il s'agissait d'elle, lui fit de nouveau une révérence. Après tout, n'était-il pas baron ? Tama était effectivement divine, avec un corps leste et parfait, des yeux brillants et une longue chevelure qu'elle avait eu le bon sens de laisser naturelle, au lieu d'en faire des tresses compliquées.

- Nouveau Jardinier, nous dînons très bientôt; voilà pourquoi je suis venu chercher le docteur. Dînez-vous avec nous ?

- Oui, mais je ne sais pas où aller.

- Alors suivez-moi, je vais vous conduire à la salle à manger.

C'est donc précédé de Tama et du docteur qu'Adrien entra dans la salle à manger, qui se trouvait à être juste au-dessous de la chambre d'Al-Mitra. C'était une salle grande, mais presque vide. Il n'y avait pour tout meuble qu'une table très basse, davantage une planche qu'une table. Autour se trouvaient déjà Al-Mitra, deux dames voilées et un jeune homme, chacun assis sur un gros coussin. Adrien vit aux deux coussins vides qu'on n'attendait que lui et Tama pour commencer.

- Asseyez-vous là, fit Al-Mitra en pointant un coussin à sa droite, c'est normalement la place de Fahra, quand je l'invite, mais aujourd'hui il mangera avec les domestiques.

Adrien ne put s'empêcher de se mordre une lèvre avant de s'asseoir; il avait peur que ces légères vexations tournent Fahra contre lui, et il devinait déjà qu'il ne devait pas en faire un ennemi.

- Merci, dit-il néanmoins à Al-Mitra une fois assis.

- Voici mon fils, Rustav, dit-il en levant noblement son bras droit vers le jeune homme. Rustav, voici Adrien, ...

- Son vrai nom est Nouveau jardinier, interrompit Tama en souriant.

- Heureux de faire votre connaissance, dit Rustav d'un ton officiel.

- Moi aussi, j'espère... commença Adrien, avant d'être interrompu.

- Tu as eu bien raison de l'acheter, dit Rustav à son père, c'est exactement ce qu'il nous manquait.

Nous avons déjà six femmes, mais aucun homme. Et puisque tu es le seul à voir les Européennes que nous avons, c'est comme si nous n'en avions aucune. Celui-là, tout le monde le verra.

- Un ornement qui ne t'a pas coûté trop cher, j'espère bien, dit alors la femme voilée à l'autre bout de la table.

- Non, chère mère, répondit Al-Mitra, seulement deux cents dirhams.

- Tiens, se dit Adrien, qui avait bien suivi les négociations quelques heures plus tôt, et qui avait facilement compris à certains gestes qu'on discutait maintenant de lui et de la vente, il ment sur mon prix; cette vieille-là ne doit pas être commode.

On ne voyait d'elle que des yeux perçants qui étaient trop maquillés, et des mains aux poignets remplis de bracelets. À la façon dont tombait le tissu du drap sur son corps, qui ne cachait ni ses gros bras, ni son ventre aux nombreux plis, on devinait qu'elle aimait assez manger. Après avoir rapidement considéré cette dame, Adrien fut porté naturellement à observer l'autre, qui se trouvait à la gauche d'Al-Mitra, et donc juste en face de notre héros. Il porta donc son regard sur elle, et vit en frémissant qu'elle l'observait déjà elle-même. Alors que les yeux de la vieille mère étaient méchants, et que ceux de Tama étaient brillants et doux, ceux de cette femme étaient enflammés; on eut dit qu'elle essayait de transpercer le corps d'Adrien pour aller saisir du regard ce qu'il contenait et se l'approprier. Par les petits plis de chaque côté de ses yeux, Adrien savait qu'elle souriait. Après quelques secondes, elle n'avait encore rien dit, mais c'était peut-être la convive qui avait le plus parlé. Adrien ne put s'empêcher de regarder brusquement Al-Mitra, comme on attrape le bord d'une piscine quand on croit manquer pied. Mais Al-Mitra mangeait tranquillement sans regarder qui que ce soit. Il était assez évocateur qu'il avait présenté à Adrien son fils, mais pas les femmes. Néanmoins, il était évident qu'il s'agissait de son épouse, Fatima.

Au milieu de la table se trouvait un gros plat contenant un énorme gigot, lequel était entouré d'oignons et d'une certaine céréale qu'Adrien n'avait jamais vue, et qui ressemblait un peu à du riz. Le tout avait été jauni avec du safran. Autour du plat central, il y avait quatre autres plats plus petits : des poivrons farcis, des poissons frits, des olives et des figues. Chacun prenait lui-même ce qu'il voulait, et faisait un geste à l'une des deux bonnes qui se tenaient debout près du mur si ce qu'il souhaitait n'était pas à sa

portée. Ce qui surpris un peu Adrien, c'est que tout le monde mangeait avec les doigts, malgré la grande quantité d'huile dans les plats et cette céréale dont la moitié restait toujours collée à la peau. Même esclave, Adrien voyait l'absurde et le sale où ils étaient. Mais après un instant, puisqu'il n'y avait de toute façon absolument aucun ustensile, il commença à manger comme les autres, et sa faim dévorante lui fit vite oublier qu'il mangeait comme un animal. Oh ! ne croyez pas qu'un homme soudain dans la plus abjecte situation passe subitement d'un homme civilisé à un fauve, et laisse disparaître toutes ses habitudes.

« Je me rappelle maintenant, se dit Adrien, après quelques minutes, que le maire m'a déjà raconté que l'Orient est à la mode à Paris. Les aristocrates ont-ils donc vendu leur argenterie pour manger avec les doigts ? »

Le dîner dura au moins une heure, pendant laquelle personne ne dit quoi que ce soit. On entendait uniquement le bruit de la mastication et des verres d'eau – car il n'y avait que ça à boire – qu'on prenait et déposait sur la table basse. Fatima ne regarda plus Adrien aussi intensément qu'au début, mais il lui arrivait de jeter rapidement un regard sur lui. Lorsque Al-Mitra se leva subitement, ce fut le signal que le dîner était terminé. Aussitôt les deux bonnes emportèrent les plats et tout le monde se leva et parti, à l'exception de Fatima, qui resta assis devant Adrien. Quand ils furent seuls dans la pièce, elle lui dit, avec un accent que n'avait ni sa mère, ni sa fille, et qui était peut-être un snobisme local.

- Tou as de beaux yeux, tou sais; ils ne sont pas obséquieux ou effrayés comme ceux des autres Européens que j'ai vou. On voit que tou n'as peur de rien !
- Je ne sais pas si j'ai peur de rien, répondit Adrien, mais à quoi bon perdre son calme.
- Sous ta tounique, continua Fatima qui ne semblait pas l'avoir entendu, tou dois avoir des muscles solides, de vrais pieux de tentes de Bédouins !
- Ma foi, balbutia Adrien qui se demandait où elle voulait en venir.
- J'aimerais qu'un jour, continua Fatima, tou me les montre. Mon mari est un homme bon mais c'est un indécis, un inquiet, un mou. Il a des concubines pour faire comme les autres, mais il ne va jamais les voir. Je l'ai surpris un jour avec l'oune d'elle, j'ai ouvert la porte d'oune chambre croyant qu'il n'y avait personne, et il était là, avec la plou belle de toutes. Tou sais ce qu'il faisait avec elle ? Il jouait aux dames ! En vérité, il n'aime que ses chevaux. Il va à Alger deux fois par mois pour les voir. À chaque fois, il est parti pour trois jours. Nous causerons plou longtemps à cette occasion.
- Tout ce que vous voulez, réussit à répondre Adrien.

Et aussitôt il prit note de ce qu'elle venait de lui dire, non pas avec anticipation, mais en songeant à son évasion.

Fatima se leva et sortit sans le regarder. De nouveau seul, Adrien regarda lentement autour de lui en soupirant, puis il se leva.

On semblait l'avoir totalement oublié, aussi put-il errer un peu partout à sa guise. C'est près du jardin de la deuxième cour qu'il s'attarda le plus longtemps. Son nouveau métier allait consister à entretenir des rosiers nains, des rododendrons, des azalés, et plusieurs autres plantes fleuries. Les arbustes et les fleurs étaient encadrés par quatre petits arbres et entourés de ciboulette. Chaque arbre portait des fruits différents : dattes, figues, oranges et poires. Un plat d'eau était posé au milieu, au sommet d'une petite colonne. On apercevait parfois un colibri qui s'arrêtait sur une fleur puis disparaissait rapidement. Ombragée le matin, à cette heure de l'après-midi la cour recevait directement le soleil. On entendait une cigale, probablement dans la cour fort involontairement, et parfois le cri étrange du paon, qui marchait au ralenti en regardant Adrien d'un oeil.

Notre héro en était presque à méditer sur la nature lorsque Fatima entra dans la cour, et lui dit :

- Adrien, viens avec moi.

Fatima n'était pas le genre de femme qui met vingt ans avant de juger un homme. Elle décidait rapidement si une nouvelle connaissance pouvait lui servir ou si elle ne valait rien, et si elle était digne de confiance, ou si c'était un sournois. Elle avait jugé Adrien droit et sûr, en plus d'avoir une mâle vigueur qui l'avait attiré immédiatement.

- J'ai oune course à faire, et j'ai besoin de ton aide. Prends les deux paniers, là, dit-elle en pointant dans un coin de la cour, et souis-moi.

Ils sortirent dans la rue étroite et marchèrent jusqu'à une petite boutique qui vendait toutes sortes de babioles.

- Attends-moi dehors, lui dit-elle, je reviens bientôt.

Elle entra dans le magasin et Adrien la vit disparaître par une porte de derrière. Après quelques minutes, une jeune femme s'approcha du magasin, entra, et passa par la même porte de derrière. Puis elle ressortit aussitôt et repartit. Trente secondes plus tard, Fatima sortait elle aussi. Elle avait l'air agitée et déçue à la fois.

- Pourquoi n'est-il pas venu ? se disait-elle à elle-même, sans faire attention à Adrien.

Puis elle serra un bout de papier qu'elle tenait dans les mains.

- Me dire oui et ne pas venir ! Pour qui on me prend ? C'est la deuxième fois qu'il ne vient pas, petit misérable !

Par bonheur, la rue était déserte, et la magasin, dont la porte était grande ouverte, était absolument vide, aussi Adrien était-il le seul à pouvoir entendre.

- La dernière fois, il me regardait déjà comme si j'étais sa grand-mère. La petite vipère ! Et dire que je l'ai donné mon bracelet en or; c'est tout ce qu'il voulait.

Elle allait continuer, mais elle remarqua enfin Adrien et ne dit plus rien.

Elle paraissait hésiter. Deux fois elle agrippa Adrien par le bras, serrant son biceps et faisant mine d'entrer avec lui dans le magasin, avant d'arrêter et de se retourner.

- Non, pas maintenant, se dit-elle, il est encore trop tôt. Allons, partons d'ici.

Ils allèrent au grand marché, celui où Adrien avait été vendu, et Fatima acheta des concombres et des aubergines qu'elle mit dans les paniers d'Adrien.

Puis Fatima s'attarda devant la boutique d'un bijoutier, tout en contemplant ses poignets remplis de bracelets.

- Si elle en achète un autre, se dit Adrien, je ne vois pas où elle pourrait le mettre.

Cette remarque sembla décider Fatima à entrer, laissant encore Adrien l'attendre à l'extérieur. Après quelques minutes elle ressortit, releva un peu son drap pour découvrir sa cheville gauche, qui portait presque autant de bracelets que l'un de ses poignets, et demanda :

- Comment me trouves-tu ?

- Délicieuse, madame, répondit Adrien.

- Ne te moques pas de moi, je suis mieux conservé que tu ne le crois. Et moi, j'aime les bracelets.

- Je vois cela, dit Adrien.
- Un jour, je te montrerai plus que mes chevilles, lui dit Fatima.

Adrien ne répondit rien.

Pendant que se jouait cette petite scène, une autre personne, bien malheureuse, se rappelait Adrien avec tendresse, il s'agit d'Anna. Le vieux moustachu se trouvait à être l'oncle paternel d'Al-Mitra, qui habitait sur la même ruelle que lui, à peine dix mètres plus loin. C'est donc là qu'il avait ramené Anna, toujours brave, mais inquiète quand même. L'oncle possédait aussi un harem, où s'ennuyaient un peu moins que chez Al-Mitra trente femmes d'âges divers.

- Tu seras la 31^e, lui dit l'oncle en ouvrant la porte du harem et en la jetant à l'intérieur, car il tenait un compte aussi rigoureux de ses concubines que Al-Mitra de ses chevaux. Sa femme étant morte depuis un an – de surmenage disait les mauvaises langues – il n'avait plus à prendre des gants blancs pour fréquenter souvent ses concubines. Depuis le temps qu'il les collectionnait, la plus vieille avait maintenant 42 ans. Il avait acheté sa première quand il avait 25 ans; elle n'en avait que dix. Depuis, il en avait acheté beaucoup d'autres, dont il se débarrassait, en les revendant, quand elles atteignaient 50 ans. Il avait lui-même 65 ans à cette époque. Il les voyait toutes au moins une fois par mois, et c'est pourquoi il n'en avait jamais plus de 31. Avant qu'il referme la porte, Anna n'avait pu s'empêcher de lui demander :

- Je vous en prie, monseigneur, qu'est-il arrivé de mes soeurs ?

Le vieil homme se lissa lentement les moustaches et répondit :

- Tu avais donc des soeurs ? Pardi, c'est dommage qu'il n'y a pas plus de jours dans un mois. Et combien de soeurs avais-tu avec toi, dis-moi ?

- Deux, monseigneur. Une de 14 ans et une de 18 ans. Dites-moi où elles sont.

- Ne t'en fais pas, je vais l'apprendre. Je suis curieux de savoir qui les a eues; c'est peut-être un ami.

En refermant la porte sur Anna, il semblait sourire et avoir les yeux qui pétillaient.

- Si c'est pénible pour moi, s'écria Anna, c'est un enfer pour elles !

- Ce n'est pas si horrible, dit une femme derrière elle.

Anna se retourna brusquement et remarqua pour la première fois la pièce dans laquelle l'avait jeté le vieux moustachu. C'était une très grande pièce au plafond très haut, éclairée seulement par une série de minuscules fenêtres tout en haut des murs de côté. Il fallut à Anna quelques secondes pour que ses yeux s'habituent à la pénombre, au quel moment elle aperçut rien de moins que 30 femmes légèrement vêtues. Certaines étaient avachies sur des divans rectangulaires placés le long des murs, d'autres étaient couchées à même le sol, un coude sur un coussin. D'autres encore formaient des groupes de quatre ou cinq femmes, assis sur de petits tapis. Il était difficile pour Anna de savoir si les femmes étaient si peu vêtues parce qu'elles étaient dévergondées ou parce qu'il faisait si chaud. Aucune des minuscules fenêtres n'était ouverte, on pouvait voir des mouches tourner au plafond dans la lumière du soleil, et une odeur de plâtre, de parfums et de corps chauds rendait l'air presque irrespirable, surtout pour Anna qui arrivait tout juste de l'extérieure.

- En voilà une autre qui va faire des grimaces, s'écria une femme maigre écrasée sur un divan.

- En général, il ne fait pas si chaud, dit la première femme qui avait parlé, mais aujourd'hui il n'y a pas de vent. Zoé, cria-t-elle, ouvre plus grande la porte de la cuisine !

Au bout d'un corridor, on put entendre :

- Elle est déjà ouverte, il n'y a pas de vent aujourd'hui, que veux-tu que j'y fasse !
- Voilà, dit-elle, pas de vent, pas d'air. Il y a des chambres par là-bas, mais ce n'est pas mieux, et le maître préfère qu'on reste ici, dans le salon. Moi, c'est Jocelyn.
- Et moi Anna.
- Moi, c'est Yvette, dit une autre femme.
- Moi, c'est Maria.
- Moi, c'est Annette.
- Moi, c'est Maria aussi.
- Moi, c'est Arléta.
- Moi, C'est Tatiana.
- Moi, C'est Lolotte
- Et moi, Mistiqui.
- Julia, Paula,...

Anna connut donc le nom de 30 femmes dans la pénombre, mais le dernier nom lui fut appris indirectement.

- Allez, Minette, dit une femme, dit bonjour, ne soit pas timide.

Alors un corps mince, presque maigre fit deux pas dans la pénombre vers Anna. Elle ne dit rien mais regarda Anna avec ses deux gros yeux havres. Sa peau semblait grise et molle, et ses lèvres mauves; son regard était hésitant et lointain. Elle était propre, ses cheveux étaient longs et soyeux, ses ongles parfaitement coupés et limés, mais elle avait l'air déjà morte.

- Mais quel âge as-tu ? lui demanda Anna, dont la vision d'un tel spectre lui avait fait oublier son propre malheur.
- Onze ans, madame.
- Et depuis combien de temps es-tu ici ?
- Je ne sais pas.
- Depuis trois ans, dit une femme. C'était une des préférées, mais le maître la néglige beaucoup depuis un moment.

En entendant ces affreux détails, Anna porta une main sur sa bouche, et des larmes roulèrent sur ses joues.

- Ma pauvre enfant, dit-elle en allant la prendre dans ses bras.

Une telle abnégation seulement quelques heures après avoir été achetée dans un marché et enlevée par un inconnu impressionna très favorablement plusieurs femmes du harem. Même les plus cyniques ne purent s'empêcher un instant d'oublier leur cynisme – véritable maladie de l'âme – et d'être émues par ce qu'elles voyaient.

- N'avez-vous jamais essayé de fuir ? demanda Anna en se retournant.
- Fuir ? dit Yvette, sortir d'ici ne serait pas très difficile, mais ensuite ? C'est le désert autour d'Oran.
- Mais il y a la mer, les bateaux, dit Anna.
- Aucun marin ne prendrait le risque d'embarquer la femme d'un autre, à moins d'être payé.
- Et bien payé, dit l'une.
- Ou d'être amoureux, dit une autre.
- Et nous n'avons pas un sou, continua la première.

- On a tout ce qu'il faut pour vivre bien ici, mais rien pour vivre ailleurs, dit une femme un peu dodue.

Anna la dévisagea un instant, pouvait-elle vraiment appeler « vivre bien » ce salon transformé en étable ?

- Vous pouvez quand même sortir ? demanda Anna.

- Oh, oui, répondit Jocelyn, si on a une bonne raison. Mais seule, non, jamais. Il faut toujours être accompagnée d'un homme. C'est généralement Moustafa, le cousin d'Ib-Idem, qui s'en charge.

- Ib-Idem est le moustachu ? demanda Anna.

- Exactement, notre maître à nous toutes, répondit Jocelyn en faisant une espèce de petite révérence.

- Comment est-il ?

À cette question, toutes les femmes sourirent, à l'exception de Minette, qui ne souriait jamais et gardait toujours un regard mi-triste, mi-hagard.

- Tu le sauras bien assez tôt, dit une femme.

- Ne dis pas non, et tout ira bien, dit Jocelyn.

De son côté, quelques pas plus loin, Adrien arrosait le jardin, lorsqu'une bonne l'avertit que le souper était prêt, lequel fut tel qu'avait été le dîner : silencieux et salissant. Après quoi, tout le monde se retira dans sa chambre. Adrien dormit comme une brique. Il ne se réveilla pas quand Fahra rentra à minuit, ni quand un prêtre mahométan se mit à gémir comme un âne malade à quatre heures du matin, ni quand un coq chanta quelques minutes plus tard, ni même quand une jolie concubine sortit presque nue du harem pour cueillir une fleur, avant de retourner en courant d'où elle était venue. Il ne se réveilla que lorsque Fahra lui versa un verre d'eau sur le visage.

- Quoi, que se passe-t-il ? balbutia Adrien en ouvrant les yeux.

- Te crier « debout ! » ne servait à rien, alors j'ai pris les grands moyens, lui dit Fahra. Après deux semaines en mer ligoté sur un bateau, je suppose que ta fatigue est compréhensible, et que ton retard est pardonnable. Mais dorénavant, il faudra que tu te lèves à quatre heures.

- Quatre heures !

- Exactement, comme tout le monde.

- Pas surprenant que les mahométans aient souvent si mauvaise humeur, murmura Adrien.

- Comment ?

- Non, rien. Je me disais que vous aviez belle humeur aujourd'hui.

- Effectivement, effectivement, vous aviez raison. Hier, j'ai vu ma maîtresse. Elle me donne toujours une réserve de bonne humeur qui dure toute la semaine. Je la verrais plus souvent si je le pouvais, mais en théorie je suis supposé être totalement célibataire. Al-Mitra doit bien savoir que j'ai une maîtresse, mais pour l'instant il me la laisse. Tant mieux. De toute façon, il n'a pas à se plaindre de mon service, alors j'estime que ma vie privée ne le regarde pas. Je vous la montrerai un jour, elle a les plus beaux cheveux du monde, et aussi les plus beaux... mais enfin vous pourrez juger vous-même. Demain Al-Mitra part pour Alger, et vous viendrez avec moi. Tous mes amis sont des jaloux qui cachent leur femme comme l'avare cache son trésor, mais moi j'aime qu'on la voit. La beauté a-t-elle été faite pour profiter à si peu de gens ? S'il y a une belle femme sur dix, cela veut-il dire que neuf hommes sur dix doivent être complètement privés de beauté ? Non, Allah n'est pas un bourreau.

J'avais un ami perse qui était bien d'accord avec moi, vous savez, mais récemment il est retourné à Téhéran. Je me retrouve donc de nouveau seul au milieu d'une bande de loups qui gardent leurs femmes

et leurs concubines comme des brebis dans une grotte, les jours d'orage. Mais où est le risque, je vous le

demande ? dit-il en se tournant vers Adrien, car depuis un moment il allait et venait dans la chambre en
jouant parfois avec le devant de sa tunique.

Mais il continua sans attendre de réponse.

- Et bien, le risque est nul. Si une femme veut tromper son mari, elle y parviendra; le seul moyen de l'en empêcher serait de la tuer. Même Fatima trompe le sien. Je peux bien vous le dire, elle n'en fait pas un grand secret. Elle voit un jeune homme deux ou trois fois par semaine, quelque part dans la ville. Enfin, c'est la vie. Distrayant comme il est, il est bien possible que Al-Mitra ne le sache même pas. Mais peut-être trouve-t-il aussi que ça l'arrange. Selon une bonne, qui le tient des concubines, il n'est pas très porté sur..., sur..., enfin vous me comprenez. Or, nos femmes le sont. Leurs corps sont masqués, mais leurs cœurs sont bouillants. Ce sont des fauves. À une époque, Fatima voulait même du pauvre serviteur qui se tient devant vous, mais pour garder ma place j'ai rusé pour éviter que cela se produise, et elle a jeté son dévolu sur le jeune homme en question. À moins que ce ne soit lui qui m'ait sauvé in extremis. Si c'est le cas, je l'en remercie. Qu'elle trompe, d'accord, mais pas avec moi. C'eût été trop risqué. Je tiens à ma vie. Vous avez de la chance qu'il soit là, le jeune homme, ou Fatima essaierait peut-être avec vous. Et elle ne ferait de vous qu'une bouchée.

- Au pire, vous auriez pu profiter d'elle, dit Adrien.

- Oh non. C'est toujours elle qui profite des hommes. Pour qu'elle soit utile à un homme, il faudrait qu'elle soit amoureuse, et jusqu'à date, je ne l'ai jamais vu qu'intéressée au corps. Mais qui sait, elle sera peut-être amoureuse un jour. C'est peut-être ce qu'elle attend.

« Je n'ai donc pas le choix, se dit alors Adrien, il faut qu'elle tombe amoureuse de moi. »

- Vous la croyez donc toujours au-dessus de tout; c'est donc elle qui décide, continua tout haut Adrien.

- Exactement. Je suis ici depuis de longues années. Je me souviens d'un serviteur qui au début avait joué le jeu, puis qui avait refusé, je ne sais plus pourquoi. Deux jours après son refus, il avait disparu. Al-Mitra a dit qu'il l'avait renvoyé. D'après moi, c'est plutôt le palefrenier qui s'en est occupé; il fait tout ce que lui demande Fatima. L'avez-vous vu ?

- Non, pas encore.

- C'est un géant, une espèce de cyclope. Il a perdu un œil à la guerre, et les Grecs pourraient se servir de lui s'il voulait refaire le colosse de Rhodes. Ils pourraient sculpter d'après nature, aucun calcul compliqué à faire. Si vous voulez un conseil, tenez-vous loin de lui.

Le premier matin de la détention d'Adrien fut donc très instructif, et il résolut d'emblée de profiter pleinement de l'attraction de Fatima, si elle décidait d'en faire le successeur du jeune homme, qui ne semblait plus tenir à elle. Adrien n'était pas un homme calculateur, et il détestait toute espèce de mesquinerie, mais il était la victime, et les victimes ont tous les droits pour se défendre : morale divine que tous les gouvernements ont essayé de nier. C'est donc plein d'entrain, lui aussi, et non pas abattu, puisqu'il avait presque un plan, et qu'il était plein d'espoir, qu'il commença sa vie d'esclave. Il sortit avec Fahra et avec lui alla saluer Al-Mitra, qui mangeait des raisins dans la cour principale, assis sur un grand divan.

- Maître, dit Fahra.

- Maître, dit Adrien, qui parla avec assurance, mais qui sentit sa langue fourcher.

- Maître, continua Fahra, le jardin ne demandera peut-être pas de l'entretien toute la journée. Quoi d'autre Adrien doit-il faire ?

- S'il n'a rien à faire, qu'il ne fasse rien, répondit Al-Mitra. Ma maison n'est pas un atelier.

- Comme vous voudrez, maître, dit Fahra. Votre magnificence part-elle encore à Alger ce matin ?

- Tout à fait. J'ai demandé au palefrenier de me préparer mon meilleur cheval. Apparemment, la selle devait être réparée, ou le harnais, je ne me souviens plus. Quoi qu'il en soit, tout sera prêt à une heure. Je pars donc à une heure. Il fera chaud, mais qu'importe.
- J'espère que vous ferez un bon voyage.
- Merci, Fahra. Occupe-toi bien de la maison en mon absence.
- Je ferai comme d'habitude.
- Parfait, parfait.

Al-Mitra partit donc à l'heure prévue, accompagné par une dizaine d'homme d'Oran, qui vinrent l'attendre à cheval dans la ruelle. Sa femme, sa fille, sa mère, son fils, Fahra et Adrien le suivirent du regard jusqu'à ce qu'il tourne le coin de la ruelle. Aussitôt, Fatima intima l'ordre à Fahra d'aller vérifier que le palefrenier n'était pas à dormir dans la paille, envoya ses enfants dans leur chambre, et se débarrassa de sa belle-mère en prétextant qu'elle ne se sentait pas très bien et qu'elle allait prendre une sieste.

- Ne t'inquiète pas, belle maman, lui dit elle, c'est probablement la peine de voir Al-Mitra partir. Je suis privée de lui au moins six jours par mois. C'est dur pour une femme aimante.

Sa belle-mère, qui n'était pas dupe, se contenta de hocher la tête et regagna lentement sa chambre en marmonnant :

- Ah, ma brue, un jour, un jour...

Une fois seule avec Adrien dans la cour, elle s'avança vers lui avec tant d'énergie qu'Adrien crut qu'elle allait s'enfarger dans son drap et tomber sur lui.

- Enfin seuls, dit-elle, je n'en pouvais plus. Ne crois pas que je joue la comédie; depuis que je t'ai vu pour la première fois, je ne songe plus qu'à toi. D'accord, j'ai voulu revoir mon amant, mais c'était pour tester ma confiance en toi, et mon amour. S'il me laissait froide, comme j'en étais certaine, je brisais tout, je le congédiais à jamais. Il n'est pas venu, ça revient au même, je n'ai rien perdu. C'est toi que je veux. Tu sais que mon mari ne se préoccupe pas de moi, alors ne crains rien, nous sommes libres.

Elle le fixait avec ses yeux bruns aux longs cils. Adrien n'avait encore rien vu d'autre, mais il lui donnait un corps et un visage d'Espagnole, la même peau dorée, le même visage fougueux, le même corps vulgaire et gracieux à la fois. Fatima lui prit la main droite; elle-même avait des ongles longs et peints en bleu, et de petits points tatoués sur le dessus des mains. Les bonnes faisant la plus grande partie du travail, ses mains étaient encore belles. Elle regarda Adrien passionnément et plaça la main qu'elle tenait au milieu de sa poitrine.

- Tou sens mon cœur, dit-elle, il ne bat plus que pour toi. Qui sont les fous et les morts-vivants qui répètent que l'amour vient avec le temps ? L'amour est un éclair, il n'attend pas. On aime immédiatement ou on n'aime jamais.

Adrien n'avait jamais cru autrement, mais qu'une femme fasse une telle confiance si rapidement était pour le moins surprenant. Le voyant incrédule, Fatima reprit la parole.

- Tou veux qu'on se regarde pendant des semaines, qu'on sache le dénouement de notre histoire sans jamais la commencer ? À quoi bon ces tracasseries ? Tou ne connais pas les femmes orientales; elles ne perdent pas de temps, et réservent leurs rêvasseries et leurs doutes à quand tout est fini. Attendre, c'est

risquer de tout manquer. Il vaut toujours mieux regretter ce qu'on a fait, que ce qu'on aurait pu faire. Allez, s'écria-t-elle en se collant sur Adrien, soit un homme. Tou n'es pas un mou comme mon mari, je le sens bien. Qu'attends-tou pour m'embrasser ?

Sans plus attendre, Adrien l'embrassa, sans même réaliser que l'embrasser dehors, là où n'importe qui aurait pu les voir, était prendre un risque énorme. Après un baiser qui dura éternellement, Fatima reprit sa main et l'entraîna avec elle jusque dans sa chambre, dont elle ferma les portes et tira les verrous. Ainsi commença, tout aussi rapidement qu'avait commencé sa condition d'esclave, la curieuse relation amoureuse d'Adrien. Ils restèrent enfermés trois jours dans la chambre de Fatima, et n'ouvraient une des portes que pour laisser entrer une bonne qui apportait à manger. Les domestiques, en gens soumis, en gens qu'on ne consulte jamais, en gens aussi qui étaient habitués aux particularités de la maison et à la lubricité de Fatima, étaient certains de se taire, de toujours regarder par terre et de ne rien dévoiler au mari. Après les premières heures de passion, Fatima posa mille questions à Adrien. Adrien lui raconta tout, mais cacha qu'il était marié. Profondément moral, il avait encore l'impression que de lui savoir une femme aurait pu refroidir Fatima. Ce n'était pas une précaution ridicule, car ce qui compte peu pour une amante de passage prend des proportions gigantesques pour une femme amoureuse. Et le but d'Adrien était justement de la rendre amoureuse. Il ne parla donc pas de sa famille et ne se permit jamais de parler contre les Barbaresques, malgré toutes les atrocités qu'il avait vues. Comment décrire ces trois jours ? C'était comme si Fatima découvrait la virilité pour la première fois, et qu'avant Fatima, Adrien ne savait pas qu'il y eut des femmes. Poussé par son but ultime de liberté et par la complète nouveauté de sa situation, Adrien pu aisément oublier sa femme et se laisser aller complètement à la volupté. La nature et la raison s'alliaient pour qu'il aime concrètement Fatima, et connaisse avec elle le plus de plaisir possible.

Contrairement aux hommes, les femmes n'aiment réellement qu'après une nuit de passion. Après trois jours, Fatima était vraiment amoureuse. Elle croyait encore que c'était simplement le bonheur d'avoir trouvé un homme qui n'était pas « mou », un amant digne de sa fougue et de sa fureur de vivre. Mais c'était bien de l'amour.

– Mon ange, mon ours, mon maître, lui disait-elle couchée sur le lit, en regardant les vêtements par terre qu'elle n'avait pas mis depuis trois jours. C'est Allah loui-même qui t'a fais faire prisonnier, pour que je puisse te rencontrer. Comment demain pourrai-je me contenter de te regarder ? La voilà la vie, vivre sans cesse d'amour, sans travail, sans inquiétudes, sans voisins, sans enfants, sans rien que l'homme qui nous complète. Tou as été fait pour moi. Le sens-tou ? Parle-moi, pourquoi tou ne dis rien ?

– Mais je ne dis rien parce que tu parles sans cesse, répondit-il en riant.

– C'est vrai, dit-elle. Depuis trois jours j'ai toujours envie de te parler, je veux que tou saches tout, mon passé, mon présent, mon avenir. Je veux que tou saches ce que je ressens au moment même où je le ressens. Je veux que tou sois moi autant que je le suis moi-même, qu'il n'y ait aucune différence entre toi et moi. Est-ce possible ? Dis, est-ce possible ? Réponds-moi, ou plutôt non, reste là à regarder dans le vide en silence, c'est ainsi que je t'aime. Reste là, comme oune idole, et laisse-moi parler. Veux-tou que je fasse quelque chose pour toi ? Tou peux tout me demander, hormis te laisser partir.

En apparence, Adrien s'était ajouté une chaîne de plus, mais en temps et lieu elle pourrait l'aider à redevenir un homme libre.

Le matin du quatrième jour, Fatima s'habilla, embrassa une dernière fois Adrien et ouvrit toutes grandes les deux portes. Adrien alla dans sa chambre pour se changer, puis remplit son arrosoir et prit position devant le jardin. Deux heures plus tard, Al-Mitra rentrait.

- Bonjour, ma biche, dit-il à Fatima. Rien d'anormal en mon absence ?

- Non, tout est allé comme d'habitude, répondit-elle.

- Parfait. Quant à moi, je suis assez content, tous mes chevaux vont bien, et ma jument alézan est enceinte. Dans six mois, je devrais avoir un des plus beaux coursiers d'Alger.

Al-Mitra discuta ensuite des autres chevaux, puis s'installa dans son divan préféré pour manger des raisins, et ne dit plus rien. Les jours qui suivirent furent calmes et prévisibles comme un lever de soleil dans le désert. Le matin, Adrien allait chercher de l'eau dans la fontaine de la première cour ou dans un puits qui se trouvait derrière la maison, puis il arrosait le jardin; il y mettait ensuite de l'ordre en arrachant les mauvaises herbes, les feuilles jaunes et les fleurs mortes. Il avait généralement terminé avant dîner. Il passait ensuite l'après-midi à ne rien faire, comme un jeune fonctionnaire placé dans un bureau où il y a déjà trop d'employés. Vint enfin le jour où Fatima, qui le regardait comme un fauve affamé regarde un agneau, mais sans lui adresser la parole, se glissa derrière lui et lui murmura :

- Il part demain, nous pourrons enfin revivre.

Le lendemain, Al-Mitra partit tôt, et les deux amants s'enfermèrent dans la chambre de Fatima. Ce fut la même musique, sur une partition un peu différente; les mêmes extases et le même bonheur. Fatima se savait maintenant amoureuse, et elle profitait d'autant plus des caresses de Adrien. Le troisième jour, Adrien sentit qu'elle était prête à entendre son discours.

- Fatima, comment peux-tu supporter de me voir tous les jours et de me traiter en inconnu ?

- C'est affreux, Adrien, c'est vrai. J'ai cru que j'allais devenir cinglée. Je t'ai d'abord évité, mais à quoi bon, c'est toi que je voyais même quand j'étais seule dans ma chambre, c'est toi que j'entendais même quand Al-Mitra me parlait. J'allais voir les concubines, moi qui avant n'y allait jamais, pour passer près du jardin et te voir travailler. C'est pour la même raison que j'allais voir le palefrenier, bien que je n'avais rien à lui dire. Combien de fois j'ai presque arraché mon voile pour aller t'embrasser. J'aurais crié ensuite : « Pendez-moi ! Tortourez-moi ! C'est lui que j'aime ! » à celui qui serait venu m'empoigner pour me séparer de toi. Mais je n'oubliais jamais que Al-Mitra allait repartir. Je comptais les jours, et les jours où je n'en pouvais vraiment plus, je comptais même les heures.

- Alors, dit doucement Adrien, il faut changer.

- Changer ?

- Oui, changer notre situation. Pour moi aussi, c'est pénible et insoutenable. Ne veux-tu pas vivre avec moi, en homme et femme normaux ?

- Que chantes-tu-là, Adrien ? Tu sais bien que je suis mariée, et tu es un esclave.

- D'accord, mais écoute. Si je redeviens un homme libre ?

- C'est impossible, à moins d'acheter ta liberté.

- Alors achetons ma liberté. Je n'ai évidemment pas d'argent, mais tu en as sûrement, toi. Donne-moi ce qu'il faut, et ensuite fais-toi répudier par Al-Mitra. Nous serons libres, tous les deux. Si nous lui avouons notre amour maintenant, il nous tuera. Mais si je ne suis plus ici, si je ne suis plus un esclave, je peux t'attendre caché dans la ville. Tu lui diras en présence de sa mère que tu l'as trompé. Il n'osera pas te tuer sur le champ et se contentera de te répudier. Tu accourras alors à moi et nous quitterons Oran le même jour.

- Tu es sérieux ? Ferais-tu cela pour moi ?

- Qu'ai-je à perdre ?

- Oui, mais partirais-tu vraiment avec moi, m'attendrais-tu ?

Adrien prit une grande respiration et dit :

- Oui, partons ensemble. Rien ne m'attend en France. Je veux vivre avec toi.

Fatima se jeta dans ses bras et le serra à l'étrangler.

- En vérité, je n'ai pas d'argent, Adrien, mais j'ai des bijoux. Je les vendrai, et je te donnerai l'argent. Je te donnerai tout ce que j'ai.
- Quand Al-Mitra reviendra, je lui en parlerai, dit Adrien. Il a l'air assez bonasse, il ne refusera pas.
- Mais il trouvera étrange que tu aies soudainement l'argent nécessaire, dit Fatima. Il te demandera au moins mille dirhams. Comment un esclave qu'on a dépouillé de tout quelques semaines plus tôt pourrait avoir une telle somme ? Il croira que tu l'as volé.
- Tu as raison. Mais je trouverai quelque chose. Ne t'en fais pas.

Comme la dernière fois, ils s'embrassèrent passionnément. Comme la dernière fois, le matin du quatrième jour, Adrien retourna dans sa chambre.

Quand Al-Mitra fut revenu et bien installé dans son divan avec un bol de raisins, Adrien alla le voir.

- Maître, puis-je m'entretenir avec vous ?
- Certainement, certainement, que veux-tu ?
- Je veux acheter ma liberté.
- Déjà ? Mais tu viens d'arriver. Souffres-tu ici ? Que je sache, personne ne t'a fait fouetter ?
- Non, vous avez raison. On me traite bien, mais je suis né libre, et je ne peux pas vivre autrement.
- Quelqu'un t'a-t-il fait des menaces, que tu veuilles fuir ma maison si rapidement ?
- Non, je veux seulement être libre.
- Comme tu voudras, mais ça te coûtera 2000 dirhams.

Adrien tâcha de cacher sa surprise. Il était encore peu habitué à la monnaie locale, mais il savait que 2000 dirhams était une somme énorme.

- D'accord, je l'aurai. J'aimerais que vous me permettiez d'aller au marché l'après-midi. Je ne suis pas maladroit avec le bois, je fabriquerai des objets que j'irai vendre au marché.
- Un de mes esclaves qui se fait vendeur au marché ? Mais de quoi aurai-je l'air ? Bah, après tout, si ça peut t'amuser. Je passerai pour un homme conciliant. Mais où trouveras-tu du bois ? Il n'y en a pas beaucoup ici.
- Oui, j'ai remarqué. Mais je fabriquerai des objets très petits.
- Comme tu voudras, en tout cas bonne chance. D'après moi, tu auras une longue barbe avant d'avoir ramassé dix dirhams. Et surtout, ne t'épuise pas à ce travail inutile, tu es encore mon jardinier.
- Je sais, maître. Je ferai ce travail à temps perdu.

En quittant Al-Mitra, Adrien était inquiet.

- Fatima aurait-elle une telle somme ? se disait-il. Et Al-Mitra me croira-t-il si je lui dis l'avoir gagné en travaillant, même si j'attends un an avant de le payer ?

Mais il n'avait pas le choix, aussi suivit-il son plan comme prévu. Le seul bois qu'il trouva fut des morceaux de bateau vermoulus sur la grève, une planche au marché étant hors de prix, surtout pour un homme qui n'avait absolument rien. Il décida de sculpter de petits bateaux dans ce bois, plus exactement des épaves; de cette façon les trous de vers n'étaient pas entièrement déplacés. Il en sculpta vingt avant d'aller au marché, où il n'en vendit que deux la première semaine. Il les vendait 0.10 dirham. À la fin du mois, il avait fait un dirham. Ce travail ne modifia en rien son emploi du matin, tout voué à entretenir le jardin, ni ses rencontres bimensuels avec Fatima. Il lui faisait d'ailleurs état de sa progression, mais mentait sur les sommes. À un dirham par moi, à supposer que toute la population d'Oran voulut une de ses épaves, il lui aurait fallu environ 200 ans pour ramasser 2000 dirhams. Aussi disait-il à Fatima qu'il faisait cent fois plus, pour ne pas l'effrayer.

- C'est lent, se plaignait un jour Fatima, mais tant que je peux te voir à toutes les deux semaines, je peux attendre.

Quant à elle, après avoir été épouvantée par le montant demandé par son mari, elle s'était resaisie et avait réussi à trouver l'argent. Ses bijoux avaient rapporté 1500 dirhams. Elle avait emprunté 200 dirhams à sa belle-mère, sans vouloir lui expliquer pourquoi; 50 dirhams au palefrenier, toute sa fortune; 50 dirhams à une amie et 200 dirhams à son bel-oncle, celui-là même qui avait acheté Anna, et qui avait toujours trouvé la femme de son neveu fort attirante.

En toute logique, Adrien aurait dû attendre au moins deux ans, mais après huit mois, n'en pouvant plus, il dit à Fatima qu'un revendeur lui avait acheté toutes ses épaves, et qu'il avait maintenant 200 dirhams, assez pour faire croire à Al-Mitra qu'il en avait deux mille. Fatima, qui était couchée quand elle entendit la nouvelle, se mit debout dans le lit et sauta de joie en frappant des mains – comme quoi les femmes les plus sérieuses et les plus despotiques peuvent agir comme des enfants. Huit mois s'étaient donc écoulés, mais Adrien tenait toujours à sa liberté. Il alla donc un matin voir Al-Mitra.

- Alors, tu as enfin abandonné ton rêve idiot ? dit Al-Mitra, qui souriait en regardant parfois Adrien, et parfois ses raisins, dont il crachait les pépins à toutes les dix secondes. On me dit que tu vends tes bateaux 0.10 dirhams. Ça ne met pas de miel sur son pain. Au moins, tu n'as pas négligé ton vrai travail, alors je ne t'en veux pas. Fatima me dit que le jardin se porte à merveille, et même que les oranges sont particulièrement bonnes cette année.

- Maîtres, je ne les vends pas cher, mais j'en vends beaucoup; il y a trois mois, un homme m'a tout acheté et m'a même passé une commande.

- Tiens, interrompit Al-Mitra, on ne m'avait pas parlé de cela.

- Oui. J'en ai donc vendu beaucoup à partir de ce moment, et pour un demi-dirham chacun.

- Vraiment ?

- Oui, et donc aujourd'hui j'ai vos 2000 dirhams.

Al-Mitra crut s'étouffer avec des pépins, qu'il cracha de travers en s'asseyant subitement droit sur son divan.

- Tu as 2000 dirhams ! glapit-il.

- Oui; j'espère que vous n'avez pas changé d'avis et que vous me laisserez partir.

- Ma foi, contre 2000 dirhams, je laisserais partir tout le monde, enfin, pas ma femme et mes enfants, corrigea-t-il. Ni mes chevaux, enfin bref, tu as l'argent. Je ne l'aurais jamais cru possible. C'est que je m'étais habitué à toi; comme dirais mon fils, tu es l'un des plus beaux ornements de ma maison. Hier encore un ami me disait à quel point il m'enviait mon esclave européen, ni prêtre à tête de martyr, ni vieux pêcheur absolument bon à rien. Il en a déjà possédé un qui avait une certaine allure, que j'ai vu, mais c'était un ancien corsaire, avec tellement de tatous qu'il n'avait plus de place sur la peau pour avoir un coup de soleil, et la moitié de ses dents s'en était allée on ne sait où. Il était fort, c'était sa qualité, mais il est mort subitement. Bref, tu es l'envie de tous mes amis, à chaque fois qu'ils viennent me voir, ou qu'ils te voient escorter Fatima. Mais enfin, j'ai donné ma parole. Donne-moi l'argent et tu peux partir.

Adrien partit un instant et revint avec une assez grosse bourse en peau de chameau.

- Voilà votre argent, dit-il en lui tendant la bourse.

- Je ne compte pas, je te fais confiance. Mais avant de partir, rends-moi service. J'ai un troupeau de moutons qu'un jeune berger garde normalement pour moi. Le troupeau n'est pas loin, juste derrière les collines. On vient de m'avertir que le berger est très malade et qu'il doit rester chez lui. Il est parti en laissant les moutons dans leur enclos. Il faut quelqu'un pour aller ouvrir l'enclos et les surveiller

jusqu'à demain. Veux-tu faire cela pour moi ? D'ici à demain, j'aurai trouvé quelqu'un d'autre, et tu pourras partir.

- Certainement, répondit Adrien.

- Demande à Fahra d'aller te conduire, il sait où se trouve le troupeau. Vous n'avez pas besoin d'y aller tout de suite, il est très tôt. Commencez par déjeuner, vous irez ensuite.

Adrien alla donc trouver Fahra.

- Te voilà donc libre ? lui dit Fahra. Tu es le premier esclave que je connaisse à acheter lui-même sa liberté. Mais ne tardons pas trop avant de déjeuner, les moutons vont s'impatienter.

Après avoir mangé, ils partirent à pied, et en chemin Fahra continua :

- J'en ai vu plusieurs libérés après qu'on ait reçu une rançon. C'est d'ailleurs la spécialité de plusieurs personnes à Oran. On part en mer pour faire des prisonniers; les gens qu'on tue permettent non seulement de sauver sur la nourriture, mais cela effraie les vivants et la rançon arrive plus vite. C'est un système bien rodé. Al-Mitra t'a demandé 2000 dirhams parce qu'il était certain que tu ne les aurais jamais. Dis-moi, où les as-tu trouvés, honnêtement ? Tu peux me le dire à moi.

- Je te l'ai dit, en vendant les épaves.

- Ah, ah, s'esclaffa Fahra. Tu peux le faire gober à Al-Mitra, il ne connaît rien au commerce, mais pas à moi. Mais chacun a ses secrets, je n'insiste pas.

Ils arrivèrent finalement à l'enclos.

- Voilà, dit Fahra après avoir ouvert la porte de l'enclos, il y a ici 45 moutons. Tu n'as pas grand chose à faire, tu suis les moutons, ils savent où aller. Quand le soleil commencera à baisser, ils reviendront ici d'eux-mêmes. Tu dors dans la cabane qui est là. Des questions ?

- Non, j'ai compris.

- Bon, alors on se revoit demain matin chez Al-Mitra.

- D'accord.

Dès que Fahra et Adrien furent parti, Al-Mitra était allé voir le palefrenier.

- Palefrenier ?

- Oui maître.

- J'ai une mission pour toi.

- Une mission ?

- Oui, et très importante. Cette nuit, sans te faire voir, tu iras dans les collines et tu amèneras le troupeau au marché.

- Pendant la nuit ?

- Oui, notre tout dernier esclave se sent léger comme un cabri. Il a des envies de liberté au-dessus de sa condition. Je lui prépare donc une surprise. Ne fait aucun bruit en sortant les moutons de l'enclos, Adrien sera en train de dormir dans la cabane. Je lui ai fait croire que le berger habituel était malade, en fait je lui ai donné congé pour la journée. J'ai envoyé quelqu'un pour l'avertir tout à l'heure. Si les moutons se mettent à bêler, fait ce qu'il faut pour les calmer, il ne faut pas que notre homme se réveille. Mon berger m'a déjà dit que leur chuchoter quelque chose les tranquillise, alors fais cela. Au marché, tu les vendras le plus rapidement possible. Vend-les à un étranger, si tu peux. N'oublie pas : aucun bruit pendant la nuit !

- Mais si je le réveille quand même ?

- Ma foi, dit Al-Mitra en faisant une moue, je ne sais pas. Tue-le.

- D'accord, répondit le palefrenier avec un mauvais sourire.

Al-Mitra s'en retourna ensuite manger des raisins sur son divan.

La journée se passa pour Adrien sans incident. Depuis longtemps, tous les loups, coyotes, lions et autres mangeurs de viande, sauf l'homme, avaient disparu de la région. Il y avait bien une brebis avec un ventre énorme qui menaçait de donner naissance, et Adrien, qui n'était pas éleveur, préférait ne pas être seul avec un animal qui accouche, surtout si le dit animal avait besoin d'aide. Mais le jour n'était pas encore arrivé, et Adrien put passer tout son temps couché sur l'herbe un peu piquante à regarder passer les nuages dans le ciel.

Comme lui avait dit Fahra, quand le soleil disparut pour de bon derrière une montagne à l'horizon, deux ou trois moutons cessèrent de brouter et se mirent à bêler avec un air inquiet, avant de partir en direction de l'enclos, qui n'était pas loin, suivis par tous les autres. Adrien n'eut qu'à aller chercher un retardataire et suivre le troupeau. Après avoir fermé l'enclos, Adrien mangea le morceau de pain, les olives et les dattes qu'il avait emportés, soupira un peu devant le paysage de collines dénudées qu'il avait devant lui, et alla se coucher.

Il n'entendit pas le palefrenier ouvrir l'enclos pendant la nuit et dire tout bas : « Allez, mes petits, suivez-moi », ni la brebis enceinte qui bêla un peu plus fort que les autres avant que le palefrenier lui chuchote : « Ferme-la ou je te transforme en kebab moi-même », ni le rire méchant du palefrenier quand il se crut assez loin et qu'il se retourna pour regarder une dernière fois la cabane.

Quand Adrien ouvrit la porte de la cabane, vers six heures du matin, il vit avec consternation que les moutons avaient disparu. Affolé, il se précipita là où ils avaient brouté la veille. Rien. Il courut sur toutes les collines des alentours avec la précipitation d'un coureur olympien, toujours rien.

- Sapristi, se dit-il, on les aurait volé pendant la nuit ?

Il rentra rapidement à Oran, cherchant comment le dire à Al-Mitra, mais il avait beau faire des efforts énormes d'invention, il ne savait pas comment embellir ce qui était arrivé. Il se trouvait dans une situation épouvantable.

Al-Mitra était encore dans sa chambre, et il dû lui crier trois fois : « Maître, j'ai à vous parler, c'est important » avant que Al-Mitra en sorti. Curieusement, il n'avait pas l'air fatigué, et semblait même très en forme et très gai, pour quelqu'un qui vient d'être réveillé.

- Une chose affreuse est arrivée pendant la nuit. On a volé le troupeau.

- Quoi ? s'exclama Al-Mitra, volé le troupeau ! Mais c'est épouvantable, c'est une calamité. Es-tu certain ?

- Oui, malheureusement.

- Mais je suis ruiné, il y avait 45 moutons, au moins pour... pour 2000 dirhams ! Voulais-tu me punir de t'avoir fait esclave en allant garder mes moutons ? Mais j'aurais mieux fait de les faire garder par un loup, ou par mon pire ennemi. Crois-tu que je peux jeter tout ce que j'ai aux quatre vents, que je peux transformer le sable en dirhams ? Tu vois ma belle maison et tu me prends pour le maître de l'univers ? Mais où vais-je trouver 2000 dirhams pour remplacer mon troupeau ?

Adrien hésita, puis il lui dit :

- Prenez l'argent que je vous ai donné, c'est de ma faute si vous avez perdu votre troupeau. Je resterai votre esclave.

Al-Mitra retint un sourire, puis lui dit plus calmement :

- Ce sera comme tu voudras; mais vraiment si tu ne l'avais pas offert, je te l'aurais demandé, ou plutôt exigé. Car comme tu dis, c'est de ta faute.

Il s'approcha d'Adrien, se campa devant lui, et mis une main sur chacune de ses épaules.

- Console-toi. C'est Allah qui a décidé, il ne veut pas que tu partes. Tu resteras donc ici à jamais. Abandonnes tes rêves stupides de liberté. Regarde-toi; non, tu n'as pas été fait pour être libre. Moi, oui; toi, non. Tu es à moi maintenant, comme ...et il cherchait du regard quelque chose ... comme mes deux pantoufles.

Il lui donna une claque assez rude sur l'épaule droite et ajouta :

- Maintenant, va t'occuper du jardin, j'ai des choses à faire.

Il rentra dans sa chambre et dit à sa femme, qui était étendu dans le lit commun.

- Cet esclave-là est peut-être le plus stupide que j'ai jamais eu !

Puis il se retourna et cria : qu'on m'apporte des raisins. Il n'avait pas vu le visage de sa femme, car elle s'était subitement tournée vers le mur opposé. Elle avait entendu ce qui s'était dit entre son mari et Adrien. Son regard était vide, ses joues étaient blêmes. Le choc était tel qu'elle ne pouvait ni pleurer, ni être en colère. Mais après un instant, elle fronça les sourcils et murmura :

- Scélérat de mari, tu me le paieras !

Pendant qu'en Algérie, Fatima apprenait par le palefrenier tous les détails de ce qui était vraiment arrivé, ce qui augmentait la haine qu'elle avait maintenant pour son mari, que jusque là elle n'avait fait que mépriser, en France la famille d'Adrien commençait à perdre espoir. On n'était sans nouvelle de lui depuis plus de huit mois. Il devait envoyer des nouvelles dès son arrivée en Italie et revenir trois mois plus tard.

- Ne pleure pas Madelaine, lui disait le maire par une jolie après-midi, il va revenir.

- Oui, je sais, disais Madelaine, mais je suis triste quand même.

Les deux discutaient dehors, devant la maison de la famille du menuisier. C'était une maison en pierres située juste à la sortie du village, avec un toit assez bas et une belle cour pleine d'herbes et de rosiers. Sur la droite, collé à la maison, ce qui avait dû un jour être une étable avait été transformée en atelier; une des parties de l'ancienne étable, sans doute là où on mettait le foin, était devenu la chambre de Perceval, l'aide d'Adrien. Le maire et Madelaine étaient sur le chemin recouvert de petits cailloux beiges qui traversait la cour. Madelaine tenait un mouchoir.

- Les enfants ont besoin de leur père, vous comprenez. Ils ont souvent un air triste quand ils reviennent de l'école, comme si on leur avait enlevé quelque chose, quelque chose à laquelle ils ont droit. Ils me regardent avec un vague espoir, et comme je ne dis rien, ils retombent dans leur mélancolie. Il est bientôt quatre heures, ils vont rentrer, si vous restez, vous verrez bien.

- Mais je sais, ma pauvre Madelaine. Je me mets facilement à leur place. Je l'aime aussi, ce bon Adrien. Allez, allez, puisque je vous dis qu'il va revenir. Ne transformez pas ce mouchoir en éponge. Attendez sagement et vous serez récompensé.

À ce moment, Perceval sortit de l'atelier.

- Bonjour, monsieur le maire.

C'était un grand maigre, aux cheveux roux.

- Rien de nouveau ? continua-t-il.
- Au sujet d'Adrien ou de moi ? dit le maire.
- Oh, de ce que vous voulez. Moi, je fais seulement demander.
- Non, rien de neuf, répondit le maire, qui n'appréciait pas beaucoup le rouquin.
- Bon, continua le maire, il faut que j'y aille. Mais je reviendrai bientôt. Courage, Madelaine.
- Oui, je n'ai que ça, répondit Madelaine en reniflant.

Perceval attendit que le maire fut loin, puis il dit à Madelaine.

- Oh, vous avez quand même un peu plus que seulement le courage, vous avez moi. Je vous aime bien, moi, je vous ai toujours aimé bien, et maintenant qu'Adrien est parti...
- Oh, ne recommencez pas, Perceval, je vous ai dit que c'était impossible. Je suis encore mariée, et je suis certaine qu'Adrien va revenir. C'est donc comme ça que vous remerciez votre maître ? En vous jetant sur sa femme !
- Jeter, jeter, c'est beaucoup dire, d'autant plus que vous dites toujours non.

Madelaine allait rentrer dans la maison quand Perceval lui saisit le bras pour la retenir.

- Écoutez, Madelaine, un beau brin de femme comme vous devrait pas se gâter dans les tourments. Ça me fend le coeur de vous voir seule tous les soirs dans cette grande maison (qui en fait n'était pas bien grande). Avec moi, vous l'oublieriez vite...
- Vous m'insultez, Perceval, en parlant sur ce ton de mon mari.
- Insulter, insulter, vous en mettez; vous n'êtes pas une reine, après tout. Tous les deux, on pourrait avoir une vie bien agréable, si seulement...

Il fut interrompu par le retour des enfants, qui crièrent ensemble :

- Bonjour Maman, bonjour Perceval.

Comme il arrive souvent, la fille était une copie exacte de la mère et le fils une copie exacte du père. Madelaine et Adrien avaient obéi très précisément à la loi de la nature : ils s'étaient reproduits.

- Maman, Justin a mangé mon pain au chocolat !
- Mais maman, c'était mon tour. C'es toi qui t'ai trompé ce matin.
- Ton tour ! dit la mère à Justin, mais je croyais que tu n'aimais pas ça. Voilà pourquoi je t'ai donné une poire.
- Mais non, je n'ai jamais aimé les poires, c'est Amélie qui aime les poires.
- C'est pas vrai ! s'écria Amélie, tu aimes tout, c'est moi qui n'aime pas les poires.

Madelaine regardait les enfants en souriant, mais le grand rouquin levait les sourcils comme s'il avait devant lui deux imbéciles.

- Allez, allez, leur dit-il, cessez d'embêter votre mère et allez faire vos devoirs.
- Quels devoirs, nous n'avons pas de devoirs, dit Justin avec un air faussement angélique qui fit éclater de rire Amélie.
- Filez ou je vais vous en donner, moi, des devoirs, dit-il en faisant semblant de donner un coup de pied à Justin.

Dès que les enfants furent rentrés, Perceval poursuivit son discours tendre.

- Vous voyez bien que je vous adore, Madelaine. Vous êtes ma vie, ma vie de tous les jours, comme mon avenir. Sans vous, je...
- Ah, Perceval, je vous en prie, laissez-moi en paix.
- En paix, en paix...
- Quand cesserez-vous donc de répéter tout ce que je dis ! interrompit Madelaine.
- Mais l'êtes-vous, en paix ? Vous m'avez plutôt l'air bien malheureuse. Je vous le dis une fois pour toute, je n'arrêterai pas tant que vous ne m'aurez pas dit oui.
- Si vous continuez, je vous jette à la porte !
- Vous ferez jamais ça, répondit le rouquin avec un sourire sardonique, vous connaissez rien aux affaires de votre défunt mari.
- Il n'est pas mort ! s'écria Madelaine.
- Absent, si vous préférez, corrigea Perceval. Quoi qu'il en soit, c'est moi qui vous fait vivre, puisque je continue le métier de votre mari; je fabrique, je vends, je n'ai perdu aucun de ses clients, j'en ai même gagné de nouveaux. Je travaille jour et nuit pour vous, Madelaine.
- Engagez quelqu'un, lui dit Madelaine d'un ton distrait. Ne vous tuez pas pour moi.
- Engager quelqu'un ? et perdre de l'argent ? Non, non, je ne demande rien de mieux que de m'épuiser pour vous. Mais j'ai besoin de réconfort, disons d'une récompense; je donne, je donne, je donne à vous, mais qui donne à moi ? Personne. Vous ne trouvez pas que c'est injuste ?
- Il ne manque pas de filles dans les environs, lui répondit durement Madelaine. Je vous laisse entièrement libre, allez vous trouver une femme.
- Mais celle que je veux est devant moi; pourquoi croyez-vous que les filles des environs pourraient m'intéresser ? Vous êtes une vraie femme, vous. C'est vous que je veux. Regardez, je vous accepte même avec vos enfants.
- Vous ne les aimez pas.
- Mais si, mais en bon père, je ne m'apitoie pas sur eux. Je garde ma dignité.

Ce mot de dignité fit rire Madelaine, qui repoussa Perceval.

- Vous m'amuseriez, je l'avoue, si votre persistance n'était pas un souci de plus.
- Mais un seul mot de vous, et je vous laisse en paix, comme vous dites. Dites-moi quand, et j'attendrai sagement.
- Quand ?

Madelaine eut envie de répondre : « Quand les poules auront des dents », mais pour en finir avec cet entretien qu'elle trouvait chaque seconde plus pénible, elle répondit :

- Je vais y songer, maintenant laissez-moi.

Cette première brèche faite à cette forteresse faite femme remplit de satisfaction Perceval, qui ne put s'empêcher de sourire comme un enfant.

- Alors à plus tard, ma douce, dit-il avant de s'éloigner, le coeur à la fois plein et léger.

Trois jours plus tard, alors que Madelaine venait de coucher les enfants, on cogna à la porte. Elle alla ouvrir, c'était le maire. Il avait un air agité, mais heureux.

- Madelaine, lui dit-il après être entré dans la maison, je voulais attendre un peu, mais je n'ai pas pu. J'ai les veines qui bouillent. Tu sais à quel point je t'aime, or je viens d'apprendre quelque chose qui te

concerne. Je ne sais pas si c'est une bonne nouvelle, mais elle n'est pas mauvaise. Tu sais que j'ai un cousin à Marseille, chez qui je vais souper régulièrement. Et bien, j'étais chez lui hier soir, il avait un invité, un monsieur Ducaze. Ce monsieur travaille pour le ministère de la marine, il est le secrétaire de l'adjoint du ministre, celui de la marine. Écoute bien. Ce monsieur a dans son bureau un homme qui a trois petits-enfants, trois filles qui vivaient en Italie. Il y a huit mois, après la mort de leur père, elles ont pris un bateau pour venir le rejoindre et vivre avec lui à Marseille, seulement lui, car sa femme est morte il y a quelques années. Mais le bateau a disparu en route. Il est certain que le bateau est parti, car ce monsieur est allé en Italie et il a rencontré des témoins. Quoi qu'il en soit, il était sans nouvelle jusqu'à ce que la semaine dernière il rencontre un prêtre. Ce prêtre était dans le bateau avec les trois filles, sa description des filles est certaine, ce sont elles. Leur bateau a été attaqué par les Barbaresques, qui ont capturé les filles et ont laissé le prêtre pour mort. Mais il n'était pas mort, seulement gravement blessé. Le bateau a dérivé pendant quelques jours et finalement des pêcheurs corses l'ont recueillis. Non seulement il a vu les filles, mais il se souvient d'avoir vu un homme ligoté dans le bateau des Barbaresques.

- Oh, mon Dieu ! s'écria Madelaine, vous croyez...

- Honnêtement, ça peut être n'importe qui. Mais cela confirme ce que j'ai toujours cru, et que je n'osais pas te dire, jusqu'à aujourd'hui : Adrien a été pris par des Barbaresques. C'est presque certain, il n'y a pas d'autres explications possibles. Voilà pourquoi je te disais de continuer à espérer. Il doit croupir enchaîné dans un pays barbaresque, malade et faible, presque mort peut-être, mais bien vivant.

- Mais alors que faire ?

- Rien, malheureusement. Comme le disait monsieur Ducaze, le gouvernement actuel ne veut rien faire. On a demandé plusieurs fois à Charles X de lancer une expédition contre les Barbaresques pour aller libérer les esclaves, dont plusieurs sont Français, mais il n'a jamais voulu. Pourtant, sans les Barbaresques, la Méditerranée serait beaucoup plus sûre. Je ne comprends pas son inaction.

- Alors tout est perdu, dit Madelaine dans un soupir.

- Peut-être que oui, peut-être que non. Mais d'après moi, tant que nous le croirons encore en vie, il le sera. On sent ce genre de chose. Et tant qu'il est en vie, il y a de l'espoir.

- D'accord, je vais continuer à espérer, mais j'aurai besoin de toute votre aide, dit-elle avant de se laisser prendre la main par le maire, qui a la lueur d'une chandelle, dans une maison au plafond bas, aux meubles en bois bien usés par le temps, la serra ensuite dans ses bras pendant un long moment.

Au même instant, quelques mètres plus loin, Perceval se demandait comment continuer son attaque. Le mur était peut-être percé, mais la forteresse tenait bon.

- Je la fais peut-être vivre, se disait-il, mais de cela elle s'en fiche. Sa belle morale compte l'argent pour rien. Si seulement elle me devait autre chose, quelque chose qui compte pour elle. Mais quoi ?

S'il est vrai que le mal a son roi, alors comme Dieu il doit écouter les prières de ses fidèles. Santan ou Blezébuth, ou Lucifer, quelque soit son nom, ne fut pas sourd aux plaintes de Perceval. Dès le lendemain matin, alors qu'il venait de commencer son travail dans l'atelier, il vit par la fenêtre Amélie sortir de la cour et courir à bout de souffle vers le village.

- Drôle de façon d'aller à l'école, se dit-il.

Quelques minutes plus tard, elle revenait avec le médecin.

- Quelqu'un serait-il malade ? se dit-il en enlevant son tablier.

Il cogna chez Madelaine, attendit un peu, et ouvrit la porte quand personne ne vint répondre. Personne dans la salle à manger. Il ouvrit la chambre des enfants, en entendant que des gens s'y trouvaient.

Madelaine, Amélie et le médecin entouraient Justin, qui était couché dans son lit, immobile et blanc comme ses draps.

- Honnêtement Madelaine, disait le médecin, je ne sais pas ce qu'il a. C'est comme une fièvre, ou un coma, mais ce n'est pas ça. Peut-être un début de choléra. Non, pas ça non plus. En tout cas, il vit, et son pouls est normal. Lent, mais normal.

En se tournant vers Madelaine, le médecin s'aperçut qu'il n'avait pas répondu à la seule question que lançait son regard : que faire ?

- Quant au traitement, continua-t-il en se grattant le menton... essayez de lui faire avaler du bouillon. Vous y mélangez une cuillerée de poudre reconstituante, dont je vais vous faire la prescription à l'instant.

Le médecin nota sa prescription puis s'en alla.

- Ah, mon Dieu ! s'écria Madelaine, c'est un coup en trop. Si en plus de perdre Adrien, je perd mon fils, je ne survivrai pas !

Elle se jeta à genoux à côté du lit et se mit à pleurer, la tête sur les jambes de Justin. Amélie pleurait déjà, debout aux pieds du lit. Toute cette scène apparut à Perceval un appel des cieux, ou plutôt de l'enfer.

- Madelaine, s'écria-t-il, je le sauverai votre enfant !

- Si seulement je pouvais vous croire, réussit à dire Madelaine dans ses sanglots.

- Je suis sérieux. Vous êtes ma famille, je le guérirai.

Perceval n'avait en fait absolument aucune connaissance en médecine, ni même en maladie, lui qui n'avait jamais été malade un seul jour de sa vie. Mais il n'obéissait plus à la raison, seulement à sa lubie : avoir Madelaine. Si son fils pouvait guérir, et qu'il pouvait passer pour le guérisseur, qu'oserait-elle encore lui refuser ? Par chance pour lui, le médecin n'avait pas été très utile. Donc, tous les espoirs lui étaient permis. Il retourna dans sa chambre et tâcha de se souvenir des maladies qu'avaient eu les animaux, à la ferme où il avait grandi. Une fois la vache était tombée, et il avait fallu six hommes pour la relever. Oui, mais elle n'avait pas perdu connaissance. Donc, c'était autre chose. Une autre fois, la chèvre avait eu une infection aux pies. Mais Justin n'avait pas de pies, c'était donc encore une fois autre chose. Il se rappela enfin qu'un jour, une poule avait cessé de pondre sur son nid. Elle avait l'air morte, mais elle n'était pas morte. Quand il la soulevait, elle était toute molle, mais il pouvait sentir son coeur à travers ses plumes. Qu'avait-on fait à la poule pour la guérir ? car deux jours plus tard elle allait parfaitement bien. Il n'arrivait plus à s'en rappeler.

- De l'orge, on a dû lui faire manger de l'orge, se dit-il. Si ça donne de l'énergie aux chevaux, alors pourquoi pas aux poules, et aux enfants.

Dans sa simplicité de garçon campagnard, tout ce qui vit fonctionnait à peu près de la même façon. Ce qui est vrai en gros, mais pas en détails. Perceval sortit donc pour aller acheter de l'orge au village. Pendant que l'épicier lui remplissait un petit sac d'orge, il regardait les différents flacons sur le comptoir et finit par ajouter :

- Et un peu de zestes d'oranges, oui, vous me donnerez aussi des zestes d'oranges.

Une fois chez lui, il prit une casserole et fit un potage avec l'orge, auquel il ajouta du sel et les zestes d'orange. Il le dilua bien pour le rendre plus facile à avaler, puis mit le couvercle. Il avait décidé de ne pas se précipiter pour le donner à Justin, mais de cuisiner un peu sa mère auparavant, d'attendre que le désespoir la pousse à lui promettre tout ce qu'il voulut. Il retourna donc chez Madelaine sans son potage.

- Alors, comment qu'il est votre fils ? demanda-t-il en ouvrant la porte de la chambre, où Madelaine et Amélie se trouvaient encore.
- Rien n'a changé, dit la mère dont l'agitation avait décuplé depuis que Perceval l'avait quitté pour aller acheter son orge et préparer sa potion, c'est comme s'il était ensorcelé. Qu'ai-je donc fait pour mériter cela, qu'ai-je fait pour que Dieu punisse le petit ? Perceval, n'ai-je pas été une épouse fidèle, une mère attentionnée ?

Elle semblait avoir totalement oublié que la veille encore elle avait repoussé les avances de Perceval, et elle se jeta sur lui avec un visage désespéré.

- Répondez-moi, qu'ai-je fait ? Je suis coupable, il le faut bien, mais de quoi ? Le savez-vous, Perceval ?

Elle se mit de côté et continua :

- Plus je le regarde, et plus j'ai l'impression qu'il est mort. Je sais bien qu'il vit encore, mais il est encore plus blême que tout à l'heure. Regardez, Perceval, regardez comme il est blême !

Perceval fit un effort pour regarder Justin avec tendresse, mais il ne réussit qu'à se pincer les lèvres avec un air plus contrarié que triste.

- Je ne suis plus moi-même, s'écria Madelaine, en enfonçant ses doigts dans ses cheveux, qu'elle tenait attachés par un chignon.
- Maman, maman ! cria alors Amélie, calme-toi, tu n'y es pour rien.
- Non Amélie, c'est ma faute. Il faut bien que ce soit la faute de quelqu'un, et qui pourrait te blâmer, toi, ou blâmer ton frère ? Justin va mourir et me laisser seule avec mes remords.
- Mais tu es innocente, maman !
- Il n'y a pas d'innocents, Amélie, tout le monde est coupable de quelque chose. Seul un bébé naissant n'a rien à se reprocher.

Perceval crut que le moment était bon pour intervenir.

- Madelaine, je me suis rappelé d'une recette, que ma famille tiens d'un médecin célèbre de Paris. Une recette qui vaut de l'or; seuls les comtes et les marquis normalement en profitent. Je n'en suis pas absolument certain, mais je crois que je peux la préparer. Ce que vous a donné le médecin ne vaut rien, mais ma potion, c'est un médicament célèbre. C'est sûr, si Justin peut en prendre, ne serait-ce qu'une cuillerée, il est sauvé.
- Ah, s'écria Madelaine, est-ce possible ? Si vous sauvez mon fils, je vous devrai la vie.

C'était exactement ce que Perceval voulait entendre, mais puisque Madelaine semblait un peu hors d'elle-même, il décida d'insister, pour qu'elle n'oublie pas ce qu'elle avait dit. Il voulait une promesse, et une promesse répétée. (Car en effet, quand on sait que quelqu'un ne veut pas vraiment, on lui fait toujours promettre.)

- Vrai, dit-il, vous seriez reconnaissante ?
- Ah, s'écria de nouveau Madelaine, mais comment pouvez-vous en douter ? Les enfants sont tout pour une mère. Que ne ferait-elle pas pour eux ? Si vous le sauvez, vous aurez en moi une amie dévouée, pour le restant de mes jours, soyez-en bien certain.
- Seulement une amie ? dit Perceval avec un air patelin, et si je voulais vous aimer un peu plus ?

Madelaine se mordit les lèvres, puis ajouta :

- Oui, je serai à vous, si vous le sauvez. Je ne serai pas reconnaissante seulement en paroles. Puisque je vous devrai la vie, vous pourrez faire de moi ce que vous voudrez.
- N'oubliez pas ce que vous venez de dire, Madelaine, si votre fils se porte bien demain.
- Non, je n'oublierai pas. Je sais que le malheur fait dire mille promesses qui s'envolent dès que le beau temps revient. Combien de gens donneraient toute leur fortune ou passeraient chaque jour de la semaine à l'église si les promesses étaient tenues ? Mais moi, je n'oublierai pas. Je vous regarderai toute ma vie comme le bienfaiteur de mon fils si vous le sauvez.
- Alors je vais aller préparer ce médicament miracle à l'instant, dit-il avant de se retourner et d'ouvrir la porte.
- Maman, dit alors Amélie avec une précocité excitée par le malheur, es-tu certaine de vouloir tout promettre à Perceval ?
- Je ne sais plus ce que je dis, mais ai-je quelque chose à perdre ? dit-elle en s'approchant d'Amélie et en posant une main sur sa tête. Mais s'il réussit à le sauver, oui, je ferai tout ce qu'il me demandera. Ce n'est pas un monstre, il ne me demandera pas beaucoup. Allons, continuons à prier pour la guérison de ton frère.

Perceval retourna dans sa chambre, attendit une dizaine de minutes, puis mit un peu de potage, qui avait eu le temps de refroidir, dans un bol en bois. Il retourna ensuite chez Madelaine, en se donnant un air inquiet.

- Voilà le médicament. Trouver tous les ingrédients n'a pas été facile, mais finalement j'avais tout chez moi, dans des bocaux.
- As-tu une cuillère, Madelaine, demanda-t-il ensuite à Madelaine qui ne remarqua même pas qu'il l'avait tutoyé.
- Oui, attendez, répondit-elle en allant dans la cuisine, avant de revenir avec une cuillère en bois.
- Donne-lui au moins trois cuillerées, dit-il en donnant le bol à Madelaine.

Madelaine passa le bol à Amélie, puis redressa Justin de façon à ce qu'il soit assis dans son lit. D'une main, elle lui prit la tête et de l'autre, elle lui ouvrit la bouche. Justin ne bougeait plus et gardait les yeux fermés, mais il pouvait encore avaler. Elle demanda ensuite à Amélie de lui donner le potage, laquelle regarda d'abord sa mère sans obéir.

- Vas-y Amélie, dépêche-toi, lui dit un peu sèchement sa mère.

Aussitôt Amélie commença à nourrir son frère, en allant le plus lentement possible.

« Prends ton temps, se disait Perceval, ne te réveille pas maintenant. Attends à demain. Demain serait vraiment parfait. »

Alors commença une longue veille pour un enfant dont on ignorait encore complètement ce qu'il avait. Vers six heures du soir, le médecin était passé, mais il était reparti dix minutes plus tard, après avoir constaté que la condition du garçon n'avait pas progressé, et que trois personnes s'occupaient déjà de lui.

Perceval avait décidé de veiller aussi le garçon afin de renforcer encore le lien nouveau qui s'était créé entre lui et Madelaine. Il voulait être là quand le garçon se réveillerait, afin de recueillir un sourire de Madelaine. Évidemment, il pouvait ne pas se réveiller, mais Perceval devait quand même profiter de l'occasion pour se rapprocher de Madelaine. Huit mois sans incident, sans événement important, ne l'avait pas fait avancer dans son but. Le train-train de la vie normale n'avait rien fait pour augmenter Perceval dans l'estime de Madelaine. Imbibée d'une inquiétude pour Adrien qui ne la quittait jamais, Madelaine n'avait vu Perceval que comme l'aide de son mari. Il fallait une catastrophe pour lui faire changer d'attitude. Et cette catastrophe était enfin arrivée. Que Justin guérisse ou non, ce drame allait dérailler les habitudes de Madelaine et la forcer à suivre une nouvelle voie. Une autre scène allait s'élever autour d'elle, dans laquelle Perceval entendait bien avoir un des premiers rôles. Que Madelaine accomplisse ou non sa promesse, si Justin se réveillait, elle ne pouvait plus considérer Perceval comme seulement l'aide de son mari, comme un simple employé logeant dans un recoin de l'atelier. En acceptant son aide, elle avait en quelque sorte acceptée son amitié. L'amitié est généralement le faux-ami de l'amour, et rien n'a causé plus d'amours morts-nés, entre un homme et une femme, que l'installation d'une amitié. Mais Madelaine ne voyait presque personne, Perceval était le seul homme jeune dans sa vie. Elle allait nécessairement être à lui un jour. Dès l'instant où il était autre chose qu'un employé, il avait gagné.

Vers huit heures, Madelaine donna encore un peu de potage à Justin avec l'aide d'Amélie, et bien plus que trois cuillerées, suivant le principe des gens ordinaires que ce qui est bon en petite quantité est encore meilleur en quantité supérieure. Elle et Amélie se mirent ensuite à genoux, et elles commencèrent à prier.

- Notre père qui êtes aux cieus, que ...

Mais Madelaine s'arrêta avant d'avoir terminé, et se retourna vers Perceval.

- Ne restez pas debout, Perceval, venez vous joindre à nous. La prière est comme une consultation populaire, plus il y a de gens qui demandent au Seigneur, plus la demande a de poids.

- Je croyais que Dieu écoutait surtout, comme qui dirait, le coeur des humbles.

- Mais il n'y a que des humbles ici, dit Madelaine avec un faible sourire.

Inquiète pour son enfant, mais renforcée par l'espérance que lui avait donné Perceval, Madelaine avait un peu l'air d'une sainte. « Sapristi, se dit Perceval avant de s'agenouiller, elle est encore plus tentante dans le malheur. » Madelaine reprit un air à la fois doux et sérieux. Elle pria les yeux fermés, comme Amélie.

- ... que ton règne soit...

« J'aurai la plus belle fille de la région », se disait Perceval en regardant son profil et en marmonnant plus ou moins la prière, que pourtant il savait lui aussi par coeur. C'était effectivement de profil que Madelaine pouvait faire des amoureux. Simplement jolie de face, de profil on lui découvrait un nez petit et fin, des yeux et des sourcils aux courbes parfaites, et une bouche à la fois sensuelle et pleine de bon sens. « Cette bouche-là n'est pas faite pour prier », se disait Perceval, qui était aussi fermé à la religion qu'à tous les sentiments délicats.

Ils réussirent tous trois à rester éveillés toute la nuit, et finalement, vers six heures du matin, alors qu'on entendait piailler des poules dans la cour, et qu'une brise légère faisait bouger les rideaux de mousseline à la fenêtre, Justin se mit à gémir tout doucement. Il avait encore les yeux fermés, mais il bougeait les épaules et la tête comme s'il avait été en train de faire un mauvais rêve. Amélie fut la première à s'en apercevoir.

- Maman, s'écria-t-elle en pointant son frère, regarde !

Madelaine, qui s'était assise sur une chaise de paille, s'élança aux côtés de Justin.

- Oh, merci mon Dieu ! dit-elle en écartant les cheveux du visage de son fils. Justin, réveille-toi, fais un effort, réveille-toi et guérit.

Perceval s'approcha alors du lit.

- Secoue-le un peu, dit-il à Madelaine.

Mais avant qu'elle puisse suivre le conseil de Perceval, Justin ouvrit les yeux. La mère et la soeur se mirent à pleurer en embrassant Justin, et Perceval recula un peu, comme par une espèce de pudeur instinctive.

Deux heures plus tard, Justin mangeait dans son lit, une rechute était improbable, et Madelaine avait retrouvé sa bonne humeur. Le soir venu, vers six heures, Perceval vint s'asseoir avec elle dans la cuisine.

- Madelaine, te souviens-tu de ce que tu m'as dit hier ?

- Oui, fit Madelaine, qui n'essayait pas de fuir sa promesse, mais qui ne montrait aucune joie.

- C'était un peu lâche de ta part, continua-t-elle en le tutoyant aussi, car tu as certainement profité de la situation; mais mon fils est vivant, et je sais que c'est grâce à toi. Certaines promesses sont sacrées, comme les choses auxquelles elles se rattachent.

- Alors si je te dis : marions nous, tu ne dis pas non ?

- Je ne dis pas non, mais je pose une condition. Je crois que j'y ai bien droit.

- D'accord, quelle condition ?

- Attends encore un an, et si dans un an Adrien n'est toujours pas revenu, j'admettrai qu'il est mort et tu pourras dire à tout le monde que nous nous marions. D'ici là, n'en parle à personne, et laisse-moi continuer à attendre mon mari, sans rien me demander.

- D'accord, dit Perceval à contre-cœur. Mais parfois, quand les enfants seront à l'école, je viendrai t'embrasser.

- Non, rien, dit Madelaine avec un ton résolu.

- Rien, rien, c'est un peu cruel de ta part, non ? Déjà que j'attends depuis plus de huit mois. Seulement une bise, personne n'en saura rien.

- Non, répondit obstinément Madelaine.

Perceval se leva alors d'un bond, se jeta à genoux devant Madelaine et l'empoigna par la taille.

- J'ai dit non, s'écria Madelaine, c'est ça ou rien.

Mais Perceval n'entendait plus. Il se mit à l'embrasser dans le cou, puis un peu plus bas, sur le tissu de sa robe. Madelaine continuait à dire non et à tenter de le repousser, mais il était collé à elle comme un mollusque sur la coque d'un navire. Ses ongles étaient devenus des griffes de chat, dont les victimes ne peuvent jamais se libérer, et il tripotait de plus en plus Madelaine, sans arrêter de l'embrasser. Elle finit par se lever et reculer un peu, mais Perceval se releva rapidement et la plaqua au mur, et Madelaine fut encore plus prisonnière. Comme toutes les femmes, une partie d'elle-même songeait aux enfants, et elle n'osait crier de peur de les réveiller. Cependant, Perceval perdait de plus en plus toute maîtrise de lui-même, il gémissait et essayait de défaire le haut de la robe de Madelaine. Mais il n'arrivait pas à saisir les minuscules boutons avec ses gros doigts de paysan. Il allait simplement déchirer la robe lorsqu'on entendit :

- Maman ?

C'était Amélie, en jaquette, que la lutte avait réveillé. En voyant Amélie, Perceval eut une seconde d'hésitation. Continuer ou ne pas continuer ? Mais il sentit que s'il pouvait violenter la femme, il devait respecter la mère. Il se détacha alors subitement de Madelaine et recula d'un pas.

- Ce n'est rien, dit-il à Amélie, nous discutons.

- Oui, retourne au lit, dit Madelaine. Il est tard, nous ne te réveillerons plus, n'est-ce pas Perceval ?

- Oui, dit-il en fuyant le regard de Madelaine, tu peux aller te recoucher, on ne te réveillera plus.

Lorsque Amélie fut partie, Madelaine prit un air digne pour replacer sa robe, que Perceval avait presque déchirée.

- Je vous en prie, Perceval, dit-elle à voix basse et en recommençant à le vouvoyer, ne mêlez plus mes enfants à cela.

- Excusez-moi, mais je n'en pouvais plus. C'est de votre faute, à toujours dire non. Est-ce que j'ai l'air d'un moine ? En tous cas, vous avez un an pour vous préparer. C'est assez, j'espère ? Parce que votre mari ne reviendra pas.

Perceval faisait encore le fier, mais il n'osait plus regarder Madelaine. Il finit par dire : « Bon, eh bien, bonsoir ! » et sortit précipitamment. Madelaine se laissa choir sur une chaise, mais elle n'était pas désespérée. Ce qui venait d'arriver n'était qu'une petite goutte d'huile dans l'océan de son bonheur, le bonheur d'avoir retrouvé son fils. S'il lui fallait payer le prix de sa résurrection, elle paierait, mais elle ne permettrait à rien de lui enlever ce bonheur-là.

À Oran, Adrien apprit par Fatima ce qui était vraiment arrivé aux moutons. Il résolut de s'évader, mais ne dit rien à Fatima. Les deux continuèrent à se voir de très près deux fois par mois, mais peu à peu Fatima devenait autoritaire; il lui arrivait même d'avoir des crises de nerfs. Elle ne voulait plus rester enfermée avec lui pendant trois jours. Elle lui disait d'attendre pendant qu'elle allait à un rendez-vous, ou simplement pendant qu'elle prenait un bain, ce qui durait jamais moins que deux heures. Leurs moments de passion se faisaient plus courts, et finissaient toujours pour Adrien par un étrange sentiment de remord qu'il n'avait pas ressenti auparavant. Finalement, un après-midi, environ deux mois après le faux vol de moutons, les deux se disputèrent. Fatima le traita d'imbécile et de lâche; Adrien ne l'insulta point, mais déduisit par les deux épithètes de Fatima, qui selon lui n'avaient aucun sens, qu'il était temps pour lui de s'éloigner d'elle. Deux semaines plus tard, Adrien ne vint pas dans sa chambre, Fatima ne vint pas le chercher dans la sienne, et c'est ainsi, sans avoir échangés un seul mot, que les deux mirent fin à leur idylle. Dorénavant, il y avait un froid entre eux, mais le vent polaire venait surtout de Fatima. Il continuait à la regarder quand elle était devant lui, et même à la saluer, mais elle ne le voyait plus, elle ne le regardait jamais, sauf quand par moment elle était en colère, et alors elle lui lançait des regards de mépris ou de condescendance. Il est difficile de dire si les femmes savent à quel point la condescendance est insupportable, et si les regards de condescendance qu'elles jettent sont étudiés ou naturels, mais Adrien, qui n'y prenait pas garde au début, ayant un cœur plus noble que la majorité des gens, finit par se lasser et enfin cessa de la regarder lui aussi. Après trois mois, ils étaient devenus des inconnus, invisibles l'un pour l'autre.

Un matin qu'Al-Mitra était parti voir ses chevaux à Alger, et qu'Adrien arrosait les arbres fruitiers du jardin, Tama s'approcha de lui en souriant. Elle tenait dans ses bras le docteur Mi-Ow, qu'elle caressait lentement.

- Adrien (elle avait fini par renoncer à l'appeler Nouveau Jardinier), ça fait bien longtemps que je ne t'ai vu disparaître pendant trois jours. On change ses habitudes ?

- Comme vous voyez, Tama, répondit-il sérieusement malgré l'air de taquinerie de la jeune fille. Il fait particulièrement chaud depuis quelque temps, et comme il ne pleut jamais, je crois qu'il vaut mieux arroser plus souvent.
- Vous avez raison; moi-même, j'ai toujours soif. Tiens, donne-moi un peu d'eau, dit-elle en avançant tout près de lui et en ouvrant la bouche toute grande.
- L'eau n'est pas propre, Tama.
- Mais je disais ça pour rire, dit-elle en souriant. Vous êtes un homme tellement sérieux.
- Les esclaves ne le sont-ils pas toujours ?
- Non, pas du tout. Avant Fahra, nous avions un gros joufflu qui faisait toujours le pitre. Mon père disait que c'était un clown obséquieux. Vous savez ce que ça veut dire, obséquieux ? Moi, je ne l'ai jamais su. Je croyais auparavant que ça voulait dire obèse, mais apparemment, ce n'est pas ça.
- Tu sais, toi, docteur Mi-Ow, ce que ça veut dire ? ajouta-t-elle en pinçant le nez de son chat. Tu es docteur, tu devrais savoir. Vous voyez, même lui, il ne sait pas.
- Vous ne m'avez pas laissé le temps de répondre.
- Ah, et puis après tout, je ne veux pas savoir. De toute façon, le gros joufflu n'est plus là, alors à quoi le mot pourrait me servir ? Vous en avez encore longtemps à arroser ?
- J'ai presque terminé.
- Alors quand vous aurez terminé, venez cogner à ma chambre. J'ai des courses à faire, et je n'ai personne pour m'accompagner.
- Voulez-vous que j'apporte deux paniers ?
- Non, un seul fera l'affaire. Et d'ailleurs, j'ai le mien.

Elle se retourna et ajouta avant de partir, en tournant la tête avec un air enjoué :

- Je n'ai besoin que de votre présence, monsieur.

Quelques minutes plus tard, Adrien cognait doucement à la porte de Tama. Il avait cru utile auparavant d'aller se regarder dans un petit miroir accroché dans sa chambre. Tama ouvrit la porte.

- Allons-y, dit-elle.

Elle portait un petit panier et elle avait enfilé le drap sombre, mais on voyait encore son visage. Elle ressemblait à une religieuse. Ils se rendirent au marché central, où Tama voulait acheter une certaine sorte de parfum, qui selon elle était difficile à trouver, mais qui était le seul à valoir quelque chose.

- Tous les autres ont la même odeur, comme celui de maman.

Le marché ce jour-là était particulièrement animé. Ce n'était pas un jour d'esclaves, mais il y avait plus de vendeurs que d'habitude. Dans la section des fruits, il y avait tant de vendeurs qu'ils se touchaient presque les uns les autres et il était difficile de dire qui vendait quoi. Il n'y avait pas un seul espace de libre sur les tables, les fruits et les objets divers étaient partout; et devant les tables, il y avait parfois d'autres vendeurs, assis par terre, avec un petit tas de fruits ou de babioles devant eux. Mais c'était surtout autour du marché que les vendeurs étaient assis par terre. Il fallut une certaine dextérité à Tama et à Adrien pour se frayer un chemin entre eux et les centaines de chalands qui se bousculaient. Une fois à l'intérieur, où il y avait nettement moins de monde, Tama dit à Adrien :

- Les parfums sont à l'autre bout.

Ils traversèrent donc le marché, et ses tas de balais, tapis de prière, jouets, poignards, pantoufles et autres objets familiers, avant de se trouver au bon endroit. Même les yeux bandés, Adrien eut su qu'ils étaient arrivés. Les odeurs de poussière et de cuir avaient disparues; l'air ne sentait plus que les roses,

les oeillettes, l'encens, la myrrhe, le musc, le savon et tout un tas d'odeurs agréables. La plus forte était celle des fleurs d'orangers. Certains vendeurs offraient des essences dans de petits flacons, d'autres avaient sur leur table de petites pyramides de différentes substances séchées, qui de loin se ressemblaient toutes.

- Il n'y a qu'une personne qui vend ce que je veux, dit Tama, c'est une vieille dame qui a toujours trop de maquillage sur les paupières; la voyez-vous ? J'oublie toujours où est son étalage.

Adrien haussa le cou et se mit à regarder par-dessus la tête des acheteurs qui déambulaient dans les allées.

- Non, Tama, je ne...

Adrien s'arrêta net. Il venait d'apercevoir Anna. Elle était accompagnée par un vieux monsieur aux longues moustaches un peu tombantes, qui avançait en courbant le dos. Elle avait, comme Tama, un drap sombre qui ne couvrait pas son visage, et un petit panier vide à un bras.

- Ah, la voilà, s'écria Tama. Elle est juste là, dans l'autre allée, près du vieux monsieur courbé. J'espère qu'elle en aura, sinon je n'aurai plus de parfum à me mettre. La bouteille chez moi est presque vide.

Elle s'élança jusqu'à la vieille dame, et Adrien, qui la suivit, se retrouva tout près d'Anna et du vieux monsieur.

- Alors, ma chère dame, dit Tama, avez-vous encore de ce fantastique parfum que vous m'avez vendu il y a trois mois ?

- Lequel était-ce, lui dit la vieille dame en souriant, honnêtement je ne me souviens plus de vous.

- Vous l'appeliez *Vapeur d'amour*, non, *Essence d'amour*, eh non, *Brise d'amour*, oh, je ne me souviens plus, mais je sais qu'il y avait de l'amour.

- Était-ce celui-là, lui dit la vieille dame en lui tendant une minuscule bouteille contenant un liquide visqueux et transparent.

Tama retira le bouchon et sentit.

- Non, non, ce n'est pas ça; celui-là sent comme tous les autres, un peu la rose, un peu le citron. Le mien sentait plutôt la fleur d'oranger, mais avec autre chose, je ne sais pas quoi.

- Alors ce devait être celui-ci, dit la vieille dame en lui tendant une autre minuscule bouteille.

Tama lui redonna la première bouteille et prit la seconde, avec une drôle de moue d'anticipation. Après avoir retiré le bouchon et avoir senti, elle s'écria :

- Oui, Dieu soit loué, c'est lui ! Ouf, je respire. Pourquoi en vendez-vous d'autres, puisqu'il n'y a que lui qui sent bon ?

Pendant cette petite scène, Adrien n'avait pas cessé de regarder Anna, mais Anna était absorbée par de petits savons qui se trouvaient sur la table à côté. Le vieux monsieur aux moustaches, quant à lui, attendait environ deux mètres derrière et regardait dans le vide, apparemment indifférent à ce qui l'entourait. Adrien se décida finalement à prendre un savon et à dire :

- Celui-là a l'air charmant.

Anna releva les yeux et reconnut aussitôt notre héros.

- Adrien ! s'écria-t-elle tout bas, comme je suis contente de vous voir. Vous allez bien, on ne vous maltraite pas ?
- Non, pas du tout. Et vous ?
- Moi... hésita Anna, dont les yeux commencèrent à se mouiller. Vous savez, c'est différent pour une femme.

Adrien n'osa pas insister.

- Où habitez-vous ?
- Je ne saurais pas vous l'expliquer, répondit Anna, mais ce n'est pas très loin d'ici, par là-bas.

Adrien allait lui demander autre chose, mais il remarqua que Tama payait la vieille dame et mettait la bouteille dans son panier.

- Je dois y aller, dit-il, rapidement, nous nous reverrons.

Et il se replaça derrière Tama. Celle-ci se retourna une fraction de seconde plus tard en disant :

- Allez, mission accomplie, Adrien. Rentrons à la maison.

Elle était en joie d'avoir trouvé son parfum.

- Tu sais combien il coûte, Adrien ? 35 dirhams. Presque le prix d'un agneau.
- Oui, c'est beaucoup, répondit Adrien.

Tama continua à parler de son parfum, puis ne dit plus rien, avant d'ajouter :

- Qui était cette fille ?
- Vous l'avez vue ? demanda Adrien.
- Bien sûr, et vous lui avez parlé. C'est une esclave, de toute évidence. Elle vous ressemble, vous pourriez être son grand frère.
- C'est une fille qui a été capturée à peu près au même moment que moi. Nous sommes arrivés ensemble, dit Adrien.

Après une pause, il ajouta :

- Tama, vous n'êtes pas fâchée de ce qui s'est passé avec votre mère et moi ?
- Fâchée ? Oh, non. Vous n'êtes pas le premier. Avec ma mère, ça ne dure jamais longtemps.

Adrien fut un peu surpris de voir que malgré son apparente ingénuité, elle avait tout compris. Mais il se resaisit et continua :

- Alors aidez-moi à revoir cette fille. Je dois savoir où elle habite.
- Je sais, moi, où elle habite.
- Vous savez ! De grâce, dites-le moi.
- J'ai reconnu Moustafa, le vieux courbé qui ne parle jamais et ne regarde jamais personne. Un vrai cadavre ambulante, celui-là. Il travaille pour mon grand-oncle. Elle a dû être achetée par lui.
- Par ce vieux monsieur ? bégaya Adrien.
- Mais non, idiot, par mon grand-oncle. D'ailleurs, il habite juste en face de chez nous, alors vous n'aurez pas à aller bien loin pour la voir.

- Si elle est dans le harem, ce ne sera pas facile de la voir chez elle.
- Dites plutôt impossible; il faudra vous donner rendez-vous à l'extérieur.
- M'aidez-vous ?
- D'accord. Mais ne dites rien à ma mère, elle vous tuerait par jalousie.

Adrien sourit, puis répondit :

- Je crois que votre mère ne se préoccupe plus beaucoup de moi.
- Ah, vous croyez ? Pour un homme assez beau, vous connaissez bien mal les femmes. Apprenez que toutes les femmes ont une mémoire d'éléphant, et qu'elles sont rancunières. Quant à ma mère, elle a la mémoire de deux éléphants, peut-être trois, dit-elle en riant. Savez-vous que mon père aimait beaucoup les dattes, mais après avoir été malade une fois, parce qu'il en avait trop mangé, ma mère s'est mise à lui répéter : « N'en mange pas trop » à chaque fois qu'elle le voyait en manger. Après quelques semaines, il en a eu assez, et il a arrêté de manger des dattes. En fait, je crois qu'il en mange encore, mais en cachette. Eh, je ne vous raconte là qu'une chose bien ordinaire, je pourrais vous en dire d'autres, mais j'ai peur que ce soit trop privé. Quoi qu'il en soit, quant à la rancune, ma mère est la pire d'Oran.
- Vous parlez bien durement de votre mère, lui dit Adrien.
- Mais non, répondit-elle en riant, je l'adore; mais je sais comment elle est. D'ailleurs, toutes les femmes sont ainsi.
- Pas vous.
- Oh, mais je suis encore pure, monsieur, dit-elle d'un air taquin; attendez que je me marie, vous verrez, mon mari n'aura qu'à bien se tenir. Un pas dans le mauvais sens, et paf !

Elle fit mine de gifler un postérieur et éclata de rire.

Les jours qui suivirent, Adrien ne songeait qu'à Anna. Et de son côté, à peine cinquante mètres plus loin, Anna ne songeait qu'à Adrien. Tama apprit par son grand-père, qu'elle allait voir parfois, et qui habitait à l'autre bout de la ville, que son grand-oncle laissait sortir Anna environ une fois à tous les deux mois. Quand Adrien l'apprit, il voulut que Tama voit Anna et arrange un rendez-vous au marché.

- Mais je ne peux pas aller la voir sans raison, Adrien. Et d'ailleurs, je ne sais pas comment elle s'y prend pour sortir, mais je suis certaine que ce n'est pas régulier. Elle ne doit pas le savoir très longtemps à l'avance.

Ce que son grand-père avait omis de dire à Tama, c'est que le grand-oncle ne laissait sortir Anna qu'après de longues supplications de sa part, où elle se plaignait d'étouffer et d'avoir besoin d'air. Il finissait par la battre, et ce n'est qu'après de nombreux coups qu'elle pouvait passer quelques heures dehors. Un tel régime aurait pu la décourager, mais elle gardait la tête haute, et sa rencontre avec Adrien lui avait insufflé encore plus de volonté. Elle aussi résolut de revoir Adrien, et de peut-être préparer un plan d'évasion avec lui. Mais avant d'oser demander à nouveau de sortir, il lui fallait laisser passer quelques semaines. Alors recommença la vie monotone du harem. Chaque jour, elle ne faisait rien. Comme les trente autres femmes, elle ne craignait même plus d'être choisie pour la nuit. Elle ne s'inquiétait que pour Minette. Elle avait été choisie quatorze fois depuis l'arrivée d'Anna, et à chaque fois elle était revenue avec les bras meurtris, comme si un démon les avait serrés avec ses doigts crochus. Et toutes les femmes l'avaient regardé avec un air de tristesse infinie, sauf pour Viava, une femme maigre à face de hibou, la plus vulgaire de toutes.

- Eh, eh, avait-elle dit la dernière fois, voilà la jeunette qui revient de l'école. As-tu appris quelque chose, aujourd'hui ? Ah, ah, par ta façon de marcher, t'as peut-être appris à monter un nouvel animal.
- Tais-toi, lui avait lancé Anna en allant prendre Minette dans ses bras. Ne rend pas son supplice pire qu'il n'est déjà.

Anna et Minette s'étaient assises ensemble au fond de la pièce, et l'atmosphère lourde et immobile du harem était redescendu sur elles. Anna avait été choisie assez souvent, mais le maître avait dû se lasser, ou peut-être avait-il trouvé Anna trop froide, car maintenant il la voyait assez rarement : il lui arrivait de ne pas être choisie pendant deux mois ! Car en théorie, Ib-Idem avait une esclave pour chaque jour du mois, mais en réalité, il ne les voyait pas toutes avec la même assiduité. Évidemment, Anna s'en était réjoui. Mais depuis, la situation avait changé. Après plusieurs semaines sans avoir été choisie, Anna commença bel et bien à s'inquiéter, non pas d'être choisie, mais de ne pas l'être.

- Il faut pourtant que je lui parle, se disait un jour Anna. Comment lui demander encore de sortir, sinon après avoir été choisie ? Si je demande à lui parler seulement pour me plaindre, j'aurai les coups, mais pas la sortie. Il faut que ce porc me choisisse, mais comment faire ? Ma dignité l'a dégoûté. Ah, je sais, je vais demander aux autres filles ici qu'elles lui parlent de moi quand elles sont avec lui. Elle commença par demander à Julia.

- Ma chère amie.

- Oui ?

- Notre situation n'est-elle pas affreuse ?

- À qui le dis-tu. Lorsque je suis obligé de le voir, j'en reste parfois épuisée pendant des jours.

- Il faudrait qu'il s'habitue à une autre.

Et ainsi fit-elle avec toutes les femmes; toutes promirent de parler d'elle à Ib-Idem, sauf la maigre, qui ne promit rien.

Deux semaines plus tard, la porte du harem s'ouvrit, un jeune serviteur entra, et dit :

- Anna, suis-moi.

Le serviteur la conduisit jusqu'à la chambre d'Ib-Idem, ouvrit la porte et la laissa entrer sans rien dire. La chambre d'Ib-Idem était bien différente des pièces presque vides de la maison de son neveu, Al-Mitra. Un lit énorme, de style empire et aux draps moirés, avait été placé exactement au centre de la pièce; des coussins un peu partout, autour et par-dessus, interdisaient de savoir où en était la tête et où en étaient les pieds. Au moins huit divans, entre plusieurs buffets et secrétaires, longeaient les murs, encore ensevelis sous les coussins. Sur le tapis qui s'étendait dans toute la pièce, le plus gros que Anna avait jamais vu, on avait étendu des peaux de différents animaux : lions, chèvres de montagne, lynx. Finalement, plusieurs assiettes et verres en argent traînaient sur une grande table rectangulaire. Toute cette vaisselle était européenne, et avait dû être volée à de malheureux voyageurs par des pirates. Malgré l'interdiction religieuse de boire de l'alcool, il y avait une bouteille de vin au milieu de la table, entre un bol de raisins et un bol de figes.

Ib-Idem n'était pas là, mais bientôt il entra par une petite porte au fond de la pièce, laquelle communiquait avec une salle de bain.

- Ah, te voila ! dit Ib-Idem.

Anna ne répondit rien et ne se contenta de baisser la tête légèrement.

- Comme tu vois, ajouta Ib-Idem qui se curait les ongles avec un couteau, je me suis fais propre pour toi. Je n'ai pas oublié ta dernière remarque, bien qu'elle fut plutôt impolie.

Puis il sourit, dévoilant une série de dents dont plus de la moitié étaient en or, et la majorité de l'autre complètement pourries. Il jeta ensuite le couteau sur la table et cracha par terre.

- On me dit que tu t'ennuies, et que tu as envie de me voir. Est-ce vrai ?
- Oui, dit Anna, sur un ton qui faisait plutôt croire le contraire.

Ib-Idem retira alors sa tunique, ne gardant que ses pantalons. Son ventre, pourtant de dimension modique, était lisse sur le devant et ridé sur les côtés. Son nombril semblait avoir grandi avec les années et formait comme une deuxième bouche.

- Tu aimes ce ventre, hein, Anna ? dit Ib-Idem qui avait suivi le regard d'Anna.

Puis il éclata de rire, avant de l'observer en plissant des yeux.

- Viens ici, dit-il à Anna, laquelle s'approcha avec un léger sourire qui avait l'air forcé.

Et subitement Ib-Idem lui empoigna la nuque et l'embrassa. La soudaineté du baiser, et la salive visqueuse qui goûtait le tabac et la vieille viande fit grimacer Anna quand il la relâcha. Ib-Idem haussa la tête et la regarda avec mépris, avant de lui asséner une gifle qui fit rouler Anna par terre.

- Sors d'ici, chienne empalée, je n'ai pas besoin d'une fille de couvent ! lui cria-il.

« Mais que suis-je en train de faire ? se dit Anna encore par terre, la tête tournée vers les pieds de la table. Je dois jouer la comédie. Même s'il ne mérite que ma hargne et la potence, il faut absolument que je sois agréable. »

Anna se releva lentement et lui dit :

- Excusez-moi, maître, vous m'avez surprise...
- Croyais-tu venir ici pour jouer aux cartes ?
- Non, c'est ma faute.
- Tu es comme un âne, tu te laisses attendrir seulement par les coups, lui dit-il avant de lui asséner une autre gifle.

Mais cette fois, Anna ne fit que vaciller, et resta debout.

- Il te faut combien de coups pour m'aimer, hein ? dit-il avant de lui frapper le ventre.
- Combien de coups avant que tu obéisses sans grimaces ? continua-t-il avant de lui donner un coup de pied entre les jambes.

Cette fois, Anna se retrouva de nouveau par terre.

- Allez, sors d'ici !
- Non, vous avez raison et j'ai tort.

Ce mensonge était si pénible et absurde à Anna qu'il lui fit oublier entièrement sa douleur. La révolte qui rugissait en elle fut son salut. Elle fut à la fois l'analgésique et le fortifiant. S'entendre donner raison calma rapidement Ib-Idem qui sourit d'aise. Il aida Anna à se relever, presque délicatement, et lui donna la main. Puis il l'amena jusqu'au lit. Affirmer qu'Anna était pleine d'amour serait mentir de nouveau; mais elle fut, sinon moins froide, du moins plus consentante. Si elle ne disait pas oui, elle ne disait pas non. Aussi Ib-Idem la garda toute la nuit et s'endormit à côté d'elle. Le lendemain matin, il était aussi paisible que peut l'être un homme vieux aux passions jamais inassouvies.

- Maître, lui dit Anna, je veux aller me promener dans la ville.

- Encore ? lui dit Ib-Idem sans s'émouvoir. Tu es sortie il y a quelques semaines, non ?
- C'est vrai, et je t'en remercie mille fois, mais j'ai encore besoin de voir le ciel, de...
- Tu ne vois pas le ciel par les fenêtres du harem ? demanda Ib-Idem très sérieusement.
- Oui, un peu, dit Anna, mais j'ai besoin parfois d'en voir plus. Je vous en prie, laissez-moi encore sortir.

C'était depuis qu'elle avait été vendue toujours le même combat pour avoir quelques heures de semi-liberté, pour pouvoir marcher dehors comme le plus simple insecte a le droit de le faire, et à chaque fois sans être assurée d'obtenir la permission tant attendue. La conversation continua sur le même ton quelques minutes, puis enfin Ib-Idem se fatigua.

- D'accord, mais tu es une drôle de femme. J'ai eu un cheval une fois qui était comme toi; il avait tout, autant de foin qu'il voulait, et pourtant il piaffait toute la journée dans la stalle pour sortir. Je croyais à chaque fois, au début, qu'il avait hâte de me voir, mais non, il voulait seulement sortir.

« Pauvre cheval, se dit Anna, il a dut mourir sous les coups. »

- Ne reste pas toute la journée dehors, dit Ib-Idem; demain j'ai des invités, sois rentrée avant 3 heures.
- Demain, non, dit Anna avec une fausse assurance, ce n'est pas nécessaire que je sorte demain. Je sortirai la semaine prochaine.
- Comment, la semaine prochaine ? Tu criss au meurtre, à l'étouffement, et tu veux attendre la semaine prochaine ? Non, fais ce que tu as à faire demain, et qu'on n'en parle plus.

Anna se mordit une lèvre. Comment avertir Adrien en si peu de temps ? Le lendemain, sans avoir pu avertir notre héros, Anna se rendit donc au marché avec Moustafa. Elle était distraite en faisant semblant de chercher quelque chose à acheter parmi les étalages de peignes, de brosses et de fards à joues, et se lamentait intérieurement d'avoir enduré les coups d'Ib-Idem absolument pour rien. Ce qu'elle ignorait, c'est que Tama avait demandé à un ami qui travaillait au marché, et qui avait remarqué Anna, de venir l'avertir rapidement s'il la revoyait. Cet ami, qui reconnut Anna, courut donc immédiatement chez Tama, et Adrien arriva au marché quinze minutes plus tard. Anna l'aperçut et dit à Moustafa :

- Non, ce n'est pas ce qu'il me faut. Moustafa, soyez bon et allez me chercher quelque chose à boire.

Mais Moustafa se contenta de lever une main en secouant la tête. Voyant qu'Anna ne réussissait pas à se débarrasser de Moustafa, et qu'Adrien était à quelques pas derrière elle et ne savait comment l'approcher, l'ami de Tama, qui vendait du jus de grenade, s'approcha de Moustafa avec un verre et une grosse bouteille du liquide rouge et collant.

- Mon brave, dit-il à Moustafa, quelle fière allure vous avez dans vos pantalons en peau de chameau. On les voit à peine sous votre tunique, mais ce sont les plus beaux que j'ai vus ici. Un peu de jus de grenade ?

Moustafa, qui regardait presque toujours par terre, leva lentement ses yeux rougis et larmoyants vers lui et fit non de la tête.

- Voyons, brave homme, quel âge avez-vous ? Trente ans ? À votre âge, tout le monde boit du jus de grenade. C'est un tonique sans égal, et quant au goût... s'il en manque au paradis, toutes les houris ne réussiront pas à vous faire sourire. Vous seriez prêt à revenir sur terre simplement pour m'en demander. Vous en doutez ? Mais alors goûtez-y.

Il versa alors du jus dans un verre qu'il tendit ensuite au vieillard. Mais alors que Moustafa secouait lentement une main pour le refuser, le jeune homme renversa soudainement le jus sur sa tunique, en s'écriant :

- Oh, suis-je maladroit ! Je mérite cent coups de fouet. Votre tunique a une énorme tache rouge. Venez avec moi, il y a une fontaine là-bas, je vais vous aider à nettoyer cette épouvantable tache.

Et il emporta le vieillard avec lui, qui se laissa faire en gesticulant. Aussitôt, Adrien s'approcha d'Anna.

- Enfin, je vous revois, dit Adrien.

- Oui, Dieu soit loué.

- Anna, enchaîna-t-il aussitôt, croyez-vous pouvoir vivre ici longtemps ? N'avez-vous jamais songé à vous évader ?

- C'est mon souhait le plus cher, dit-elle en le regardant passionnément, mais je ne partirai pas sans mes soeurs. Je dois les retrouver.

- Alors je les retrouverai pour vous, et nous fuirons tous les quatre.

- Vous croyez que c'est possible ?

- Il s'est vu plus extraordinaire.

- Ah, Adrien ! s'exclama-t-elle en lui saisissant les mains, il faut que nous réussissions.

- Nous y arriverons, je vous le promets. Vous ignorez absolument où sont vos soeurs ?

- Absolument.

- Peu importe, Oran n'est pas une ville immense; je les retrouverai. Mais comment faire pour vous avertir si je les retrouve ? Savez-vous que j'habite juste en face de vous, dans la maison du neveu de votre... (il hésita à prononcer le mot suivant) maître.

- Ne dites pas ce vilain mot, dit Anna en détournant la tête.

- Vous n'êtes pas certaine de pouvoir toujours venir au marché, il faut trouver un moyen de communiquer, vous et moi.

- Se voir est impossible, dit Anna après y avoir songé un instant, mais vous pouvez m'avertir si vous avez retrouvé mes soeurs. Vous dites que vous habitez juste en face. N'avez-vous pas remarqué une série de fenêtres minuscules, près d'un toit.

- Oui, dit Adrien.

- Elles donnent sur le harem, c'est par elles que nous recevons, moi et trente autres malheureuses, toute notre lumière du jour. Si vous lancez des cailloux sur une fenêtre, je saurai que c'est vous. Mais n'en lancez pas trop !

- D'accord, j'ai compris. Néanmoins, chaque fois que vous réussirez à venir ici, je vous reverrai.

- C'est d'accord. Vous avez dit que nous serions quatre à fuir. Dites plutôt que nous serons cinq.

- Cinq ?

- Oui, je veux amener une pauvre fillette qui est prisonnière avec moi. Si elle ne s'évade pas, j'ai peur qu'elle n'ait plus très longtemps à vivre.

- Anna, votre bon coeur vous honore, mais quatre personnes, c'est déjà beaucoup. Il ne faudra pas attirer l'attention sur nous.

- Je vous en prie, Adrien, si vous la voyiez, vous seriez d'accord avec moi. Je suis certaine que vous iriez jusqu'à la porter dans vos bras pour l'amener.

- Bon, c'est d'accord. Mais pas d'autres; c'est cruel, je sais, mais on ne peut pas sauver tout le monde.

- Merci, dit Anna, qui commençait à être émue.

- Alors à plus tard, Anna. Je vois le jeune homme et le vieillard qui reviennent.

Adrien partit et laissa seule Anna, qui dit à Moustafa, dont la tunique était toute mouillée :

- Elle est propre, tout est arrangé.

Elle échangea un regard complice avec le jeune homme, avant d'ajouter :

- Il vaut mieux partir, je suppose qu'il est bientôt trois heures. Je n'ai pas trouvé ce que je voulais, mais qu'importe, je reviendrai.

Les jours qui suivirent, Adrien ne put cacher sa bonne humeur. Une après-midi qu'il était assis par terre dans la cour, dans un coin d'ombre, Fahra, qui passait par là avec Tama, lui dit :

- Vous êtes bien heureux, depuis quelques temps, cher Adrien. Je vois que vous avez enfin accepté votre condition.

- Dites plutôt qu'il a rencontré l'âme soeur, dit Tama d'un air narquois.

Aimait-il réellement Anna, ou était-il simplement heureux d'avoir une raison supplémentaire de s'échapper, maintenant qu'il devait faire fuir quatre autres personnes ? Peu importait, lui-même ne se posait pas la question. D'ailleurs, il aimait encore sa femme, et ne se voyait pas la tromper. Le nombre illimité des femmes que semblaient désirer les hommes autour de lui n'avait pas changé les sentiments qu'il avait pour Madelaine. Certes, depuis quelques temps, il ne songeait plus beaucoup à elle, mais la maxime : « loin des yeux, loin du coeur », ne s'appliquait pas à lui. Il n'avait jamais compris comment un véritable amour pouvait disparaître, ou même diminuer, et voyait cette haine que ressentent parfois l'un pour l'autre deux anciens amants non pas comme la preuve d'un amour perdu, mais comme celle d'un amour qui n'avait jamais été.

Tout ceci, évidemment, ne l'empêchait pas d'aimer Anna, quoique d'un amour différent. Après tout, il avait un coeur d'homme, qui saura toujours trouver une place pour une jolie fille. Mais c'était plutôt de la tendre amitié, c'était cet amour platonique qui est parfois le seul permis, mais qui dépasse tellement en intensité l'amitié ordinaire. Bref, un sentiment entre l'amitié et l'amour conjugal, que le vocabulaire est impuissant à nommer. C'était cette intensité contenue, en plus de l'espoir – ou plutôt la conviction – d'être bientôt libre, qui rendait Adrien heureux. Il était d'ailleurs assez sage, malgré son âge, pour s'en rendre compte. Mais quelle moitié de son bonheur était la plus forte : la liberté ou le doux sentiment qu'il avait pour Anna ? C'est ce qu'il n'aurait pu dire. On comprendra cependant qu'avec ces deux sentiments réunis, il était capable de tout.

Après avoir laissé partir Fahra et Tama sans leur avoir répondu, Adrien se leva, sortit dans la rue et s'appuya sur le mur. Le soleil avait quitté son zénith et l'ombre qui baignait la ruelle rendait la chaleur plus supportable. On avait même l'impression qu'une très légère brise rasait parfois les murs. Adrien regarda les minuscules fenêtres du harem d'Anna, puis se mit à marcher lentement en direction du marché. Après avoir cessé de vendre des épaves, Adrien avait conservé sa liberté de sortir l'après-midi. Il se rendit donc au marché, se trouva un coin tranquille, balaya de sa main quelques pelures d'oignons et raisins pourris qui étaient par terre, et s'assit le plus confortablement qu'il pu. Avec le temps, il avait appris à s'asseoir comme les Barbaresques, sans bouger pendant des heures. Avec sa tunique, ses pantoufles et sa peau hâlée par les mois passés à Oran, personne n'aurait pu dire, à moins de le connaître, que c'était un étranger, encore moins un menuisier qui venait d'un petit village près de Marseille. Il demeura très exactement quatre heures au marché. Il observait les gens autour de lui avec le calme de l'homme qui sait avoir tout son temps. Mais il portait plus d'attention aux femmes, autant les vendeuses que les clientes. Au moins la moitié d'entre elles étaient des ombres flottantes dont on ne voyait que les yeux. Certaines clientes portaient un panier, parfois un couple de femmes était clairement la maîtresse et son esclave. Certaines étaient courbées par l'âge; presque toutes celles qui avaient dépassés trente ans, autant qu'Adrien pouvait en juger, étaient hideusement trop grosses et semblaient croire que leur drap sombre cachaient la laideur de leurs bourrelets gras. Elles avançaient avec mollesse, comme de grandes habituées de l'inaction. Seules les petites filles étaient vraiment agréables à observer, non seulement à cause de leur vivacité, mais parce qu'elles

n'étaient pas voilées. En fait, on en voyait bien quelques-unes qui l'étaient, et qui ressemblaient à de petits automates, mais elles étaient rares.

Tout en paressant, Adrien cherchait une fille qui aurait pu passer pour Julie ou Marion, mais il ne trouvait rien. Il avait compté sur la petitesse d'Oran pour les découvrir, mais il finit par se dire après un moment : « Non, je dois essayer autre chose. Si elles sont enfermées dans un harem, il peut se passer des lustres avant que je les aperçoivent; il est même possible qu'elles ne soient jamais autorisées à sortir ».

De retour chez Al-Mita, il chercha Tama pour lui parler. Elle venait tout juste de revenir de son école, et lisait un livre dans sa chambre à la porte entrouverte.

- La Lybie, disait-elle, est bordée par l'Égypte à l'est, et la Tunisie à l'ouest, ...

- Tama, interrompit Adrien, je voulais te demander quelque chose.

- Quoi donc, Adrien ? dit Tama qui se releva et s'avança lentement vers lui.

- Tu as vu Anna. Je ne t'ai pas dit qu'elle a deux soeurs, qui sont arrivées ici avec elle, c'est-à-dire avec elle et moi. L'une d'elle a 14 ans, et l'autre 18. Elles lui ressemblent, enfin non, pas tout à fait, mais on voit qu'elles pourraient être soeurs. Enfin, tu vois ce que je veux dire. Anna aimerait bien avoir de leurs nouvelles, c'est naturel. Je les ai cherché, mais en vain, ce qui n'est pas surprenant. Toi, c'est différent, tu connais beaucoup de monde à Oran. Peux-tu m'aider à les retrouver ?

- Mais oui, évidemment. Tu n'avais qu'à me le demander. C'est elle qui t'a demandé ce service ? Elle fait déjà de toi tout ce qu'elle veut, hein ? dit Tama avec un sourire espiègle.

- Ma foi, non, ce n'est pas tout à fait ça.

- Je suis certaine que oui.

- Tu vois des romances partout, je te jure qu'il n'y a rien entre nous. Il s'agit simplement d'une jeune fille qui s'inquiète pour ses soeurs.

- Et c'est naturel, comme tu dis. Mais je te taquine, c'est tout, ajouta-t-elle en riant. Je ferai ce que je peux, et je te le dirai dès que j'apprendrai quelque chose.

- Mille mercis, dit Adrien, qui fit une révérence de théâtre et sortit.

Adrien ne trouva pas Fahra dans sa chambre; il n'y était d'ailleurs que très rarement. Il se coucha dans son lit, sur le dos, les bras croisés derrière la tête. Il songeait cette fois à sa femme. Que devenait-elle ? Est-ce que Perceval était resté ? S'occupait-il d'elle ? Il ne craignait pas de perdre l'amour de sa femme, ni qu'elle commette une quelconque infidélité; il s'inquiétait pour sa vie matérielle. De quoi vivait-elle depuis sa disparition ? Il lui avait laissé de l'argent avant de partir, et Perceval avait eu de quoi faire pour au moins trois mois, mais après ? Si Perceval était parti, Madelaine devait souffrir les pires extrémités du dénuement. À moins qu'elle soit allée vivre avec les enfants chez une parente. Elle avait bien une tante qui habitait le village voisin, mais c'était toute la famille qu'elle avait, ayant perdu ses parents quand elle était très jeune. Mais alors, qu'arrivait-il de la maison ? Il pouvait toujours compter sur le maire pour aider Madelaine, mais c'était un maire de village, il n'était pas beaucoup plus riche qu'eux.

- Et dire que j'ai accepté 200 francs de lui, s'écria Adrien. Peut-être a-t-il déjà donné d'autre argent à Madelaine. Si je ne retourne pas à Fuveau, j'aurai l'air d'un ingrat.

Il songea ensuite à ses enfants. Que devenaient-ils sans lui ? Prisonnier à Oran, il ne les voyait pas grandir et manquait le meilleur d'avoir des enfants. Il fallait absolument qu'il s'évade, et au plus tôt. Adrien s'endormit, mais il fut réveillé à onze heures par Fahra, qui fouillait dans une boîte posée par terre.

- Je t'ai réveillé ? dit-il. Excuse-moi. Je vois que tu es surpris de me voir ici. C'est vrai, je passe toutes mes soirées et parfois même mes nuits ailleurs. J'ai des amis qui sont des moulins à paroles, que veux-

tu. Et il y a aussi ma maîtresse. Une maîtresse délaissée ne reste pas notre maîtresse bien longtemps; oui, la nôtre, la nôtre, car un homme plus attentionné a vite fait de nous remplacer. C'est d'ailleurs chez elle que je vais. Ah, ah, mais elle va être surprise : j'ai un cadeau pour elle. Je suis bien pauvre, tu sais, Adrien. Certes, je suis le bras droit d'Al-Mitra; certes, quand il me dit : « Vends un mouton », j'en vends parfois deux, et l'argent du second va dans ma poche. Mais il est si débonnaire, ce serait un crime de ne pas en profiter. C'est vraiment un privilège que de travailler pour lui. Mais malgré tout, je suis pauvre, l'argent s'envole, l'argent ne m'aime pas. Et ma maîtresse se lamente que je ne lui fais jamais de cadeaux. Eh bien cette fois, si, j'ai quelque chose pour elle. Oh, c'est bien peu, mais je suis certain qu'elle sera contente. Si je lui donnais des perles tous les jours, elle serait bien fâchée par ce cadeau, mais puisque je ne lui donne jamais rien, elle sera hors d'elle-même de joie. Parce que mon cadeau, par rapport à rien, ce n'est pas rien. Ah, les voilà ! Je les avais bien cachées.

Il sortit alors de la boîte une paire de boucles d'oreilles démesurément longues.

- Regarde-moi ça ! On dirait de l'or, non ? mais ce ne l'est pas. Joli style, n'es-tu pas d'accord ? En tout cas, ça lui ira comme un gant. Ma Saloma – elle s'appelle Saloma – est à la fois belle comme une princesse et dégourdie comme une bohémienne. Pas coincée pour un rond. Oh, mais elle est beaucoup mieux que ça encore, elle est pure. Eh, oui, pure. Peu importe ce qu'elle fait, ou ce qu'elle a fait – ce que tu ne tiens pas à savoir –, son coeur reste pur. Il est comme la tuile que la pluie ne peut jamais percer; le malheur et la vraie vulgarité – celle du coeur – glissent dessus et disparaissent sans l'égratigner. Ses jambes, ses bras, son cou peuvent paraître un peu vulgaires et même fatigués, bien que pour moi ce sont des trésors, mais ses sentiments sont les mêmes qu'avant. Elle a la poitrine lourde d'une femme mûre et le sourire d'une petite fille. Bref, c'est une tête d'enfant dans un corps de femme. J'ai bien dit mûre, et pas blette; elle n'a que 25 ans. Mais elle est gourmande, et si son esprit a miraculeusement gardé sa jeunesse, son corps, lui, a fait bien du chemin. Mais après tout, pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi ? Je t'ai assez dit que je te la présenterais un jour. Pourquoi attendre encore ? Tu n'a rien à faire, viens avec moi ! Tu verras qu'il n'y en a pas deux comme elle à Oran.

Adrien se leva, mit un peu d'ordre dans ses cheveux devant le miroir, puis les deux partirent, en faisant le moins de bruit possible. Seule la lune empêchait les petites rues d'être aussi sombres que les tunnels d'une caverne. Fahra, qui avait fait le chemin des centaines de fois, marchait avec assurance, et Adrien le suivait quelques pas derrière. Ils arrivèrent enfin devant une porte comme les autres, au milieu d'une ruelle absolument silencieuse. Fahra cogna et un homme au regard inerte leur ouvrit.

- La femme de votre vie vous attend dans sa chambre, dit l'esclave avec le plus grand sérieux.
- C'est moi qui lui ait demandé de l'appeler ainsi, dit Fahra à Adrien en riant un peu.

Nos deux compères traversèrent une petite cour, au fond de laquelle l'entrée d'une chambre jetait une lumière colorée en rose par un rideau de gaze faisant office de porte. Fahra s'arrêta net devant le rideau et se mit à le regarder si intensément qu'il semblait vouloir l'allumer par l'intensité de sa volonté. En fait, il cherchait à voir Saloma à travers les millions de petits trous qui constituaient le gaze.

- Je la sens d'ici, dit Fahra, comme une fleur qui refuserait de se fermer pour la nuit.

« Ça ne veut rien dire, songea Adrien, il est vraiment amoureux. » Ils entrèrent. Une femme à la peau hâlée était étendue sur un lit à baldaquin, au toit de soie rose. Son corps, un peu dodue, contrastait avec un visage de jeune fille parfaitement jolie, que ne réussissaient pas à gâter des yeux trop maquillés. Autour du lit, plusieurs bougies avaient été posées sur de petites tables carrées, hautes et étroites, qui semblaient avoir été fabriquées spécifiquement à cet effet. Quatre tapis avaient été placés côte à côte

pour couvrir toute l'étendue du plancher, et sur eux, près du lit, se trouvaient des plats remplis de noix et de fruits séchés.

- Mon ange ! s'écria Saloma en apercevant Fahra, te voilà enfin !

Elle s'élança hors du lit pour aller embrasser Fahra passionnément, réaction bien différente du court baiser sur la joue que donnait parfois Fatima à son mari.

Ce n'est qu'après cette démonstration spontanée du plus sincère amour que Saloma parut remarquer Adrien, et qu'elle serra machinalement autour d'elle son peignoir entrouvert, par un instinct de pudeur qu'ont toutes les femmes, même les plus décontractées.

- Tu as amené un ami ? dit-elle à Fahra en regardant Adrien.

- Bien plus qu'un ami, un confrère. Il travaille chez Al-Mitra, comme moi.

- C'est à cause de lui que tu arrives si tard ? dit-elle avec un air faussement fâché.

- Non, non, ne lui en veut pas. J'ai été un peu retenu par un ami, effectivement, mais il ne s'agit pas de lui. Regarde, j'ai quelque chose pour toi, dit-il alors en lui présentant une main fermée.

Elle retrouva immédiatement son sourire et joignit les deux mains en sautillant.

- Ouvre, ouvre, montre-moi ! Oh, des boucles d'oreilles ! Ça fait une éternité que tu ne m'as pas donné un bijou. Comme elles sont belles !

Fahra regarda Adrien comme pour lui dire :

- Je te l'avais bien dit qu'elle serait contente.

Saloma prit les boucles d'oreilles comme elle aurait prit une couronne de roi et les admira un instant avant de les mettre.

- Comment me vont-elles ?

- À merveille, dit Fahra.

- Comme un gant, dit Adrien.

Saloma s'approcha ensuite du lit, et tout en jetant des coussins par terre, leur dit :

- Asseyons-nous ici et mangeons quelque chose. Attendez-moi, je vais aller avertir la servante.

Elle disparut un instant, puis revint en faisant une grimace.

- Pauvres nous, il n'y a qu'un peu de salade d'hier et des fruits. Nous devons nous contenter de ça.

Puis elle sauta au cou de Fahra, le remercia encore pour les boucles d'oreilles, et se cala au milieu d'un gros coussin. Quelques minutes plus tard, une jeune servante entra dans la chambre et déposa deux plats par terre : c'était Marion. Tout d'abord, elle n'aperçut pas Adrien, mais après avoir déposé les plats, elle releva les yeux, et le reconnut. Un énorme sourire illumina aussitôt son visage.

- Adrien ! s'écria-t-elle.

- Marion ! répondit Adrien tout aussi surpris.

- Vous vous connaissez ? dit Fahra et Saloma presque simultanément.

- Oh, oui ! dit Marion, dont la condition d'esclave n'avait pas réussi à tuer un caractère spontané. Nous nous sommes rencontrés sur un bateau, lui et nous trois, mes soeurs et moi.

À ce mot de soeurs, Marion devint soucieuse, et continua aussitôt :

- Vous ne les avez pas vues, dites ? Je n'ai pas à me plaindre ici, mais je m'inquiète pour elles. Ça fait plus d'un an que je ne les ai pas vues. J'aimerais tellement les revoir.

- Marion, lui dit Saloma, je t'ai déjà dit de ne pas t'en faire pour elles. Je suis certaine qu'elles vont bien.

- Peut-être, mais pourquoi ne pas les voir, si elles sont à Oran ?

- Votre servante est encore plus espiègle que vous, aujourd'hui, dit Fahra à sa maîtresse, en exagérant un peu trop la part de badinerie qui ne le quittait jamais quand il lui parlait.

En entendant ainsi traiter son amour pour ses soeurs, les yeux de Marion se mouillèrent et elle se mit à pleurer. Adrien n'osait pas lui dire devant les autres qu'il avait vu Anna. Fahra avait déjà entendu parler d'Anna, au tout début de sa captivité, mais ignorait qu'elle était la soeur de Marion.

Les larmes de Marion étaient si sincères que c'était une torture pour Adrien de la regarder sans rien dire, mais il se promettait de transformer sa tristesse en joie, dès qu'il en aurait l'occasion.

- Marion, lui dit Saloma, cesse de pleurer ou tu vas me faire pleurer aussi. Je ne peux pas voir une autre personne pleurer sans être rapidement aussi triste qu'elle. Va dans la cuisine, essuie tes larmes, et ramène-nous du thé quand tu iras mieux.

Marion sortit de la chambre en sanglotant et Saloma continua :

- C'est vraiment tout ce que je peux lui reprocher, dit-elle en regardant alternativement Fahra et Adrien. Elle est toujours gaie comme un pinson, sauf si par malheur elle songe à ses soeurs. J'ai même dû arrêter de parler des miennes ! Au début, ça n'allait pas, elle pleurait trop; tu te souviens Fahra ? J'ai cru devoir m'en séparer, ce qui me brisait le coeur, elle est si jolie, et elle ne se plaint à peu près jamais. Il faut dire que je la traite comme une amie. Et puis petit à petit elle s'est habituée. Et puis cuisiner, nettoyer, tout ça l'a occupé. Elle n'a certainement pas oublié ses soeurs, comme vous avez pu le voir, mais elle a arrêté de me demander tous les jours si je sais où elles sont, et surtout elle a arrêté de pleurer inutilement trois fois par jour. Honnêtement, Fahra, j'aurais bien aimé l'aider, mais comment ? Il doit rentrer 50 esclaves par semaine à Oran. Et puis si elle retrouvait sa soeur, ne me demanderait-elle pas sans arrêt des jours de congé pour aller la voir ? Non, il vaut mieux pour une servante d'apprendre à ne compter que sur soi.

- C'est dur, ce que tu dis, mon ange, mais tu as bien raison, lui dit Fahra. Et puis si Allah l'a mise dans ta maison, il savait ce qu'il faisait. Notre maître à tous peut-il se tromper ? J'en connais qui ont une vie bien plus dure qu'elle.

Adrien avait envie de leur faire un discours sur la liberté, qui ne satisfait évidemment que lorsqu'elle est complète, et dont l'absence rend tous les autres avantages – si par hasard il y en a – insipides. Il aurait aimé leur dire aussi qu'en aucune situation il est préférable à une jeune fille d'être orpheline, et de perdre des soeurs qui tiennent à elle; et que retrouver ses soeurs lui aurait non seulement épargné bien des larmes, ce dont se plaignait Saloma, mais aurait rendu sa situation moins cruelle, ce qui – pour utiliser la vulgarité pratique d'un maître – n'en aurait probablement pas fait une servante moins diligente, mais peut-être même une servante plus fidèle, car plus heureuse. Mais évidemment il ne dit rien. Ce n'était pas à eux qu'il devait parler, mais à Marion. Ils mangèrent tout ce qu'ils purent et burent à eux trois au moins vingt de ces petits verres de thé dont les Turcs donnèrent peut-être l'habitude aux Algériens. Il était une heure du matin lorsque Fahra déclara qu'il était temps de rentrer.

- Mais restez tous les deux ici, dit Saloma.

- Non, mon ange, si moi je peux commencer à travailler assez tard, ce n'est pas le cas d'Adrien. Il faut vraiment qu'on rentre.
- Tu as bien raison, Fahra, mais après tout ce thé, j'aimerais bien, avant de partir... dit Adrien en faisant mine de chercher quelque chose.
- Les toilettes sont près de la cuisine, lui dit Saloma.

C'était exactement ce qu'Adrien espérait entendre. D'un pas rapide il sortit de la chambre et suivit un petit corridor qui menait aux toilettes, mais une fois arrivé, il trouva immédiatement la cuisine et y entra. Marion était couchée sous une table, toute habillée, et dormait, son bras droit lui servant d'oreiller. Aussitôt Adrien s'accroupit à ses côtés, et lui chuchota :

- Marion, réveillez-vous, j'ai à vous parler, c'est important.

Marion ouvrit lentement les yeux et lui dit, encore à demi endormie :

- Que voulez-vous ?
- Votre soeur, Anna ...
- Ma soeur ! s'exclama Marion, cette fois tout à fait réveillée.
- Pas si fort, lui dit Adrien. Oui, votre soeur, Anna, je l'ai vue. Et elle va bien. Mais vous ne devez pas en parler à votre maîtresse. Nous allons tous nous évader; il nous reste seulement à retrouver Julie, et nous partirons. Vous voulez bien partir ?
- Évidemment, répondit Marion à voix basse.
- Alors faites ce que je vous ai dit, et ne changez rien à vos habitudes. Essayez de ne pas avoir l'air plus gaie ou plus triste. Je sais où vous êtes maintenant; dès que j'aurai des nouvelles, je vous avertirai.
- Mais vous, où habitez-vous ?
- Ce n'est pas très loin d'ici, et même, c'est tout près d'où habite votre soeur.
- Et elle, elle va bien vous dites. Elle est servante aussi ?
- Oui, c'est à peu près ça, mentit Adrien; mais je dois y aller, on m'attend. À plus tard.
- Oui, à plus tard. Retrouvez Julie au plus vite !

Adrien retourna rapidement dans la chambre, souhaila bonne nuit à Saloma, et plongea de nouveau dans les rues sombres d'Oran, accompagné de Fahra.

- Comment la trouves-tu ? demanda Fahra après un moment.
- Tout à fait bien.
- Un peu grasse, quand même, dit Fahra comme pour devancer une éventuelle critique.
- Mais non, tout à fait bien.

Adrien songeait davantage à Marion et à Anna qu'à la maîtresse de Fahra. De façon tout à fait inattendue, cette soirée lui avait fait faire un grand bond en avant. Il ne restait plus que Julie à trouver. Le matin suivant, dès qu'il fut levé, Adrien sortit dans la ruelle et lança de petits cailloux sur les fenêtres d'Anna.

- Mais elle dort peut-être, à cette heure-ci, se dit-il. À quelle heure se lève-t-on dans un harem ? Je lancerai d'autres cailloux cette après-midi.

Il rentra ensuite pour s'occuper du jardin. Anna, quant à elle, avait parfaitement entendu. Elle joignit les deux mains en murmurant :

- Merci seigneur.

Elle passa le reste de la journée dans un état de bonheur tranquille que les autres femmes remarquèrent.

- Eh bien, regardez-moi la marquise, dit la maigre, qui pour une quelconque raison avait commencé à la surnommer marquise, elle m'a l'air bien contente aujourd'hui. Aurait-elle un amoureux ? Ce doit être Moustafa. On pourrait trouver plus mauvais parti, après tout. Ah, ah, un bon coup dans le dos pour le redresser, et un don de ventriloque pour lui prêter la parole, et le tour est joué.

- Elle aime peut-être sa longue moustache, dit une autre.

- Y a peut-être pas seulement sa moustache qui est longue, dit encore une troisième, ce qui déclancha une hilarité générale.

- Non, mesdemoiselles, dit Anna, je n'ai pas d'amoureux; ce matin, j'aime la vie, c'est tout.

- Oh, oh, dit une femme dont les cheveux descendaient jusqu'aux chevilles, mais on est même poète aujourd'hui, on aime la vie.

- Rien que ça, dit la maigre en riant. Et qu'est-ce qu'elle a fait pour toi, la vie, aujourd'hui, madame la marquise ?

- Elle m'a donné de l'espoir, dit Anna, qui eut peur soudain d'en avoir trop dit.

- L'espoir de quoi ? dit encore la femme aux cheveux démesurément longs.

- De revoir Moustafa, pardi ! dit une autre femme.

- Et sa longue moustache ! dit une autre.

Anna profita de l'hilarité qui reprenait pour ne pas répondre. Et même, elle alla parler à Minette, à l'écart, ce qui faisait toujours taire les autres, pour qui l'aspect de plus en plus sinistre de la jeune fille était un mauvais présage. Elle avait maintenant les yeux si creux et la peau si pâle que dans la pénombre du harem elle avait l'air tout à fait d'une morte, ou d'un fantôme qui refuserait de partir. Elle donnait au harem un air hanté, et transformait parfois l'atmosphère normalement nonchalante et paresseuse de ce supposé jardin des délices en atmosphère de cimetière. Aussi les autres femmes essayaient-elles de ne pas la regarder; Minette les rendait tristes et même mélancoliques, justement deux sentiments qui ne les intéressaient pas. Bailler, commérer lentement, manger, chercher une posture plus confortable sur leur divan ou leur coussin, aller prendre un bain dans la pièce voisine et revenir avec un drap mouillé autour du corps, re-bailler, re-manger, voilà à peu près tout ce qui les intéressait.

- Ne t'étirole pas trop vite, ma petite Minette, dit-elle à sa compagne de malheur préférée. Tu as encore toute la vie devant toi.

- Vie n'est peut-être pas le mot juste, dit la maigre sans les regarder.

- Ne fais pas attention aux autres, dit Anna à Minette. Elles sont comme des poules, tu as déjà vu des poules ?

- Oui, un peu, Anna.

- Eh bien, si un fermier les entasse dans un poulailler et que l'une d'elle tombe malade, les autres se jettent sur la malheureuse et la tuent à coups de bec.

- Vraiment ?

- Tout à fait.

- Cocorico ! fit la maigre avant d'éclater de rire.

- Mais non, idiote, dit Yvette, ça c'est un coq; nous, on est des poules.

L'hilarité reprit dans le harem.

À midi, Adrien retourna dans la ruelle et lança de nouveau des cailloux sur les minuscules fenêtres du harem. Anna, comme toutes les autres femmes, entendit le bruit dans les vitres, mais cette fois elle ne prit aucune chance, et n'y fit pas attention. Dehors, Tama, qui avait suivi Adrien sans faire de bruit, avait aperçu son manège.

- C'est un code pour ta fiancée ? lui dit-elle.

Adrien sursauta et lui répondit :

- Ah, tu m'espionnais, petite vaurienne. Non, non, je m'amusais, c'est tout.

- Tiens, tiens, répondit Tama en riant. Mais ne t'en fais pas, ça ne me regarde pas. Je te cherchais parce que j'ai des nouvelles pour toi. Il y a quelques jours, tu m'as bien dit qu'Anna avait deux soeurs, et tu m'as bien demandé de les retrouver ?

- Oui, ...

- Eh bien, c'est fait. Je les ai retrouvés toutes les deux. Tu te souviens de mon ami du marché, celui qui a renversé du jus de grenade sur Moustafa ? – parce que évidemment il m'a tout raconté. Eh bien, il n'était pas au marché le jour où vous avez été vendus, mais un ami à lui, oui. Et cet ami se souvient très bien des trois jolies jeunes filles qui sont arrivées ensemble, et qui sont parties séparément, les unes après les autres, emportées par trois hommes différents. La plus jeune a été achetée par l'oncle de Saloma, la maîtresse de Fahra.

- Oui, je le sais, je l'ai vu hier.

- Tiens donc ! dit Tama avec surprise. Ah, et bien si tu n'as pas besoin de moi.

- Non, continue, je t'en prie, je ne sais toujours pas où est la cadette, Julie.

- Bon, eh bien ta Julie a été achetée par un soldat...

- Aïe ! un soldat, dit tout haut Adrien.

- Oui, un soldat. Il garde normalement une des portes à l'est de la ville.

- Pauvre Julie, achetée par un soldat...

- Oui, il a dû faire des économies. Mais les soldats ne sont pas tous des brutes, tu sais.

« Nous verrons bien », se dit-il, avant d'ajouter pour Tama :

- Merci, merci mille fois. Maintenant, je sais où elles sont toutes.

Le soir même, Adrien alla rôder près des portes à l'est de la ville. Oran était entouré par un mur assez haut, au sommet crénelé. Ce mur blanc, trop étroit pour permettre à des soldats d'effectuer des rondes au sommet, était entrecoupé de tours, situées au bout de certaines rues. Sous chaque tour s'ouvrait deux grandes portes en bois ferrés, qu'on fermait pour la nuit, et qui étaient gardées par un soldat. Certains soldats habitaient dans leur tour, d'autres habitaient dans une maison tout près. Adrien retrouva facilement le soldat qui avait acheté Julie, car il avait demandé quelques précisions supplémentaires à Tama. Il habitait une maison à quelques mètres d'une de ces tours, et Adrien aperçut Julie quand elle sortit pour jeter dans la rue le fond d'une casserole. À sa façon de jeter le vieux bouillon, d'un geste las et découragé, Adrien vit tout de suite qu'elle était malheureuse, et que, contrairement à Marion, l'esclavage avait étouffé son âme. Il ne lui parla cependant pas ce premier jour de reconnaissance.

Il fallut trois semaines à Anna pour se libérer de nouveau et se rendre au marché, où la petite combine de l'ami de Tama fut répétée avec le même succès. Le pauvre Moustafa ne parut pas particulièrement surpris de revivre exactement le même incident. Lorsque Adrien put s'approcher d'Anna, il s'aperçut qu'elle avait des echymoses sur la joue. Anna remarqua sa consternation et dit simplement :

- Je ne pouvais pas sortir seulement trois semaines plus tard, et ne pas payer un peu plus cher.

- Pauvre Anna, dit Adrien, mais ton calvaire sera bientôt terminé. J'ai retrouvé tes soeurs.

Anna ne put s'empêcher de lâcher un petit cri de joie, qui fit détourner la tête à quelques vendeurs, lesquels reprirent immédiatement leur attitude ennuyée habituelle.

- Où sont-elles ? Vont-elles bien ? J'espère qu'elles ne sont pas dans un harem.
- Oui, oui, répondit Adrien en lui faisant signe de rester calme, elles vont bien; et non, elles ne sont pas dans un harem.
- Dieu soit loué ! S'il fallait qu'une seule d'entre nous s'y retrouve, il valait mieux que ce soit moi, et que mes soeurs soient épargnées. Elles ne l'auraient pas supporté, surtout Marion. Tu les as donc vues ? vues de près ?
- Seulement Marion. Elle m'a demandé des nouvelles de toi. Je lui ai dit que tu allais bien et que nous allions tous nous échapper. Alors elle attend.
- Et Julie.
- Je ne l'ai vue que de loin, mais elle va bien. Ne t'en fais pas pour elle. Nous devons préparer notre évasion dès maintenant.
- Ah, ma foi, je n'ai pas songé aux détails.
- Moi oui, ce ne sera pas difficile.

Adrien expliqua son plan à Anna, puis ils se séparèrent. Lorsque Moustafa revint, Anna lui prit le bras et ils rentrèrent tous les deux chez Ib-Idem.

Le jour de l'évasion devait avoir lieu exactement une semaine plus tard. Adrien avait donc une semaine pour avertir Marion et Julie. Il commença par se faire inviter de nouveau chez Saloma, où il put instruire Marion de ce qui avait été convenu.

- Je vais donc enfin revoir mes soeurs, dit Marion les yeux mouillés.
- Oui, mais d'ici là vous devez rester tranquille.

Ce qui inquiétait le plus Adrien, à tort ou à raison, n'étaient ni les soldats, ni Al-Mitra, ni tous les habitants d'Oran qu'on allait peut-être envoyer à leur trousse, mais qu'une des soeurs se trahisse par une attitude anormale et soit ensuite espionnée par son maître ou sa maîtresse. Rien n'est plus dangereux à un complot que le trop grand nombre de comploteurs, il s'en trouve toujours un pour perdre les autres. Avertir la soeur cadette ne fut pas beaucoup plus difficile. Il attendit en plein jour qu'elle sortit de chez elle pour aller chercher de l'eau au puits, tâche que devait faire absolument toutes les épouses ou les servantes d'Oran. Si à Fuveau les intrigues se tramaient souvent dans l'église, lieu de rencontre de toute la population, à Oran c'était autour du puits, ou en chemin pour s'y rendre. Le maître de Julie étant occupé à garder la porte, Adrien pu la suivre sans risquer d'être vu par lui. Il l'arrêta à mi-chemin, dans une ruelle déserte.

- Julie, c'est moi, Adrien.
- Comment ? demanda-t-elle.
- Adrien, vous vous souvenez de moi ? Sur le bateau des Barbaresques, puis au marché.
- Oui, je me souviens maintenant. Que faites-vous ici ?
- Je suis esclave à Oran, comme vous. Nos malheurs sont identiques. J'ai vu vos soeurs.
- Vraiment ?
- Oui, elles vont bien. Nous avons tous décidé de nous échapper. Venez avec nous.
- Mais c'est impossible, comment y arriverez-vous ? Qui vous aidera à Oran ? Vous devrez sortir de la ville, mais le jour, le désert est brûlant, et la nuit, les portes sont fermées.
- Nous pourrons y arriver. De grâce, ne soyez pas si pessimiste.
- Mon mari... commença-t-elle, puis elle se reprit ...l'homme qui m'a acheté est soldat. Il m'a montré l'endroit à Oran où les criminels sont décapités. Il m'a forcé à regarder une exécution. J'ai vu les têtes tomber, le sang, le rire stupide de l'assistance, le spasme des cadavres. Puis les mouches posés sur les pyramides de têtes, la charrette tirée par un âne, puis les corps jetés comme des sacs de sable. Je ne veux pas mourir de cette façon. Et c'est ce qui arrivera si j'essaie de m'échapper. Mon mari...je veux dire cet homme – pardonnez-moi, c'est l'habitude; pour accepter ma triste situation j'ai dû me fabriquer une histoire qui ne correspond pas exactement avec la réalité – cet homme, donc, ne me le

pardonnerez pas, il sera sans pitié. Quand les autorités lui demanderont ce qu'il souhaite faire de moi, me garder ou me sacrifier, il me donnera à eux comme une mendiante, une voleuse; il me jettera comme une vieille paire de souliers. J'ai mis une année à m'habituer à ma situation, à faire tout ce qu'il me demandait sans pleurer ou méditer d'affreuses vengeance. Je ne suis pas heureuse, c'est vrai, mais je vis, et ma vie n'est pas si horrible. Parfois il m'achète un peu de sucre, pour que je fasse des galettes, car il sait que j'aime tout ce qui est sucré.

Elle se mit à regarder dans le vide, en cherchant quels autres moments agréables elle pourrait donner comme exemples.

- Mais ce que vous décrivez, c'est la mort. Vous croyez vivre comme une femme, et vous me peignez la vie d'une somnambule, d'une morte-vivante. Et vos soeurs, croyez-vous qu'elles partiront sans vous ? Fuyez avant que cet homme vous ait tout pris. Il a pris votre âme, vous a-t-il laissé un coeur ?

À ces mots, Julie se mit à pleurer.

- Je ne sais pas, marmonna-t-elle au milieu de ses larmes, je suis si faible, si lâche maintenant.
- Du courage, Julie, lui dit Adrien. Sinon pour vous, ayez-en pour Anna et Marion. Elles ont besoin de vous, fuyez pour elles.
- D'accord, dit-elle enfin, je partirai.

Adrien lui donna alors tous les détails de l'évasion, et il partit.

La veille du jour prévu pour l'évasion, Anna demanda une ultime rencontre avec Ib-Idem.

- Que me veux-tu, Anna ? lui demanda Ib-Idem, qui, assis sur un divan dans sa chambre, dévorait une cuisse de dindon.
- Je veux sortir demain.
- Encore ! s'écria Ib-Idem en sautant sur ses pieds. Te moques-tu de moi ? Veux-tu réellement que je te coupe en deux, que je t'arrache les bras et les jambes ? Je t'ai laissé sortir il y a à peine une semaine. Te prends-tu pour mon épouse ? Aucune femme ne m'a jamais donné des ordres, et la première ne sera certainement pas toi.
- Je ne prétends rien, répondit Anna le plus calmement qu'elle put. Je veux seulement sortir.
- As-tu un amant ? dit-il avec une voix plus animale qu'humaine, avant de jeter sa cuisse de dindon sur le divan et d'avancer rapidement vers Anna.

Anna recula instinctivement et leva un bras pour parer le coup qu'elle était certaine de recevoir. Mais Ib-Idem lui dit simplement :

- Il faut que tu aies un amant pour avoir l'audace de venir demander une autre journée de sortie. Ton amour pour lui te fait perdre la raison. Pars, avant que je t'écrase comme une fourmi.
- Non, Ib-Idem, je veux...

Elle n'eut pas le temps de terminer, Ib-Idem, qui repartait s'asseoir sur son divan, s'était retourné avec la vitesse d'un chat sauvage et lui avait donné une giflette si puissante qu'elle s'était effondrée par terre.

- Ne me mets pas en colère, dit Ib-Idem en reprenant sa cuisse de dindon et sa posture sur le divan; tu es un peu excentrique aujourd'hui, je le vois maintenant. Je sais que les femmes ne peuvent éviter quelques jours de démente, ajouta-t-il en insistant sur le dernier mot.
- Il en sera comme vous voulez, dit simplement Anna, et elle sortit de la chambre d'Ib-Idem, après s'être relevée lentement.

Le serviteur qui attendait dehors l'escorta alors jusqu'au harem; mais par chance, elle croisa Moustafa en chemin. En le voyant, elle eut tout de suite l'esprit de profiter de la coïncidence et lui dit, en posant la main droite sur sa joue enflée :

- Encore une sortie demain qui m'aura coûté quelques douleurs.

Le vieux Moustafa, qui ne parlait jamais, mais qui n'était pas sourd, se contenta de lui faire un signe de tête en guise de réponse.

Le lendemain matin, Anna sortit du harem en tenant Minette par la main. Les autres femmes les regardèrent partir avec un air indifférent, ignorant le projet d'évasion. Dans la cour, elles se dirigèrent vers la porte, où comme s'y attendait Anna, Moustafa montait la garde, mais une garde nonchalante. Il était assis sur une chaise de paille, la tête immobile et les yeux fermés. On aurait pu croire facilement qu'il dormait, mais pour ne prendre aucun risque, Anna lui adressa la parole.

- Vous êtes prêt, Moustafa ?

Moustafa, qui effectivement ne dormait pas, ouvrit immédiatement les yeux et se releva. Il voulu alors aller confirmer la permission auprès d'Ib-Idem, mais Anna lui prit un bras quand il passa près d'elle et lui dit :

- Ne le dérange pas pour ça, il a passé toute la nuit avec deux concubines. Il a dû se coucher à l'aube, il t'en voudra si tu le réveilles avant midi. Partons tout de suite, veux-tu, et tu le verras quand nous reviendrons.

Moustafa hésita, puis fit un pas vers la porte pour sortir, mais il s'arrêta et regarda Minette.

- Oh, elle viens avec moi aujourd'hui, dit Anna. Regarde comme elle est pâle, tu vois bien qu'elle a besoin d'air.

Minette était effectivement plus pâle encore que la dernière fois. Ce n'était plus la blancheur des mourants, c'était la transparence des esprits. Son corps n'était plus qu'une esquisse; il semblait que d'une seconde à l'autre, il allait disparaître. La couleur même de ses yeux avait changé, s'était comme dilué. Son regard n'était déjà plus de ce monde, on avait l'impression d'être regardé par un fantôme, non pas un fantôme meurtrier, vengeur, mais un fantôme plein de bonté et de miséricorde. Ses yeux étaient comme deux tunnels qui menaient au paradis. Moustafa, comme à l'ordinaire, ne dit rien, mais il semblait avoir accepté l'explication d'Anna et il ouvrit la porte. Il était exactement dix heures moins un quart. Le soleil était aveuglant, mais les ruelles avaient conservées un peu de la fraîcheur de la nuit. Quelques minutes plus tôt, Adrien était sorti et s'était posté dans la rue qui menait au marché, dans le renfoncement d'une porte. C'est de là qu'il vit arriver Anna et Minette, suivit quelque pas derrière de Moustafa. Normalement, l'homme mène et la femme suit, mais Moustafa était un peu trop lent et quand il accompagnait une esclave, c'était toujours lui qui suivait. Lorsque Anna et Minette passèrent devant Adrien, Anna fit semblant de ne pas l'apercevoir. Puis vint le tour de Moustafa. Aussitôt Adrien sauta derrière lui et l'assomma avec une grosse pierre, en faisant de son mieux pour ne pas le tuer. Puis les trois s'enfuirent en direction de la tour près de laquelle habitait Julie. En chemin, ils rencontrèrent Marion, qui en qualité de servante faisait normalement le marché, et donc avait pu sortir aisément. Marion sauta au cou d'Anna, mais Adrien lui lança :

- Vous vous embrasserez plus tard, sortons d'abord de cette ville de pirates.

Près de la tour, ils rencontrèrent Julie, et les mêmes effusions recommencèrent, dans les larmes et les embrassades. Cette fois Adrien laissa quelques secondes aux trois soeurs pour profiter un peu de leurs

retrouvailles, puis ils prirent une petite rue perpendiculaire au mur et se retrouvèrent dans le renfoncement d'une porte, loin des regards indiscrets.

- J'ai peur, dit Julie. Reportons notre évasion à plus tard.
- Non, tout ira bien, dit Adrien. C'est maintenant ou jamais.

Les trois femmes se recouvrirent alors le visage, et Anna recouvrit le visage de Minette. Anna sortit d'Oran avec Minette par la porte toute proche, celle-là même que surveillait Abdul, le soldat qui avait acheté Julie; et Adrien sortit plus loin, par une autre porte, avec les deux autres femmes. Cette ruse évita qu'Abdul reconnusse Julie, car certainement il aurait pu la reconnaître, même voilée, par un déhanchement, un vague parfum, un je-ne-sais-quoi. Deux groupes passaient aussi plus inaperçus qu'un seul. Tout réussit parfaitement, et les cinq complices se rencontrèrent à l'extérieur d'Oran.

- Nous avons réussi ! s'écria Marion.
- Notre évasion ne fait que commencer, dit Adrien. Il faut encore marcher jusqu'au prochain village.

Le village dont parlait Adrien était situé au bord de la mer, à environ vingt-cinq kilomètres. Pour s'y rendre, ils avaient le choix entre un chemin qui bordait la mer, et un autre qui faisait un léger détour pour passer aux pieds des collines. Adrien choisit le second chemin, parce qu'ils y croiseraient moins de monde. Mais après une heure de marche, il eut peur d'avoir fait un mauvais choix. Ils ne croisèrent effectivement personne, pas même l'occasionnel berger, mais après s'être approché des collines, le chemin devenait rapidement une piste au milieu du désert. Pourraient-ils survivre au désert ?

- Vous êtes certain que c'est le bon chemin ? demanda Anna après un moment.
- Absolument, j'ai vérifié avec plusieurs personnes, répondit Adrien.
- J'ai soif, dit Marion.
- Tiens, lui dit Adrien, en lui tendant une petite gourde qu'il conservait sous sa tunique. Je croyais vous avoir bien dit d'amener de l'eau.
- J'ai complètement oublié, répondit Marion.
- Moi aussi, dit Anna avec un air confus.
- Et vous, Julie, avez-vous oublié ?

Julie baissa la tête pour toute réponse.

- Eh bien, dit Adrien, ça commence bien. Nous avons encore au moins vingt kilomètres à marcher, et il n'y a absolument aucun nuage, il va faire chaud. J'espère au moins que vous n'avez pas oublié l'argent.
- Non, dit Marion, j'ai tout l'argent que Saloma m'a donné pour faire des courses. Je lui ai même dit qu'elle n'avait pas mangé d'huîtres depuis longtemps, c'est cher des huîtres. Alors elle m'a donné encore plus d'argent.
- Bien joué, Marion, dit Adrien.
- Moi, j'ai tout ce qu'Abdul, mon maître, m'a donné pour la semaine, mais ce n'est pas grand-chose, dit Julie.
- Et moi je n'ai rien, dit Anna. Ib-Idem me donnait rarement de l'argent.
- Ce n'est pas grave, dit Adrien, l'argent de tes soeurs devrait suffire. Et puis si aucun pêcheur n'accepte de nous amener avec lui et de nous déposer en Espagne, nous volerons une barque.
- C'est loin l'Espagne ? demanda Marion.
- Pas si nous avons un bon vent, répondit Adrien. C'est à environ deux cents kilomètres.
- Et nous avons assez d'argent pour payer le pêcheur ? demanda encore Marion.
- Ma foi, combien as-tu ?
- Trente dirhams, dit Marion.
- Et moi huit, dit Julie.

- Donc trente-huit dirhams, auquel il faut ajouter mes quinze dirhams; cela fait cinquante-trois dirhams.
- C'est beaucoup, dit Marion.
- En fait, c'est peu. Mais si ce n'est pas assez, nous commencerons par promettre aux pêcheurs plus d'argent une fois arrivé.

À une heure, ils n'étaient pas encore sortis du désert, et le soleil était brûlant. Les dunes avaient fait place à une étendue plate au sol dur. Le sable semblait s'être agglutiné pour ne former qu'une seule masse solide et sèche qui râpait le fond de leurs pantoufles. Ils voyaient parfois une réverbération argentée briller au loin, comme un lac surgit de nulle part, puis la fantasmagorie s'évanouissait. Parfois, c'était la chaleur même qu'ils avaient l'impression d'apercevoir autour d'eux. S'ils avaient avancé rapidement au début, ils avaient ralenti peu à peu leur rythme sans s'en rendre compte.

- De l'eau, dit Marion.
- Il n'y en a plus, dit Adrien.
- Comment ! mais je meurs de soif, moi. Êtes-vous certain que le village est à vingt-cinq kilomètres, j'ai l'impression d'en avoir déjà marché cent cinquante. Regardez Minette, elle n'en peut plus, elle est encore plus fatiguée que moi.

En effet, depuis un moment Minette se laissait tirer par Anna et ne semblait plus marcher par sa propre volonté. En entendant son nom, elle tourna la tête vers Marion, fit quelques pas de plus et s'écroula par terre.

- Minette ! crièrent les trois femmes à la fois.

Anna s'accroupit près d'elle et posa la tête de la jeune fille sur ses genoux.

- Minette, ouvre les yeux, regarde-moi !
- Je vais bien, murmura Minette après avoir ouvert les yeux.

Elle avait parlé sincèrement; elle ne sentait plus son corps. Les douleurs, comme la fatigue, avaient disparues. Elle était comme l'air qui sort lentement d'un ballon, et va rejoindre l'immensité. Elle sourit doucement et demanda à Anna :

- Pourquoi es-tu triste ?
- Je ne suis pas triste, Minette, répondit Anna en réprimant ses larmes.
- Je ne me suis pas senti aussi bien depuis longtemps, dit Minette.

Anna prit une grande respiration et une volonté de fer apparut sur son visage.

- Adrien, dit Anna, elle est trop faible pour continuer à pied; portez-la sur votre dos.

Adrien lui obéit et posa Minette sur son dos.

- Elle n'est pas trop lourde ? lui demanda Anna.
- Non, elle ne pèse presque rien, répondit Adrien. Je crois que la moitié du poids doit provenir de ses vêtements.

Ils reprirent leur marche à travers le désert, et trois heures plus tard, ils aperçurent enfin un village à l'horizon.

Le soleil était encore haut dans le ciel, et ils s'écroulèrent à l'ombre de la première maison.

- Maintenant, dit Marion, l'évasion est réussie.
- J'admire ton optimisme, lui dit Julie. Mais il reste encore la mer à traverser.
- Ce n'est rien, seulement de l'eau, l'eau est une amie, ma meilleure amie, une amie qui me manque épouvantablement, répondit Marion.
- Il doit y avoir un puits au milieu du village; allons-y, mais tâchons de ne pas avoir l'air exténués, dit Adrien.

Ils entrèrent donc dans le village lentement, en flânant, comme une grande famille dont Adrien aurait été le père. Ils trouvèrent tout de suite un puits et burent chacun leur tour à même le seau.

- Je n'en pouvais plus ! s'exclama Marion. C'est la dernière fois que je marche au soleil toute la journée.

À cette heure du jour, les rues du village étaient désertes, mais sur la plage, ils trouvèrent quelques pêcheurs, assis à l'ombre d'un palmier. Les plus jeunes avaient le torse nu, les autres étaient tout drapés en blanc. Adrien fit signe aux femmes d'attendre quelques pas derrière lui, puis il s'approcha du groupe d'hommes.

- Mes frères, dit-il, y en-t-il un parmi vous qui prévoit de sortir en mer ce soir ?

Les hommes se regardèrent sans répondre, puis l'un d'eux, qui devait avoir environ cinquante ans, et qui avait une curieuse barbe composée de quelques poils épars, lui adressa la parole.

- Pourquoi veux-tu savoir, étranger ?
- Parce que je veux traverser la mer et me rendre en Espagne. Je sais que normalement vous n'allez pas si loin, mais j'ai de l'argent, je peux payer.

Adrien savait que rien n'était plus étrange qu'un homme décidant d'aller en Espagne avec quatre femmes, une après-midi, dans une barque de pêcheur, mais il n'avait pas le choix, et n'ayant pas trouvé de mensonge satisfaisant, il n'offrit aucune explication, comptant sur la discrétion légendaire des hommes rudes du désert pour qu'on ne lui pose pas de questions. Les hommes assis se regardèrent de nouveau sans répondre. Un homme jeune se mit à ricaner, mais les autres gardaient le plus grand sérieux. Finalement, le même homme à la drôle de barbe répondit. Mais bien avant qu'il réponde, bien avant qu'une autre parole n'ait été échangée entre lui et Adrien, c'était comme s'ils s'étaient compris et avaient déjà conclu le marché.

- Oui, certains d'entre nous partiront pêcher ce soir, dit-il. Mais ils ne peuvent pas vous amener. Moi je peux, mais pas ce soir. Nous partirons demain à l'aube.
- Combien voulez-vous ?
- Combien as-tu ?
- Cinquante-trois dirhams.
- Alors ce sera trente dirhams, tu auras certainement besoin du reste une fois arrivé en Espagne.

Il se leva lentement et lui fit signe de le suivre. Il ne regardait jamais les femmes, bien qu'il savait qu'elles étaient avec lui. Sa maison était sur la rue parallèle au bord de mer, et faisait face à la plage. C'était une petite maison carrée, toute blanche, constituée d'une seule pièce. Mais la pièce était grande et les rares meubles qu'elle contenait avaient été placés de façon commode : une petite table et deux chaises près de la porte, et un lit sans pied, espèce de boîte posée par terre, au fond de la pièce, à côté d'un coffre.

- Vous pouvez dormir là, dit l'homme à Adrien en lui désignant le coin où se trouvait le lit, il y a de la place pour tout le monde. Moi, je dormirai sur le toit. Voulez-vous manger quelque chose ? Si oui, j'ai bien peu à vous offrir, seulement du poisson séché. Mais attendez, donnez-moi votre argent, je vais aller chercher à manger.

Adrien lui donna trente dirhams, et un peu de monnaie, et le pêcheur sortit de la maison.

- Minette, dit Anna, nous allons manger, tu pourras reprendre des forces.

- Je n'ai pas faim, dit-elle en souriant doucement.

- Il faut pourtant manger. Demain, une autre aventure commence, qui sera peut-être bien plus pénible que notre petite traversée du désert. Tu dois manger.

- Je ferai comme tu voudras, Anna.

- Vous lui faites confiance, au pêcheur ? demanda alors Julie à Adrien.

- Oui et non. De toute façon, c'est le seul à avoir accepté.

- Il aurait peut-être mieux valu voler une barque pendant la nuit, dit Marion.

- Ce n'est pas très chrétien, dit Anna.

- Mais ils ne sont pas chrétiens non plus, dit Marion. Oublies-tu qu'ils ont fait de nous des esclaves ?

- C'est vrai, dit Julie.

- Ce sont eux qui nous ont volé en premier, continua Marion; ma foi oui, ils ont volé nos personnes ! Ça vaut bien une barque.

- Mais ces pêcheurs ne nous ont rien fait, eux, dit Anna.

- Qui sait, ce sont peut-être d'anciens pirates. Je ne vois pas pourquoi tu as pitié d'eux.

- J'ai pitié de tout le monde, dit Anna.

- Même d'Ib-Idem ? dit Adrien.

- Oui, même de lui, dit Anna après une seconde d'hésitation. C'est un monstre, mais il ne sait pas ce qu'il fait.

- Alors vous ne le puniriez pas ? continua Adrien. Vous le laisseriez continuer à enlever et tourmenter des femmes ?

- Ce n'est pas ce que j'ai dit. Bien sûr qu'il faut l'arrêter, ou même l'emprisonner, ou le pendre, que sais-je. Mais ne peut-on pas avoir pitié de celui qu'on châtie ?

- Qui aime bien, châtie bien, dit Marion avec ironie.

- Exactement, dit sérieusement Anna. Avoir pitié ne signifie pas tout permettre.

- Tu es la meilleure de nous trois, Anna, dit Marion.

- Je ne sais pas, mais je suis comme ça, mon coeur ne peut pas haïr. Ce qui ne m'empêche pas d'être juste.

- Les femmes comme vous sont rares, Anna, dit Adrien, qui avait bien remarqué les complications absurdes d'Anna, mais préférait ne pas argumenter avec elle.

- Peut-être, répondit-elle.

- Mais oui, les femmes ordinaires ne vous ressemblent pas, dit Adrien. Elles mettent rarement des nuances dans leurs sentiments.

- Je suis donc une femme ordinaire ? dit Marion.

Tous la regardèrent et se mirent à rire. Même Minette, dos au mur, et dont l'esprit semblait planer bien haut, esquissa un léger sourire.

Quelques minutes plus tard, le pêcheur revint en portant un bol en terre cuite et un sac de toile plein de provisions. Il posa le tout par terre et sortit du sac un pain, des radis et des raisins.

- C'est tout ce que j'ai trouvé, dit-il en parlant des provisions. Et il y a du poisson mariné dans le bol. Il est un peu tôt pour manger, mais vous avez l'air affamés, ajouta-t-il en regardant Adrien, mais en ayant l'air cette fois d'inclure les autres dans ce qu'il disait.

- Couchez-vous tôt, continua-t-il, nous partirons aux premières lueurs du soleil.

- Merci encore, lui dit Adrien.

- Ce n'est rien, répondit le pêcheur, et il sortit de nouveau.

Adrien et les femmes s'assirent sur le sol près du lit et mangèrent, sauf Minette qui refusa obstinément tout ce qu'Anna lui présenta. Personne ne semblait s'en rendre compte, mais elle n'était déjà plus avec eux. Elle flottait comme un ange dans un autre univers, et les regardaient à peu près comme une déesse pleine de bonté regarderait des petites souris, mortels faibles et pleins d'ignorance. Elle ne semblait plus comprendre exactement tout ce qui se passait, non comme une idiote, mais comme une très vieille personne qui après avoir tout vécu ne veut plus s'en donner la peine. C'était Anna, malgré toute sa sagesse, et son âge, qui ressemblait à une enfant à côté d'elle.

Alors qu'Adrien et les trois soeurs songeaient au lendemain, Minette était déjà hors du temps. Demain ne signifiait plus rien pour elle.

Lorsque Anna prit la couverture trouée et poussiéreuse qu'il y avait sur le lit et la mit sur les épaules de Minette – car les nuits sont froides parfois près du désert –, Minette sourit de la naïveté d'Anna. Elle semblait lui dire : « Je ne ressens plus rien, ni froid, ni chaud, ni soif, ni faim, pourquoi me donner une couverture ? »

Mais Anna ne comprit pas toute la portée du sourire de Minette, et continua ensuite à manger tranquillement.

- Je reverrai bientôt mon grand-père, dit-elle à Adrien.

- Moi aussi, dit Marion, mais honnêtement je ne me souviens plus de lui.

- Évidemment, tu avais trois ans la dernière fois, lui dit Anna.

- Il habite Marseille ? demanda Adrien.

- Exactement.

- Que fait-il à Marseille ? demanda encore Adrien.

- Il travaille pour le ministère de la marine.

- Tiens, tiens, dit Adrien.

- Alors il devrait nous envoyer un gros bateau, dit Marion.

La conversation, presque du badinage, continua sur le même ton jusqu'à huit heures, heure à laquelle ils se couchèrent, Minette dans le lit, et les autres par terre.

- Fais de beaux rêves, dit Anna à Minette.

- Je rêve déjà, lui répondit Minette, d'une voix si faible qu'elle semblait venir de très très loin, par-delà la mer.

Le lendemain, ils furent réveillés, non par le pêcheur, mais par un soldat criant :

- Debout, bande de vermines !

En tout, au moins dix soldats étaient dans la chambre, donnant des coups de pied aux femmes et à Adrien, vidant le coffre et jetant par terre les restes du repas de la veille qui était sur la petite table. Ils étaient tout en blanc et portaient un gros sabre à leur ceinture. Certains d'entre eux avaient aussi un fusil, qu'ils portaient en bandoulière, de biais sur leur dos.

Adrien et les trois femmes furent empoignés et forcés de se lever. On allait les faire sortir, quand un des soldats, qui était visiblement un officier, s'écria :

- Et celle-là ! en pointant Minette encore étendue dans son lit.

- Elle est morte, caporal, répondit un soldat.

Le caporal leva les épaules en disant :

- Alors laissez-la où elle est.

- Minette ! s'écria Anna, et elle voulut s'approcher d'elle, mais deux soldats la retenaient.
- Plus vite que ça ! cria le caporal. On n'a pas toute la journée.

Aussitôt Adrien et les trois soeurs furent emportés hors de la chambre. On les plaça devant la maison, en file, et pendant qu'on les ligotait, le caporal s'approcha du pêcheur de la veille, qui avait suivi toute la scène à une distance respectueuse, et lui dit :

- Bon travail, voilà tes 50 dirhams de récompense. Le dey d'Oran récompense toujours les honnêtes citoyens.

Le pêcheur prit l'argent et pencha la tête sans répondre.

Une dizaine de chevaux attendaient devant la maison; le caporal monta sur l'un d'eux et cria :

- En avant !

Tous les soldats remontèrent alors précipitamment sur leurs montures, sauf un qui s'approcha d'Adrien et lui donna un violent coup de crosse pour le faire avancer. Ils avaient tous été attachés les uns aux autres, Adrien au début de la file, comme des forçats qu'on amène aux galères. Encore à peine réveillé, Adrien se mit en marche, tirant à sa suite les trois soeurs.

- J'aurais pu vous faire monter à cheval, leur cria le caporal en faisant piaffer son cheval près des prisonniers, mais des asticots comme vous ne méritent aucun adoucissement.

Adrien, Anna, Julie et Marion refirent donc tout le trajet de la veille en sens inverse. Le caporal avait choisit le chemin le plus long et le plus chaud afin que leur retour soit le plus pénible possible. Il le fut en effet, car le caporal ne leur permit pas une seule fois de se reposer, ni de prendre de l'eau. Parfois une des soeurs trébuchait, le caporal lui criait alors de se relever en jetant son cheval sur elle pour lui faire peur. Après quatre heures, ils arrivèrent à Oran. C'était un jour de marché important, et la rue principale était pleine de monde.

- Vous allez servir d'exemple, leur dit le caporal juste avant de passer par la porte.

Il se trouva qu'ils passèrent par la porte où servait le mari – ou plutôt le maître – de Julie. Il était au garde à vous et regarda passer Julie, qu'il reconnut immédiatement, avec un air impassible. Julie était au désespoir. Elle n'essaya même pas de lui parler, acceptant d'avance le châtimeur qu'elle avait elle-même prévu. La traversée d'Oran fut un autre calvaire; la plupart des badauds regardaient passer les quatre prisonniers sans réagir, mais les enfants, et même certaines femmes toute voilées, leur lançaient des pierres. À la grande stupéfaction d'Adrien, à un certain carrefour, une femme voilée s'approcha de lui, releva son voile, et lui cracha au visage.

- Mais que lui ai-je fait ! s'écria Adrien.

Ils arrivèrent enfin à la place réservée à l'exécution des diverses peines rendues contre les criminels. C'était le même endroit où Julie avait été forcée, quelques mois plus tôt, d'assister à plusieurs exécutions capitales. Mais c'était aussi l'endroit où on fouettait, lapidait, tranchait des mains, des langues ou des oreilles, bastonnait ou écrasait les membres dans un étau.

Une foule de curieux s'étaient déjà rassemblés autour de la place, car le caporal avait traversé la ville le plus lentement possible et avait fait avertir plusieurs personnes concernées de son arrivée. Il s'était même arrêté plusieurs minutes, en théorie pour abreuver ses chevaux, mais surtout pour laisser à tout le monde le temps de se préparer.

On coupa la corde qui attachait Adrien et les trois sœurs les uns aux autres, mais on ne détacha pas leurs mains, qui restèrent ligotées devant eux. Ils furent placés côte à côte à un bout de la place. Devant eux, à quelques mètres, se trouvait un billot, et à leur droite une dizaine de barbus. À gauche, avec le reste de la foule, se trouvaient Al-Mitra, Tama, Fatima, le palefrenier, Fahra, Saloma, Ib-Idem, Moustafa, ainsi que la mère d'Al-Mitra et les parents de Fatima. Parmi les barbus, il y avait le chef des Barbaresques qui avaient capturé Adrien et les trois soeurs. Le maître de Julie était absent, n'ayant pu quitter son poste.

Lorsque les prisonniers furent placés, on laissa la foule les observer quelques minutes, puis un barbu se dégagea du reste de la bande et s'avança au milieu de la place, juste devant le billot.

- Mes frères, commença-t-il, un drame sournois, une lâcheté scandaleuse, un crime bas, incompréhensible et vil fut commis hier matin dans cette ville même. Vous en avez tous entendu parler. C'est avec raison que toute la population d'Oran ne parle que de cela depuis hier. Derrière moi, trois femmes et un homme, qui menaient une existence paisible, quatre esclaves qui avaient la chance d'être choyés par leurs maîtres, dont ils avaient toute la confiance, l'amitié, et je dirais même le respect, se sont sournoisement échappés, après avoir brutalement assommé et laissé pour mort un vieil homme. La plus jeune a laissé une femme pour qui elle n'était rien de moins qu'une soeur; l'autre a laissé un maître qui l'adorait; enfin la plus âgée appartenait à un notable de la ville qui croyait avoir trouvé en elle une tendre compagne. Je l'ai moi-même vu, ce digne homme, quelques heures après l'évasion, témoigné de la plus vive tristesse et de la plus grande inquiétude. Il m'a avoué que non seulement c'était sa préférée, mais qu'il la comblait de présents. Quant au jeune homme, c'était l'homme à tout faire d'Al-Mitra, que vous connaissez tous sans aucun doute. Il était devenu pour lui un serviteur indispensable, recueillant même parfois ses confidences. C'était plus qu'un ouvrier, c'était un homme essentiel, un soutien, une épaule absolument nécessaire au bonheur d'Al-Mitra. En échange de ces relations privilégiées, qu'ont tous ces maîtres et maîtresses obtenu ? Des complots, des coups bas, des insultes, et finalement une évasion, qui est la plus grande impertinence qu'un esclave puisse faire à son maître. Peut-on leur demander la clémence dans une telle situation ? Non, c'est impossible, ce ne serait pas humain. Et Allah lui-même ne le permettrait pas. En conséquence de quoi, après délibération avec les autres dignitaires de la ville, il a été décidé que les trois femmes et l'homme seraient condamnés à avoir la tête tranchée en place publique.

En entendant ce verdict, Fatima eut un vilain sourire, Al-Mitra leva les sourcils comme un noble qui obtient réparation, Fahra eut l'air sincèrement triste et Tama sembla consternée.

- Quoi ! dit-elle à Fahra, Adrien sera vraiment exécuté ? Ne peut-on pas simplement le reprendre ?
- Je crains que non, Tama. Votre père vous dira qu'il ne faut pas donner une seconde chance au crime.
- Mais il n'a fait de mal à personne. Même Moustafa va bien maintenant.
- Vous ne lui en voulez donc pas d'avoir abusé de votre confiance pour retrouver les soeurs. Il s'est servi de vous pour s'échapper.
- Premièrement, dit Tama piquée par sa remarque, il ne s'est pas servi de moi. J'étais bien contente de l'aider à retrouver les trois soeurs. Ensuite, continua-t-elle après une hésitation, à sa place, j'aurais fait la même chose. Moi aussi je me serais enfuit. Je me serais peut-être même enfuit exactement comme il l'a fait. D'ailleurs, il ne s'est pas seulement montré très courageux, il a aussi montré qu'il avait du coeur, car il n'était pas obligé d'amener toutes ces femmes avec lui.
- Je trouve que vous prenez sa défense avec beaucoup de vigueur, dit Fahra avec un sourire en coin.
- Gros nigaud, lui répondit simplement Tama en fronçant les sourcils.
- Mais quand vont-ils finalement être exécutés ? s'exclama soudainement Fatima. J'ai de plus en plus chaud, moi, en plein soleil.
- Ne vous inquiétez pas, ma chérie, lui dit Al-Mitra, c'est pour bientôt. Rien ne peut plus arrêter la volonté d'Allah.

Avant de laisser le clou du spectacle débiter, le barbu eut une dernière tirade.

- Mes frères, le bourreau que vous connaissiez bien, Abel Tuni, est mort la semaine dernière. C'était un homme brave et généreux, qui exécutait toujours promptement les ordres. Pas un seul criminel qui n'ait été décapité ou fouetté convenablement. Il mettait de l'application, de la fermeté et même de l'élégance à son métier. Il y mettait toute la sévérité qu'exige la punition des coupables et la dignité de la loi. Bref, il avait toute l'endurance et ce je-ne-sais-quoi qui font les bons bourreaux. Il a été tué en mer, au cours d'une tempête. Paix à son âme.

Nous lui avons donc trouvé un remplaçant. Ce ne fut pas facile, mais je crois que notre nouveau bourreau nous donnera entière satisfaction. Il travaillait auparavant dans une boucherie. Faites-lui bon accueil. Il se nomme Altinikiti.

Le barbu rejoignit ensuite les autres dignitaires, et un homme colossal apparut. À sa vue, il y eut un murmure dans l'assistance.

- C'est un géant.

- C'est un monstre.

- C'est un titan, disait la population.

- Ma foi, il est encore plus gros et effrayant que toi, dit Fatima au palefrenier.

- Ce sera intéressant, dit Al-Mitra.

- Partons, dit Tama à Fahra, ce sera affreux.

- Oui, partons, ajouta Saloma en prenant le bras de Fahra.

- Je le voudrais bien, dit-il tout bas, mais Al-Mitra ne sera pas content. Il vaut mieux rester. Et ne me prends pas le bras si ostensiblement, Al-Mitra est juste là.

- Oh lui, dit Saloma, je crois qu'il s'en moque.

- On ne sait jamais, dit Fahra.

Le bourreau vint se placer à côté du billot. Il portait une jupe en cuir et deux lanières de cuir très larges se croisaient sur son torse nu et basané. Il était démesurément grand et ses muscles surdéveloppés donnaient à sa tête l'apparence d'être trop petite. Il tenait une hache énorme, et se balançait lentement, comme s'il hésitait entre châtier les prisonniers ou les gens dans l'assistance. Finalement, il s'immobilisa complètement et deux aides, aux dimensions corporelles plus normales, vinrent se placer derrière Adrien.

Adrien tourna alors rapidement la tête pour regarder Anna, qui était immédiatement à sa droite.

- Je vous demande pardon, Anna, de vous avoir entraîné dans cette ridicule évasion. C'était stupide de ma part.

- Non, je voulais fuir autant que vous, répondit-elle. Il eut été encore plus stupide de rester ici toute notre vie sans rien essayer. Vous n'êtes pas responsable de notre malheur.

Les aides empoignèrent ensuite Adrien et le traînèrent jusqu'au milieu de la place, où ils le forcèrent à s'agenouiller et à poser sa tête sur le billot. Ils allèrent ensuite se placer derrière Anna. Le bourreau promena lentement son regard sur l'assistance, puis se retourna vers le groupe de dignitaires, comme pour leur demander une dernière confirmation. Un des barbus lui fit un signe de la main, et le bourreau, soudain presque de bonne humeur, pencha la tête en direction d'Adrien, et tout en prenant une grande respiration, souleva la lourde hache à bout de bras.

C'est alors qu'on entendit des cris derrière l'assistance et qu'un tumulte commença. Le bourreau, tenant toujours la hache dans les airs, et cherchant à savoir ce qui se passait, tourna la tête avec un air déconcerté, où à ses sentiments indignés se mêlait la plus vive frustration.

Pour comprendre la suite de cette histoire, et son dénouement aussi juste que réaliste, il est nécessaire de reculer quelques mois en arrière, et de retourner en France, auprès de Madelaine.

Après s'être engagée à Perceval, après un délai d'un an, Madelaine s'était à nouveau enfoncée dans la mélancolie, que cette fois elle cachait à Perceval. Elle ne voulait pas revoir son mari moins qu'auparavant, et elle avait ajouté à son amour simple et désintéressé le secret espoir qu'il la délivre de sa promesse. Malgré tous ses efforts, elle ne réussissait pas à se rendre Perceval agréable. Il serait toujours pour elle une demi-brute calculatrice et têtue, qui ne l'attirait en aucune façon. Elle l'aimait même – d'amitié – de moins en moins, à mesure que l'échéance approchait. L'amitié ordinaire, et qui ne demande rien, qu'elle avait pour lui quand il était encore simplement l'aide de son mari, s'était envolée sous les coups répétés de son obstination.

S'il n'avait pas insisté à l'avoir pour femme, à défaut de son amour, il aurait pu conserver son estime, peut-être même en tirer quelques profits. Mais il avait heurté le sentiment de liberté de Madelaine, erreur que peu de femmes peuvent pardonner, à moins d'être amoureuses.

Un jour qu'elle rêvassait dehors, assise sur un tabouret qu'elle avait placé au soleil, un bras posé sur la clôture, elle vit le maire qui marchait sur la route. Il venait vers elle d'un pas un peu plus rapide que de coutume.

- Madelaine, dit-il essoufflé quand il fut assez près, j'ai songé toute la nuit à ce que tu m'as dit il y a trois jours. Ai-je rêvé, il y a trois jours ? Vas-tu vraiment épouser Perceval ?

- J'ai bien peur que si, dit-elle sans abandonner son air mélancolique.

- Bon, tu sais tout comme moi que ce serait une erreur, d'autant plus une erreur que, comme je te l'ai répété mille fois, ton mari est encore en vie.

- Si seulement...

- N'en doute pas. Donc, j'ai songé toute la nuit à ce problème, et j'ai trouvé la solution. Attention, tu croiras peut-être que j'ai la lubie des grandeurs, mais ce n'est pas le cas. La solution, c'est le gouvernement, c'est le roi. Tu dois aller parler au roi.

Madelaine regarda le maire comme s'il lui avait annoncé qu'elle avait un rendez-vous avec Shéhérazade, ou avec un dieu du panthéon grec.

- Que me chantez-vous là, monsieur le maire ? Allez-vous parfaitement bien ?

- Oui, Madelaine, je vais parfaitement bien. Et même plus que bien, puisque j'ai trouvé la solution. Écoute-moi. Ton mari est prisonnier, c'est un fait. Pour le ravoir, il faut qu'il soit délivré, c'est un autre fait. Pour qu'il soit libéré, il faut une armée, encore un autre fait. Et la seule armée qui se donnerait la peine de le libérer, c'est l'armée française, un autre fait. La somme de tous ces faits, c'est que tu dois parler au roi.

- Pour lui dire quoi ?

- Mais pour le convaincre d'envoyer une expédition contre les Barbaresques.

- Il ne voudra pas, et d'ailleurs il ne me recevra jamais.

- Madelaine, secoue-toi, il te recevra, c'est moi qui te le dis. Il doit bientôt recevoir l'adjoint au ministre de la marine, chargé justement d'étudier la question des Barbaresques et de l'insécurité dans la Méditerranée. Et qui est le secrétaire de cet adjoint ? Monsieur Ducaze, comme je te l'ai déjà dit. T'en souviens-tu ? celui qui connaît un homme ayant perdu ses trois filles. Perdu au sens de perdu, évidemment, pas au sens de mortes. C'est Ducaze lui-même qui me l'a dit : l'adjoint, et donc lui aussi, vont rencontrer le roi ce mardi.

- Dans deux jours ?

- Exactement. Il a accepté de t'amener. Selon lui, l'adjoint ne fera pas trente-six façons. Tu les aideras à représenter toute la cruauté des Barbaresques. Tu seras le porte-parole de toutes leurs victimes, en quelque sorte la veuve éplorée – mais dont le mari vit encore.

Une lueur se ralluma dans les yeux de Madelaine.

- Tu pars donc demain matin, à 6 heures 30, continua le maire.
- Demain ! s'écria Madelaine, mais c'est trop tôt, je n'ai rien préparé.
- Tu n'as besoin de rien, seulement de ton malheur; et depuis un an, ton malheur te suis partout, tu le portes en toi. Et d'ailleurs, tu n'as pas le choix, les places sont réservées depuis longtemps dans le coche, et tu ne dois la tienne qu'à ce qu'un ami de l'adjoint, qui croyait partir avec lui, ait dû se désister au dernier moment. C'est 75 francs perdus pour lui, mais gagnés pour nous, car il a eu la délicatesse de te donner tout bonnement son billet. N'oublie pas d'apporter un peu à manger, le trajet dure une quinzaine d'heures, et le cocher ne s'arrête pas toujours quand on veut. Il faut que tu sois à 6 heures 30 à Aix, au bout de la rue Quincampoix; comme tu sais, c'est là que stationnent les diligences qui vont de Marseille à Paris, le temps de changer de chevaux.
- Mais c'est à dix kilomètres d'ici.
- Je sais, c'est pourquoi je t'y amènerai, si tu veux. Je te prendrai à 6 heures, avec ma carriole. Cela te va-t-il ?
- C'est si précipité...bégaya Madelaine, contente néanmoins que le maire lui eut redonné espoir.
- L'humanité est divisé en deux, continua le maire, ceux qui y songent et ceux qui le font. Trop planifier est la meilleure façon de ne jamais rien faire. Commettre une erreur est le prix qu'il faut parfois payer, mais c'est mieux que d'y songer toute sa vie. Et ensuite regretter de n'avoir rien fait.
- Je sais, dit Madelaine. Mais donnez-moi crédit, je pars comme vous me le demandez.
- Et je suis fier de toi. Tu verras, le roi n'est pas méchant. Je ne l'ai jamais rencontré, mais selon ce que m'en a dit Ducaze, et contrairement aux balivernes des journaux libéraux, c'est un homme aimable, plein d'attention pour ses sujets.
- Sauf quand ils sont prisonniers à l'étranger, ne put s'empêcher d'ajouter Madelaine.
- Ma foi, ce sera à toi de le convaincre, de lui ouvrir les yeux sur leurs malheurs.
- Et vous croyez que j'y arriverai ?
- Tu ne seras pas seule, tu auras Ducaze et l'adjoint de ton côté. Ils veulent la même chose que toi.

Un peu rassurée par ces dernières paroles, Madelaine embrassa le maire et lui promit d'être prête à 6 heures.

Le maire partit et Madelaine entra dans la maison. Quelques heures plus tard, elle était dans sa chambre, en train de choisir quelles robes elle allait amenées, lorsque Perceval entra dans la maison. Depuis un moment, il ne cognait plus et entra chez Madelaine comme chez lui. Il se rendit immédiatement dans la chambre de Madelaine.

- Que fais-tu ? demanda-t-il à Madelaine.
- Je vais à Paris, dit Madelaine avec un accent tout à la fois fier et plein de gaieté. Je ne croyais jamais voir Paris, mais ça y est. Apparemment, le roi peut faire quelque chose pour mon mari, et je dois lui parler.
- Parler au roi ! s'exclama Perceval. Le soleil t'aura tapé sur le ciboulot, comme qu'on dit. Je t'ai déjà dit de t'asseoir à l'ombre, j'aime pas les femmes qui ont la peau brûlée, et encore moins celles qui ont perdu la raison.
- Je n'ai pas perdu la raison, Perceval, je pars vraiment.
- Tu n'iras nulle part. Remets tes robes dans la malle et réchauffe-moi de la soupe d'hier.
- Je n'ai pas le temps pour ta soupe. Crois-tu que je veux me présenter au roi en ayant l'air d'une mendicante ? Il faut que je choisisse une robe qui...Ah, malheur, mais tu as raison Perceval, regarde mes robes, ce sont des robes de paysannes; comment puis-je aller voir le roi avec ça ? Non, après tout, ce n'est pas grave, le roi me pardonnera, je ne vais pas à un bal. Je m'agenouillerai devant lui, et je lui expliquerai que mon mari a besoin de son aide, c'est tout.
- C'est le maire qui t'a encore dit des sottises ? Je ne veux plus qu'il vienne ici, tu entends ?
- Oh, après tout, dit Madelaine en jetant ses robes sur son lit, je suis encore chez moi. Si tu n'es pas content, retourne dans l'atelier et fiche-moi la paix.

- Comment ! s'écria Perceval. Même pas encore mariée et déjà une mégère ? Je vais t'apprendre, moi.

Il prit la clé qui était toujours dans la serrure, sortit de la chambre, claqua la porte et tourna le verrou : il venait d'enfermer Madelaine.

- Oh, Perceval ! cria aussitôt Madelaine, ouvre cette porte, ouvre-la !

- Dors bien, dit Perceval de l'autre côté de la porte. On se revoit demain, j'espère que tu auras retrouvé la raison d'ici là.

- Perceval, continua à crier Madelaine, ne sois pas un monstre, je dois partir demain matin. Ouvre cette porte !

- Où est donc cette casserole avec un fond de soupe ? se contenta de dire Perceval en cherchant dans la cuisine.

Quand les enfants revinrent de l'école quelques heures plus tard, ils demandèrent à Perceval où était leur mère.

- Votre mère est malade, leur dit-il, elle se repose dans sa chambre. Ne faites pas attention à elle, et surtout ne lui ouvrez pas la porte. Elle ira mieux demain, j'en suis certain.

Madelaine, qui avait entendu entrer les enfants, ne voulut pas faire aucun scandale. Et d'ailleurs, elle n'était nullement désespérée. Elle attendit la nuit, puis, à cinq heures du matin, sans faire de bruit, elle sortit par la fenêtre qui donnait sur la cour. Elle avait avec elle une grosse sacoche en toile, où elle avait mis une autre robe et quelques objets utiles à son voyage. Elle alla ensuite se poster un peu plus loin sur la route et attendit le maire, qui arriva comme prévu une heure plus tard.

- Hu ! hu ! cria le maire pour faire arrêter subitement son cheval. Madelaine, que fais-tu si loin de chez toi ? Tu aurais pu m'attendre dans la cour.

- Non, monsieur le maire, Perceval ne voulait pas que je parte; j'ai dû me sauver à son insu. Il m'avait enfermé dans ma chambre.

- Ah, le voyou ! s'écria le maire. Et c'est lui que tu veux épouser ! Tu vois bien qu'il a peur que tu retrouves ton mari.

- Oui, vous avez raison. Dire que je devais amener les enfants chez la voisine ce matin, où ils resteront le temps de mon absence, mais je n'ai pas pu. Pauvres choux, ils iront chez elle sans moi. Je n'ai même pas pu les embrasser avant de partir.

Il aida Madelaine à s'asseoir à côté de lui, puis ils filèrent à Aix. Le jour ne faisait que commencer, un soleil encore invisible éclairait en bleu sombre un ciel sans nuage, mais déjà des fermiers s'affairaient devant leur étable, des chevaux couraient dans leur enclos et des poules picoraient l'herbe le long de la route, courant parfois en ouvrant les ailes quand passait la carriole du maire. Ils arrivèrent à Aix avec quelques minutes d'avance, et se rendirent immédiatement au poste de relais. La diligence était déjà arrivée dans la cour, et deux employés du poste étaient occupés à détacher les chevaux. Il y en avait huit en tout et la plupart d'entre eux avaient l'air complètement épuisés. Le maire approcha lentement sa carriole de la diligence, espèce de boîte avec deux portes de chaque côté, un toit croulant sous les bagages et une banquette perchée en avant, où le cocher avait attaché les rennes sur un anneau. Il arrêta la carriole, débarqua d'un bond, puis aida Madelaine à descendre. Il se retourna ensuite et regarda autour de lui.

- Ohé, mon brave ! dit-il à un employé qui traversait la cour, la diligence là est-elle celle qui va à Paris ?

- Oui monsieur, répondit simplement l'employé.

- Nous y voilà donc, Madelaine. Plus rien ne peut t'arrêter maintenant.

Il s'approcha ensuite de la diligence et ouvrit la plus grande des deux portes qui se présentaient à lui. À l'intérieur, huit personnes étaient assises sur deux banquettes se faisant face. L'odeur, un mélange de tabac, de sueur, de parfum et de saucisson à l'ail était insupportable. Même Madelaine, quelques pas derrière, ne put s'empêcher de faire une grimace. Tout le monde regarda le maire, et le maire regarda tout le monde; Decaze n'y était pas. Il referma la porte et ouvrit l'autre un peu plus petite, située sous la banquette du cocher. Un monsieur un peu gros, avec de gros favoris et un air digne, tourna la tête pour le regarder. Ce n'était toujours pas Ducaze, et le maire allait refermer la porte quand il entendit la voix de Ducaze derrière lui.

- Monsieur le maire, vous voilà donc, comme prévu. Excusez-moi, j'étais sorti prendre l'air. La charmante dame près de vous doit être madame Pinelle.
- Exactement, monsieur Ducaze, dit le maire.
- Enchanté de vous rencontrer, Madame.
- Moi de même, monsieur, dit Madelaine.
- Je suis heureux de voir que ma compagne de voyage est une femme svelte, dit-il en souriant, car on est déjà un peu à l'étroit à l'intérieur, bien que le coupé soit la meilleure section de la diligence. Je n'aurais pas aimé passer quatorze heures entre M. Delamarre, qui n'est pas précisément un homme petit, et une grosse bourgeoise qui a triplé de poids depuis son mariage.
- Ne vous inquiétez pas, dit le maire, elle est légère comme une plume. Ce n'est pas elle qui ralentira la diligence.
- Tant mieux, tant mieux. Laissez-moi vous présenter M. Delamarre, l'adjoint au ministre.

Ducaze ouvrit alors toute grande la seconde porte, que le maire avait laissé entrouverte, et dit à l'homme à l'intérieur :

- C'est le maire, dont je vous ai parlé, et madame Pinelle.
- Oui, je vois. Aidez-moi à sortir, Ducaze, mes jambes me tuent aujourd'hui.

Delamarre sortit péniblement du coupé, aidé par son secrétaire, et se posta devant le maire et Madelaine. Il portait une redingote sombre de la plus belle coupe, parfaitement immaculée, et sans la moindre fioriture. Toute sa personne était assez large, bien qu'il n'était pas plus grand que le maire ou son secrétaire; aussi son ventre, dont la rondeur dépassait à peine de l'ensemble, était en fait plus gros qu'il n'y paraissait. Ses jambes, par contre, avaient une dimension monstrueuse, comme des boudins trop remplis. Son pantalon, déjà large, était tout boursoufflé. Ce n'était pas des jambes, c'était des troncs.

- Oui, que voulez-vous, dit Delamarre, depuis deux coups de sabre reçut en Égypte, juste là, sur les hanches, mes jambes ne savent plus ce qu'elles font. C'est la circulation sanguine, ou les nerfs, que sais-je, les médecins m'ont dit mille choses différentes – c'est bien pour cela que je ne les vois plus. Il y a tant de chaos sur la route que je souffre l'enfer, aujourd'hui.
- J'en suis navré, dit le maire.
- Oh, ce sera fini ce soir. Mais voilà donc madame Pinelle, notre nouvelle Jeanne d'Arc qui réveillera l'ardeur guerrière de notre roi. Cela ne vous fait pas peur ?
- Un peu, monsieur Delamarre, je l'avoue, répondit Madelaine, mais j'ai longtemps attendu et il est temps qu'on fasse quelque chose. Apparemment, mon mari n'est pas le seul dans cette situation.
- Non, madame Pinelle, pas le seul du tout. Il y a des milliers d'esclaves français de l'autre côté de la Méditerranée. C'est pour cela qu'il faut intervenir.
- Ce sont surtout des femmes, d'ailleurs, ajouta Ducaze.
- Oh, mon Dieu, s'exclama Madelaine, comme elles doivent souffrir.
- Leur vie n'est pas rose, dit l'adjoint au ministre.

- En voiture ! cria alors un employé.

Les chevaux avaient été changés et le cocher grimpait déjà jusqu'à sa banquette.

- Il est temps de partir, dit rapidement Ducaze en serrant la main du maire.

- Oui, allons-y, ajouta Delamarre en avançant jusqu'à la porte du coupé, avant d'ajouter :

- Ducaze, aidez-moi à monter.

Delamarre reprit sa place à gauche, Ducaze s'assit au milieu et Madelaine s'assit à droite.

Avant de fermer la porte, elle dit au maire :

- Priez pour moi, monsieur le maire.

- Tout ira bien, répondit-il.

Puis le cocher fit claquer son fouet, huit chevaux fringants piaffèrent sur place une seconde ou deux, et enfin la diligence partit.

Le maire sortit de la cour pour la suivre des yeux, s'éloignant à toute vitesse sur la route, et il ne put s'empêcher de dire tout haut :

- Salaud de Perceval !

- Ducaze, dit Delamarre à son secrétaire après quelques minutes, vous ajouterez au rapport que nous donnerons au roi que le moral des matelots est au plus haut.

- Vous avez vu des matelots ? demanda Madelaine.

- Nous n'avons fait que ça, dit Ducaze. Nous avons pour mission de visiter les navires de la marine royale qui sont stationnés à Marseille et Toulon. Nous sommes descendus dans les cales, nous avons compté des canons, beaucoup de canons, nous avons visité les arsenaux. En tout, une centaine de navires prêts à prendre la mer, plus une dizaine en chantier. Des milliers de marins, et des milliers de soldats.

- Des soldats qui ont un moral au plus haut, n'oubliez pas de l'ajouter au rapport, dit l'adjoint au ministre.

- Je n'oublierai pas, répondit Ducaze. Malheureusement, continua-t-il, le roi hésite encore. Il a peur de mécontenter les Anglais...

- Mais qu'est-ce que les Anglais viennent faire avec mon mari ? demanda naïvement Madelaine, tout en regardant la croupe des chevaux qui galopait devant elle.

- Rien, madame Pinelle, mais ils se croient les maîtres de l'univers, et ils ne veulent pas qu'un autre pays ait une flotte importante, et encore moins qu'il s'en serve.

- Ce n'est pas que ça, Ducaze, dit Delamarre. L'Angleterre ne veut pas que la France agrandisse son empire.

- Mais c'est le roi de France, dit Madelaine.

- Bien sûr, bien sûr, mais il a une dette envers l'Angleterre, sans qui la restauration n'aurait pas été possible. Sans elle, il serait en train de jouer au cricket avec les dames de la bonne société anglaise, et nous serions encore dirigé par Napoléon.

- Ou Napoléon II, ajouta Ducaze.

- Comme vous dites, répondit Delamarre, avant de confirmer :

- Il faut donc le convaincre d'intervenir malgré ses inquiétudes. Il est évident que l'Angleterre ne fera que se plaindre, si même elle se plaint. Aussi il faut agir dans l'intérêt de la France, et non de l'Angleterre.

- Mais je ne saurai jamais lui expliquer tout cela, dit Madelaine. Je suis la femme d'un menuisier, pas un diplomate, encore moins un...
- Ne vous en faites pas, madame Pinelle, tout ce que je viens de vous dire, le roi le sait déjà. Il sait aussi tout ce que je ne vous ai pas dit, le rôle des banquiers, par exemple. Mais vous ne servirez pas à l'instruire, vous servirez à pousser la balance dans la bonne direction. Il hésite, mais au fond de lui-même, il sait ce qu'il devrait faire. Si ce n'était pas le cas, il ne m'aurait pas envoyé visiter ses navires.
- Dont les troupes ont un moral au plus haut, dit Ducaze en souriant.
- Exactement, monsieur Ducaze.

Après une heure, l'espace restreint du coupé avait rapproché l'âme de Madelaine de celles des deux hommes. Dans de telles conditions, l'âme se sent instinctivement forcée d'être amie avec les autres. Le ballottement de la diligence et la beauté un peu monotone du paysage qui défilait avaient aussi beaucoup calmé Madelaine. Précipitée dans une aventure incertaine, elle n'avait pas été tout à fait elle-même. Mais peu à peu elle reprenait ses esprits. C'était l'été, la journée était chaude, et parfois les chevaux soulevaient un nuage de poussière, heureusement arrêté par la vitre du coupé. La diligence traversait de petits bois, longeait des champs de blé, passait en trombe au milieu de minuscules villages. C'était finalement la vie normale des campagnes françaises que Madelaine regardait par la vitre.

- Monsieur Ducaze, demanda-t-elle, êtes-vous marié ?
- Oui, madame, répondit-il.
- Votre femme a dû vous manquer pendant votre visite.
- Certainement, répondit Ducaze, qui sourit légèrement en sentant venir le questionnaire d'usage, auquel il avait été soumis des centaines de fois depuis le début de sa carrière.
- Mais vous savez, madame, continua-t-il, je voyage constamment, elle a dû s'y habituer depuis.
- Si elle vous aime, je suis sûre que non.

Pendant quelques secondes, personne ne parla, comme plongés dans des songes plus essentiels qu'un nombre de canons, ou même qu'une rencontre avec le roi.

- Et vous, monsieur Delamarre ? demanda Madelaine.
- J'ai perdu ma femme il y a une dizaine d'années. À l'époque, je travaillais dans un autre ministère, mais je voyageais déjà beaucoup. Vous savez, madame, les ministres servent surtout aux bals; ce sont les employés du ministre qui courent, calculent, prévoient et finalement lui donnent des rapports dans lesquels ils ont en grande partie décidé pour lui. D'une certaine façon, les ministres sont nos porte-parole, comme ils sont ceux du roi. Quand une décision fut la bonne, on dit qu'elle fut prise par le roi; quand elle fut mauvaise, on dit qu'elle fut prise par le ministre. Dans les deux cas, la vérité, c'est qu'elle fut prise par des gens comme nous.
- En êtes-vous certain, monsieur Delamarre ? lui dit Ducaze. Je crois que Napoléon prenait lui-même ses décisions.
- Vous changez de sujet, répondit Delamarre en souriant. Ne comparez pas Napoléon aux politiciens d'aujourd'hui. Les hommes d'aujourd'hui sont comme des feuilles mortes flottant sur une rivière et suivant son courant; Napoléon était plutôt un énorme vaisseau, que dis-je, il était le courant.
- Vous devez être un peu perdue, pauvre madame Pinelle; sachez seulement que monsieur Delamarre est un des rares employés de Napoléon à ne pas avoir été limogé par les ultras. Il a réussi à demeurer au gouvernement malgré son admiration pour l'empereur. En quelque sorte, il a retourné sa chemise, mais le coeur n'a pas bougé. D'ailleurs, monsieur Delamarre, je n'ai jamais su comment vous y êtes arrivé.
- Si je n'étais pas si humble – car vous me connaissez, Ducaze – je vous dirais que le mérite a des droits qui dépasse la politique.
- Pas si sûr, marmonna Ducaze.

- Mais l'explication est plus simple, continua Delamarre, je n'ai jamais trempé dans les complots bonapartistes. Pour moi, Napoléon est mort, vive le roi, et passons à autre chose. Napoléon était un homme, voyez-vous, il n'était pas un régime. Sans lui le bonapartisme n'a aucun sens. Le roi actuel n'est qu'un homme, disons, comme les autres, c'est vrai, mais il est de bonne volonté.

- Amen, dit Ducaze.

- J'ai tellement hâte de voir Paris, dit Madelaine après un moment. Savez-vous exactement à quelle heure nous arriverons ?

- La diligence va à Paris, répondit Ducaze, mais ce n'est pas là que nous allons. Nous descendons à Versailles.

- Versailles ! dit Madelaine, c'est donc là qu'habite le roi ?

- Non, il habite aux Tuileries, à Paris, effectivement, continua Ducaze. Mais il est en ce moment au château de Versailles, pour deux semaines; toute la cour y a d'ailleurs été invitée. C'est donc là que nous verrons le roi. Nous devrions arriver à huit heures ce soir. Mais qui sait, tout dépend de la route et du cocher. Si un essieu se brise en deux, je crains que nous arrivions seulement demain matin.

- Ne parlez pas de malheur, Ducaze, dit Delamarre en cognant deux fois sur la porte en bois de la diligence, ne savez-vous pas qu'en parler, c'est l'attirer ? Le malheur est comme une louve affamée qui rôde partout à la fois, et qui attend quelque chose sans trop savoir quoi. Si elle entend son nom, elle se précipite sur celui qui a parlé, en se souvenant du rôle que Satan lui a donné. Voilà le malheur. Ne vous occupez pas de lui, et il ne s'occupera pas de vous. Moi je dis que notre voyage se fera sans accidents, sans pluie et sans brigands, et que nous arriverons à huit heures, comme prévu.

- Sans brigands ! s'exclama Madelaine.

- Ne vous inquiétez pas, madame Pinelle, lui dit Ducaze, il n'y en a presque plus. Sauf peut-être un, assez fameux, qui sévit près d'Auxerre, mais il est apparemment très galant. S'il nous surprend, vous ne risquez donc rien. Mais vous direz à ma femme que je l'aimais, car il tuera tous les hommes de la diligence.

Ducaze sourit en attendant l'effet de son discours, mais Madelaine se contenta de regarder dans le vide.

- Ducaze, dit Delamarre, ne taquinez pas madame Pinelle.

À Lyon, la diligence fit une pause de trente minutes, pour laisser les passagers dîner. Les dix-sept passagers de la diligence se retrouvèrent donc dans l'auberge du *Cochon joyeux*, qui faisait face au relais de poste.

- Je n'ai pas beaucoup d'argent, dit Madelaine une fois assise à table. Je voulais d'ailleurs apporter quelques provisions, mais au dernier instant je n'ai pas pu.

- Ne vous en faites pas, dit Ducaze, à partir de maintenant, nous paierons pour tout.

L'auberge était essentiellement une grande salle au plafond bas, éclairée par de gros chandeliers ronds et des bougies le long des murs. Tout le mobilier était en bois solide verni par l'usage. Chaque table avait six mètres de longueur et devait peser au moins 400 kilos. Les bancs devant chaque table étaient en fait des troncs d'arbres sciés en deux, dont on avait posé la partie ronde sur des billots. Trois petites pièces au fond avaient été aménagées pour les clients plus délicats ou plus fortunés, mais elles étaient occupées lorsque Ducaze, Delamarre et Madelaine étaient entrés dans l'auberge.

- Qu'est-ce que je peux vous servir ? demanda une femme d'environ quarante-cinq ans avec une poitrine énorme et des pommettes rouges.

Elle portait une blouse blanche dont la bordure rappelait les couleurs et les arrangements des costumes slovaques, et une grande jupe de paysanne, bleue et à frange.

- Avez-vous de la bière ? dit Ducaze
- Et du porto, c'est bon pour la circulation, dit Delamarre.
- De la bière, oui; du porto, non, répondit la serveuse.
- Alors une bouteille de Montrachet, dit Delamarre.
- Pas de monrachat non plus, dit la femme. Mais si c'est du vin que vous voulez, il y a le vin local.
- Oui, bon, alors donnez-moi ça, dit Delamarre.
- Et la dame ? dit encore la serveuse en regardant Madelaine d'un air indifférent.
- Du thé, je prendrai du thé.
- On n'est pas en Chine, madame, nous n'avons pas de thé, répondit la serveuse.
- Alors je ne sais pas...
- Apparemment notre cidre n'est pas désagréable aux dames, dit la serveuse; bien des clientes en demandent.
- Alors du cidre, dit Madelaine.
- Et pour manger ? continua la serveuse.
- Ma foi, dit Ducaze, ce que vous avez de mieux.

La serveuse hocha la tête et s'éloigna.

- C'est rustique, dit Ducaze.
- Vous vérifierez l'addition, dit Delamarre, à tout hasard.
- Bien entendu, mais il règne dans cette auberge une odeur fort agréable qui parle en sa faveur. Je crois même reconnaître le rôti aux pieds de porc, pas vous monsieur ? dit Ducaze.
- À mon âge, les sens sont émoussés, mon cher Ducaze. Vous savez bien que je ne goûte et ne sens presque plus rien. Il m'arrive encore de faire semblant, de m'extasier devant un gigot ou un grand vin – que je continue à commander par habitude –, mais honnêtement, quant à moi, je ne demande qu'une chose, c'est que ce soit comestible. La perte des sensations, voilà le vrai secret de la frugalité.

Quinze minutes plus tard, la serveuse apporta un énorme plat où des légumes bouillis entouraient des pieds de cochon. Elle se dépêcha ensuite d'apporter la bière, le vin et le cidre qu'elle avait apparemment oubliés. Les autres passagers étaient assis à côté et mangeaient sans parler de la salade et des saucissons.

- Dépêchons-nous, dit Delamarre avant de prendre une grande gorgée de vin, nous n'avons plus que dix minutes.
- Il a un drôle de goût, ce porc, dit Ducaze après avoir avalé sa première bouchée.
- Il avait peut-être les pieds sales, dit Delamarre.

Le dîner fut promptement englouti, et Madelaine buvait sa dernière gorgée de cidre lorsque le cocher, qui était assis à une autre table, se leva d'un coup, essuya sa bouche grasseuse avec le revers de sa manche et cria :

- En voiture, messieurs, dames !

En se levant, l'adjoint au ministre avait le regard fatigué des gens ivres.

- Monsieur Delamarre, lui dit Ducaze, vous n'auriez pas dû boire toute la bouteille.
- C'est pour oublier mes jambes, répondit Delamarre. Ce n'est pas parce que je ne me plains pas que je vais bien. Je suis un ancien soldat, je me tais et j'endure; mais je ne refuse pas un peu d'aide de la nature.

Les passagers reprirent leur place dans la diligence et le voyage continua. Alourdi par le vin, l'adjoint au ministre s'endormit aussitôt, la tête renversée sur le dossier de la banquette.

- Je ne devais pas vous le dire tout de suite, dit Ducaze à Madelaine après quelques minutes, mais Delamarre à promis de vous donner une petite récompense si vous réussissez à convaincre le roi de lancer une expédition contre les Barbaresques. Une rente de 2000 francs par année.

- Il ne fallait pas, dit Madelaine, c'est pour mon mari que j'ai accepté la proposition du maire.

- Je sais, je sais, mais si le roi se décide, ce sera en partie grâce à vous, et si par bonheur vous êtes de nouveau réunie avec votre mari, vous aurez de quoi vivre dans une certaine aisance. Deux mille francs, ce n'est pas énorme, mais...

- C'est beaucoup à Fuveau, monsieur Ducaze.

Madelaine prit la main droite de Ducaze dans ses petites mains gantées et la serra délicatement.

La diligence arriva à Versailles à 8 heures pile. Ducaze réveilla Delamarre et l'aïda à descendre. La diligence ne s'était pas arrêtée à un relais, mais au milieu de la rue des Escabeaux, éclairée par la lueur faible d'un réverbère. Après avoir lancé par terre sans ménagement les valises de Ducaze et Delamarre, le cocher reprit son poste, claqua son fouet, et la diligence continua son chemin.

Un cocher assis à la banquette d'une voiture sombre et sans toit, stationnée toute proche, leur cria :

- Puis-je vous conduire quelque part ?

- À l'hôtel des 3 seigneurs, répondit Ducaze.

On se rendit donc à l'hôtel. La chambre de Madelaine était entre celle de l'adjoint et celle du secrétaire. Pendant que Ducaze retouchait le rapport qui devait être donné au roi le lendemain, Madelaine pria à genoux devant son lit.

- Oh, mon Dieu, disait-elle, vous avez eu la bonté de sauver mon fils, ayez celle de sauver mon mari. Donnez-moi la force de trouver les mots justes demain. Je sais maintenant que vivre avec Perceval serait pire que la mort, et pourtant pour mes enfants je m'y résignerais. Si mon mari est encore en vie, faites que le roi le retrouve.

Cette touchante supplication de Madelaine fut cependant suivit du marché habituel que la majorité des gens font avec Dieu.

- Si je revois mon mari, je promets d'être bonne avec tout le monde, d'être charitable et de donner cent francs à l'Église.

Puis Madelaine retira sa robe et se coucha.

Bien que le lendemain, Ducaze et Delamarre ne devaient voir le roi qu'à 4 heures de l'après-midi, la matinée fut fébrile pour Madelaine. On dut lui répéter plusieurs fois que sa tenue était convenable, et néanmoins elle changea de robes six fois de suite avant le déjeuner. En mangeant son oeuf à la coque dans la chambre de Delamarre, qui avait la plus grande chambre des trois, elle tremblait assez pour que Ducaze lui en fasse la remarque.

- Je sais, c'est plus fort que moi, je ne sais pas ce que j'ai.

- Tout le monde passe par là, madame Pinelle, dit Delamarre. Même moi, à cinquante ans, j'avais la gorge nouée la première fois que j'ai rencontré le roi. Et pourtant Napoléon m'avait déjà adressé la parole ! Mais que voulez-vous, comme vous dites, on n'y peut rien. Même les écoliers qui savent parfaitement leur leçon sont nerveux. Que faire ? Dès qu'on sait qu'une autre personne a un pouvoir sur notre destinée, on se met à trembler; c'est comme si le corps était allergique au despotisme. La

gorge nouée et l'estomac serré sont des réactions allergiques. La seule chose à faire, c'est d'y passer, puis de s'éloigner du tyran.

- Monsieur Delamarre...

- Ducaze, je parle en général, je ne dis pas que le roi est un tyran.

- Je ne saurai pas quoi lui dire, dit Madelaine.

- Laissez parler l'amour que vous avez pour votre mari, et vous saurez, lui dit Ducaze.

- Il n'y a que l'amour et la haine qui soient éloquentes, dit Delamarre

- Comme ce que vous dites est vrai, dit Madelaine à l'adjoint en le regardant presque tendrement.

- Oubliez que c'est un roi, et dites ce que vous avez à dire, ajouta Ducaze

- J'essaierai, dit Madelaine.

À 3 heures 30, ils partirent pour Versailles, dans le même genre de voiture – en vérité, un taxi à cheval – que la veille.

- Nous arrivons à Versailles comme des voyageurs de commerce, dit Ducaze alors que la voiture s'approchait de la grille du château.

- Dites plutôt comme de vieilles filles qui font une quête, répondit Delamarre en riant.

Après qu'un garde ait parlé au cocher, la voiture passa la grille et traversa l'immense cour qui se trouve entre les pavillons, avant d'arriver finalement dans la cour de marbre.

- Pourquoi entrons-nous par ici ? demanda Ducaze à Delamarre.

- Je suppose que c'est une directive du roi, il veut impressionner ses courtisans.

Les deux portes au milieu du château étaient ouvertes et un portier en grande livrée se tenait debout devant chacune d'elle. L'un d'eux vint ouvrir la portière de la voiture, et Delamarre descendit tout seul, en faisant quelques grimaces. Ducaze descendit ensuite et donna son bras à Madelaine. Une fois à l'intérieur du château, un serviteur vint leur dire que le roi les recevrait dans le cabinet du conseil et serait un peu en retard.

- En effet, le roi est dans la galerie des glaces avec plusieurs invités, poursuivit le serviteur. Je ne crois pas qu'il vous ait oublié, mais il est de fort belle humeur, la journée a été magnifique; aussi risquez-vous de vous faire attendre un peu.

- Ah, vous voilà ! entendit-on subitement.

C'était le ministre de la marine qui venait à leur rencontre.

- Monsieur Delamarre, monsieur Ducaze, et madame... ?

- Madame Pinelle, répondit Ducaze.

- ... et madame Pinelle, heureux que vous soyez arrivés sains et saufs, dit-il sans paraître surpris de la présence insolite de Madelaine.

- Madame est la femme dont je vous ai parlé, dit l'adjoint. Celle dont le mari est prisonnier chez les Barbaresques et qui a insisté pour parler au roi.

- Oui, je me souviens maintenant, dit le ministre.

Le ministre était un homme grand, à favoris teints en blond, qui avait tout du diplomate. Il portait une grande tenue, pleine de rubans et de médailles, qui par le plus grand des mystères ne lui donnaient pas un air ridicule. Toutes ces décorations, au lieu de former un chaos prétentieux et incompréhensible, donnaient au contraire au ministre un air de grandeur surnaturelle, comme s'il n'eut pas été un homme comme les autres. Il claqua les talons et baisa la main de Madelaine. Avec sa robe de paysanne, Madelaine ressemblait à une vendeuse de roses qui serait entrée dans le château par inadvertance, et le

ministre devait avoir l'impression de jouer le rôle de Louis IX jugeant sous un arbre les différents entre les plus communs de ses sujets.

Mais qui eut bien observé Madelaine eut remarqué que dans sa nervosité vibrait l'ardeur d'une mission presque céleste; que dans son regard, comme dans celui d'un athlète avant le départ d'une course, se concentraient toutes les forces de sa personne, prêtes à s'élancer dans un ultime effort. Déjà, en effet, Madelaine ne songeait plus qu'au roi. Tout son être était tendu tel un mécanisme que seul le roi pouvait mettre en marche. Aussi fut-elle soulagée, et non pas affolée, lorsque le ministre leur dit :

- Le roi a décidé de vous recevoir immédiatement. De cette façon, continua le ministre en se tournant vers son adjoint, ceux des invités qui ne vous connaissent pas encore vous verront enfin. Je tiens absolument à vous présenter le duc de Broglie, sa femme est ravissante.

- Vous voulez dire qu'il nous reçoit dans la galerie des glaces ? demanda Delamarre.

- Exactement.

- Mais je ne suis pas habillé pour l'occasion. Je croyais voir uniquement le roi quelques minutes, et non participer à une fête.

- Ne vous en faites pas. Nous sommes entre intimes. L'atmosphère est fort détendue.

Une réunion de gens aussi snobs que l'était l'entourage du roi n'est en fait jamais détendue, puisque trop de conditions demanderaient à être réunies pour lui donner même un semblant de décontraction. En fait, tous les comtes, pairs de France, banquiers et autres, y compris leurs femmes, qui tournaient autour du roi et qui se trouvaient à l'instant réunis dans la galerie des glaces, étaient les gens les plus égocentriques du royaume. Chacun ne s'inquiétait que de l'effet qu'il faisait aux autres, croyant que les autres s'occupaient sérieusement de lui, alors qu'ils ne s'inquiétaient évidemment que de la même chose : l'opinion. Ainsi, comme un troupeau de femmes russes ne vivant pas dix minutes par jour pour elles-mêmes, et s'observant toute la journée comme des comédiennes de théâtre, les nobles et quasi-nobles réunis dans la galerie des glaces ne pouvaient voir que la surface de toute chose, n'ayant absolument ni le temps ni la force d'aller plus loin. Trop occupés à poser, tous les autres hommes étaient pour eux des ombres, ou plus exactement des porte-vêtements : un homme en redingote sale était essentiellement une redingote sale, et un homme décoré de la légion d'honneur, essentiellement une croix de la légion d'honneur.

C'est donc devant ces gens que fut présentée Madelaine. Lorsque le ministre entra dans la galerie des glaces, suivit de Ducaze, Delamarre et Madelaine, il étendit les bras, et dit assez fort pour être entendu de tout le monde :

- Monsieur Delamarre, mon adjoint; monsieur Ducaze, son secrétaire; et madame Pinelle.

Le fait qu'il ne lui donne aucun titre serra un peu le cœur de Madelaine, qui pendant quelques secondes sentit son courage la quitter en voyant tant d'hommes décorés et de femmes en robes magnifiques, colliers de perles au cou et bracelets d'or au poignet.

Tout le monde était debout, certains tenant une coupe de champagne, d'autres fumant une cigarette à l'embout démesurément long. Le roi était au milieu de la galerie et gardait une attitude noble en suivant la conversation que lui faisait deux hommes dans la cinquantaine et une femme assez jeune. Il était lui-même assez vieux, mais se tenait encore droit; son visage était un peu jouflu, comme celui de son frère mort sur l'échafaud, mais moins rond. Il avait un habit blanc avec comme unique décoration l'emblème de la monarchie. Le ministre s'approcha de lui résolument, laissant Madelaine et les deux hommes un peu derrière, et lui dit quelque chose à l'oreille. Madelaine avait l'impression que tout le monde avait cessé de parler et l'observait. Finalement, le ministre se retourna et leur fit signe d'avancer.

- Sire, mon adjoint, son secrétaire et madame Pinelle.

Le roi fit un léger sourire à chacun, y compris à Madelaine, qui fut traité exactement comme si elle eut été une comtesse. Madelaine répondit au roi par une profonde révérence, puis le roi s'adressa à Delamarre.

- Vous avez le rapport que j'ai demandé au ministre ?
- Oui, sire, je l'ai dans ma serviette.
- Je vous félicite. Vous la donnerez au ministre, j'en prendrai connaissance plus tard. Vous avez donc vu nos navires sur la Méditerranée. Comment va notre marine ?
- Louis XIV n'en avait pas de plus belle, sire.
- Heureux de l'entendre, répondit le roi.

L'impression de Madelaine avait été juste : tous les invités avaient cessé de parler. Ils s'étaient même légèrement rapprochés. Madelaine cependant ne pouvait voir clairement, à moins de tourner la tête, que le roi et quelques personnes près de lui, qui à cet instant observaient la conversation sans y participer.

- Sire, dit un peu subitement Delamarre, le mari de madame Pinelle est prisonnier des Barbaresques. Elle est un vivant portrait de tous les malheurs causés par les pirates.
- Je suis navré, dit le roi à Madelaine, que votre mari ait été victime des Barbaresques. Soyez certaine que je cherche depuis longtemps à résoudre ce problème. Malheureusement, le dey d'Alger refuse de mettre fin à la piraterie.
- Le roi s'est d'ailleurs brouillé avec lui, ajouta l'adjoint.

Delamarre, bien qu'un simple adjoint, avait de toute évidence toute la confiance du roi, et le ministre écoutait comme les autres sans intervenir.

- Quand les paroles n'ont pas d'effet, ne faut-il pas agir ? demanda Madelaine.
- Ce n'est pas si simple, dit le roi légèrement embarrassé.
- Sire, mon mari est peut-être en ce moment enchaîné comme une bête féroce. Il souffre peut-être de la faim et de la soif, qui sait les tourments qu'il doit subir de la part de ses ravisseurs ? Je vous conjure de faire quelque chose, d'envoyer une expédition comme vous le conseille monsieur Delamarre. Sinon pour mon mari, pour les milliers de femmes traitées comme des bestiaux, devant obéir jour et nuit à leurs tortionnaires. Un mot de vous peut briser leurs chaînes, et les rendre à leur mari et à leurs enfants.

Les paroles de Madelaine ne semblaient pas avoir d'effet sur le roi, qui écoutait poliment, mais n'était nullement ému. Une femme à côté de Charles X semblait chercher dans le regard du roi si elle devait rire ou pleurer. Tout le monde attendait la réaction du roi pour décider si Madelaine était une sainte ou une pauvre d'esprit. Finalement, un homme dans l'assistance, assez proche de Madelaine pour lui parler, et qui prenait le silence du roi pour du dédain, dit à Madelaine :

- Ne seriez-vous pas la fille d'une ancienne tricoteuse ?
- Non monsieur, répondit naïvement Madelaine, ma mère était fille de ferme. Mais je ne l'ai jamais connue, elle est morte en me donnant naissance.

En voyant que personne ne riait, et encore moins le roi que les autres, l'homme sentit qu'il avait gaffé et ne dit plus rien.

- Madame Pinelle, dit le roi, je comprends votre douleur, mais...
- N'en va-t-il pas de l'honneur de la France d'aller libérer ses enfants ? dit encore Madelaine, et à ce mot d'honneur, le roi parut l'écouter avec plus d'attention.
- Que disent les autres nations, continua-t-elle, en voyant que la France ne fait rien, que son roi hésite pendant des années ? Et si c'était des Anglais que les Barbaresques entassaient par milliers dans les

cales de leurs bateaux et vendaient aux enchères ? Si c'étaient des Anglaises qui vivaient comme des animaux de ferme, que ferait le gouvernement anglais, croyez-vous ?

- Je... commença le roi, mais il s'arrêta, fit une pause, puis regarda lentement tous les visages tournés vers lui.

Il se redressa ensuite et dit enfin :

- Vous avez raison, madame, une grande nation ne peut pas laisser ses enfants être maltraités par qui que ce soit. Les Anglais, sinon leur gouvernement, comprendront la nécessité absolue qu'a la France d'intervenir. Monsieur le ministre, étudiez de nouveau ce que l'expédition dont vous m'avez parlé nécessite.

- Il n'y a rien à étudier, sire, dit Delamarre. Tout est prêt. Il suffit d'un ordre et les bateaux peuvent partir dans une semaine.

- D'accord, alors faites ce qu'il faut, et qu'ils partent le plus tôt possible.

Spontanément, tous les invités, pourtant si secs, si artificiels, si égoïstes en temps normal, se mirent à applaudir. Quelques-uns crièrent même « bravo ! » et « vive le roi ! » Ces quelques acclamations réchauffèrent le cœur du vieux roi, qui ne s'était pas encore tout à fait habitué à sa propre décision.

La flotte quitta Toulon le 25 mai. En tout, 103 navires de guerre et 572 navires marchands, pour transporter les soldats. Les 19 000 marins étaient commandés par l'amiral Duperré, et les 35 000 soldats étaient commandés par le maréchal Bourmont, ministre de la guerre. Aucune flotte française n'avait jamais été aussi immense. Le roi n'avait voulu laisser aucune chance aux Barbaresques. Les navires portaient des noms comme la *Mouette*, l'*indestructible*, l'*indomptable*. En tout, au moins 3000 canons, sans compter les canons de campagne. Le navire typique avait trois mats, 15 voiles et 3 étages. Dans la cale étaient conservés les vivres et les armes. Les matelots couchaient dans des dortoirs aménagés aux troisième et deuxième ponts. Le commandant de la flotte, l'amiral Duperré, avait déjà combattu contre les Autrichiens en 1814, au large de Venise. Grâce à lui, l'Empire avait gagné au moins une bataille navale.

- Ohé, s'écria-t-il au sous-lieutenant Duperreau, car un vent violent emportait toutes les paroles qui n'étaient pas hurlées. Quelle est votre opinion, il semble que le temps se couvre. Devrions-nous affaler immédiatement ?

- Je le crois bien, amiral. Déjà la grand-voile menace de déchirer.

- C'est bien mon avis, mais nous avons pris du retard, aussi je vais tenter la chance et continuer toutes voiles dehors. Allez cependant avertir le maître d'équipage que des matelots se tiennent prêts à affaler le plus vite possible.

- Bien, mon amiral, répondit le sous-lieutenant, avant de s'éloigner.

L'amiral, serré dans son uniforme d'officier, regardait d'un air distrait l'eau d'un gris profond qui montait et descendait aux bas-côtés du bateau. Il se demandait si l'expédition était une sage décision. Elle était certaine de réussir, mais quelles allaient en être les conséquences, en particulier pour la France ? La piraterie n'était-elle pas un moindre mal ? Qui pouvait savoir l'avenir, et si un jour, une situation différente, un gouvernement différent, n'allait pas transformer en calamité ce qui n'était qu'une courte campagne. Il ne tenait pas la rampe, malgré une houle qui devenait de plus en plus furieuse, comme si réussir à se tenir debout par lui-même était une victoire contre la nature et une preuve de sa propre force.

Il eut voulu percer les secrets des générations futures, pour pouvoir combattre sans hésitation; mais il ne pouvait qu'obéir au roi, et espérer pour le mieux. Finalement, le sous-lieutenant revint vers lui, en avançant tant bien que mal et en grimaçant à cause du vent qui cinglait son visage.

- Mon amiral, hurla-t-il, le maître d'équipage insiste pour affaler immédiatement; la mer devient violente.

- Je sais, nous allons essayer un gros grain. Mais je préfère ne pas affaler.

L'amiral sortit alors une petite longue-vue d'une des poches de son pardessus et fouilla l'horizon.

- J'ai bien peur, dit-il au sous-lieutenant, que nous allons bientôt perdre de vue complètement le reste de la flotte. Elle sera éparpillée, et nous perdrons encore plus de temps.

- Si votre amiral le permet, dit le sous-lieutenant, je crois que les Barbaresques n'auront pas à se plaindre, et qu'une semaine de plus ou de moins ne changera rien au résultat de notre expédition.

- Vous avez raison quant à cela, monsieur, mais un horaire est un horaire. C'est en respectant scrupuleusement les petites choses qu'on arrive à accomplir les grandes. Quand vous en serez absolument convaincu, vous pourrez peut-être devenir lieutenant. Il y a déjà assez d'incertitudes en mer pour ne pas nous permettre de lésiner sur les ...

Mais l'amiral n'eut pas le temps de continuer, un craquement épouvantable se fit entendre, et les deux officiers se retournèrent. La grand-voile venait de déchirer, et déjà une trentaine de marins essayaient d'attraper les deux moitiés qui battaient au vent comme un énorme oiseau blessé.

- J'ai été trop optimiste, dit alors l'amiral, avant de se tourner vers le sous-lieutenant et d'ajouter :

- Ordonnez immédiatement d'affaler toutes les voiles.

- Oui, mon amiral.

- Et, sous-lieutenant, vous savez que j'ai parfois un ton un peu sec, mais c'est uniquement pour mieux enseigner les secrets du métier.

- Évidemment, mon amiral, répondit le sous-lieutenant avec un léger sourire.

Il se rendit ensuite en titubant jusqu'au maître d'équipage, et après quelques secondes, plus de cent matelots grimpèrent tous en même temps sur les mats, avancèrent sur les cordages et commencèrent à tirer et à attacher les voiles. Le bateau, qui penchait tellement que même l'amiral avait été obligé de tenir la rampe quelques instants, se redressa aussitôt, sans cesser pour autant de monter et de descendre au gré de la houle.

L'amiral regardait les marins affaler quand un officier, tout petit et l'air jeunot, vint se mettre au garde à vous devant lui, tout en se balançant à cause des secousses du bateau.

- Qu'y a-t-il, adjudant ?

- Une chose fort intéressante, mon amiral. Je crois qu'il vaut mieux que vous veniez voir vous-même.

L'adjudant se retourna et l'amiral le suivit. Ils descendirent deux étages, jusqu'au troisième pont, en se tenant tant bien que mal à la rampe des escaliers. Parfois une marche se déroba sous eux et ils manquaient de tomber, parfois une marche arrivait au contraire à toute allure et ils pliaient les genoux subitement. Mais ils arrivèrent finalement au troisième pont, où deux cents marins avaient leurs lits et passaient le temps qu'ils n'étaient pas sur le pont supérieur. L'adjudant mena l'amiral jusqu'à un petit grabat entouré de plusieurs hommes.

- C'est elle, mon amiral, dit l'adjudant après avoir poussé quelques-uns des hommes qui regardaient en direction du grabat avec un drôle de sourire.

- Comment, elle ? demanda l'amiral en fronçant les sourcils.

Puis il regarda le grabat. Une femme, habillée en soldat, était étendue dans le lit sur le dos et croisait les bras derrière la tête. Elle était assez belle et elle avait l'air de boudier.

- Bah ! s'écria l'amiral. Que faites-vous ici, vous ? Vous ne savez pas que c'est un navire de guerre ? Et que faites-vous avec cet accoutrement ?
- Elle refuse de parler depuis qu'on l'a découverte, mon amiral, dit l'adjutant.
- Bon, de toute façon, elle ne peut pas rester ici, dit l'amiral. Amenez-la dans ma cabine. Si elle reste ici, continua-t-il en regardant les marins autour de lui, certains d'entre-vous pourriez vous tromper et la manger avec votre biscuit. Vous la dévorez des yeux.

Les marins se mirent à rire et l'adjutant donna l'ordre à deux d'entre eux de mener la jeune femme au deuxième pont, dans la cabine de l'amiral.

- Allez-y, dit-il à l'adjutant, et restez avec elle dans la cabine jusqu'à ce que j'arrive. Je vais en profiter pour faire un petit tour, question de juger le moral de l'équipage.

L'adjutant, deux matelots et la jeune femme montèrent donc l'escalier l'un après l'autre et disparurent, et l'amiral commença sa visite. C'était quelque chose qu'il faisait régulièrement, autant pour montrer aux marins que tout allait bien que pour s'en assurer lui-même.

Il passa à côté de l'escalier et s'approcha d'un matelot qui mangeait assis sur son grabat, adossé au flanc du bateau.

- Alors, marin, la nourriture est bonne ?
- Oui, mon amiral, répondit le marin en souriant, le biscuit est comme du bon pain frais. C'est qu'on est parti il y a seulement trois jours.
- Et la viande ?
- Magnifique, mon amiral, et point trop salée.
- Croyez-vous que cela vous sustentera jusqu'en Algérie ?
- Oui, mon amiral, et je saurai charger le canon plus vite que n'importe qui.
- À la bonne heure, s'écria l'amiral, une armée heureuse est une armée qui gagne.

Que ce soit la bonne humeur de tous les marins ou, sans s'en rendre compte, l'étrange passager clandestin qui l'attendait dans sa cabine, l'amiral était subitement passablement en train.

Il continua sa visite. Au bout de l'étage, il s'écria :

- Pouha, quelle épouvantable odeur !
- C'est un baril qui a renversé, à cause de la tempête, un baril de poissons dans la saumure, répondit un marin.
- Vous me ferez le plaisir de nettoyer tout ça le plus rapidement possible. Il y a de quoi provoquer une mutinerie.
- Oui, mon amiral.

Puis il monta et continua sa tournée sur le deuxième pont, où certains marins avaient accroché des hamacs, et se balançaient au rythme nonchalant du roulis.

Les deux cents marins du deuxième pont avaient le même entrain que les autres et l'amiral termina sa tournée tout à fait satisfait, malgré la tempête.

Il entra dans sa cabine, et dit au sous-lieutenant, qui avait rejoint l'adjutant :

- Le temps ne va pas s'améliorer, et déjà on ne voit plus le bateau derrière nous, ni tous ceux derrière lui. Donnez l'ordre de hisser le petit foc et de mettre le cap sur Palma, comme il était prévu de le faire en cas de tempête.
- Oui, mon amiral, répondit le sous-lieutenant avant de partir.
- Vous aussi, adjudant, vous pouvez partir, ne restez pas là comme un épouvantail. Et vous deux aussi, ajouta-t-il pour les deux marins, laissez-moi seul avec notre nouvelle équipière.

Tous les trois partir après avoir salué l'amiral.

- Et maintenant, à nous deux, dit l'amiral en tirant un peu ses pantalons pour mieux s'asseoir sur une petite chaise, juste devant la jeune femme, qui était assise sur le lit de l'amiral.

- Qu'est-ce qui vous amène parmi nous ? Je devine que vous vous êtes habillée en soldat pour pouvoir monter sur le bateau à Toulon, et que vous n'avez pas l'intention de vous battre. Vous avez eu de la chance que votre stratagème fonctionne, car la plupart de soldats ne sont pas sur des navires de guerre, mais sur des navires marchands. Vous auriez dû vous déguiser en matelot. Si personne ne s'était aperçu que vous êtes une femme, qu'auriez-vous fait une fois en Algérie, quand un officier vous aurait donné l'ordre de courir sus à l'ennemi ? Vous auriez été dans de beaux draps.

La jeune femme, qui avait écouté sans donner l'impression de vouloir répondre, fut alors visiblement piquée, et s'écria :

- Mais c'est exactement ce que je veux ! Je veux me battre, et ce n'est pas un hasard si j'ai acheté un habit de soldat et non de matelot. Puisque j'ai réussi à me rendre jusqu'ici, j'espère que vous n'aurez pas la désagréable audace de m'empêcher de me battre.

- Oh, que si, mademoiselle, répondit l'amiral. Et dès que nous serons arrivés à Palma, je vous donnerai une chemise et un pantalon en échange de votre habit de soldat, et vous partirez gentille du bateau.

- Quoi ! Non, non, je refuse. J'ai une soeur qui a été capturée par les Barbaresques il y a plus d'un an, et je tiens à la retrouver.

L'amiral sourit doucement, et répondit :

- J'admire votre courage, mais nous n'avons pas besoin d'héroïne. Nous la délivrerons pour vous et vous la reverrez en France dans quelques semaines.

- Non, je veux me battre.

- C'est non.

- J'insiste.

- N'insistez pas.

Voyant alors que sa tactique de fille capricieuse ne fonctionnait pas, elle changea de ton complètement.

- Je vous en prie, pour moi. Laissez-moi au moins aller jusqu'en Algérie.

- Mademoiselle, puisque je vous dis que c'est impossible.

- Si vous faites ça pour moi, je serai gentille avec vous, dit-elle alors en se levant et en s'approchant de l'amiral.

- Ma foi, votre opiniâtreté vous honore. C'est bon, je me laisse vaincre; une fois n'est pas coutume. Et vous ne serez même pas obligée d'être gentille, ajouta-t-il en riant.

- Merci, monsieur, dit simplement la jeune femme.

- J'espère que vous n'êtes pas une espionne, dit l'amiral avec un léger sourire.

- Oh, monsieur, moi qui est prête à mourir pour la France ! Et d'ailleurs, quel intérêt aurais-je eu à entrer dans le bateau ? Et comment, maintenant, pourrais-je faire la moindre infortune au bateau ?

- Vous avez raison, mais je plaisantais. Quoi qu'il en soit, vous resterez ici, dans ma cabine, jusqu'en Algérie. Et évidemment, il n'est pas question que vous vous battiez.

- Merci monsieur, il en sera comme vous voudrez.

- Mais, excusez-moi, les préparatifs de la guerre m'ont fait oublier la plus élémentaire politesse. J'ai oublié de vous demander votre nom.

- Marie Hata.

- Enchanté de vous connaître, mademoiselle Hata. Quant à moi, je suis l'amiral Duperré.

Cet incident presque romantique n'avait cependant pas fait oublier la tempête à l'amiral. Il sortit sur le pont, où se trouvait l'adjudant, après avoir pris congé de la jeune femme.

- Alors, adjudant, qu'en est-il de la météo ?
- Je crois que la tempête ne va pas empirer, et que nous arriverons sains et saufs à Palma; nous, ainsi que tout le reste de la flotte.
- Heureux de l'entendre.
- Si je peux me permettre, mon amiral, avez-vous pu apprendre quelque chose de la jeune femme ?
- Oui, tout à fait. C'est une jolie fille au coeur romanesque. Elle s'est jointe à nous pour combattre; elle ne combattra pas, mais je la garde jusqu'en Algérie.
- Vous ferez des envieux, mon amiral.
- Ah, ah, je ne suis pas un corsaire. Vous pourrez dire à tout l'équipage qu'elle ne sera que mon invitée.
- C'est dommage, elle est charmante.
- Comme vous dites.
- Mais rien ne vous empêche, en vérité, continua-t-il, de vous montrer galant avec elle.
- Non, mon amiral, je n'en ferai rien, répondit-il immédiatement, avant d'ajouter :
- Mais vous plaisantez, évidemment.

Au petit matin, alors qu'à un bout du ciel l'horizon était à peine plus pâle que durant la nuit de tempête, et que de l'autre côté on ne devinait l'arrivée du soleil que par une faible lueur mêlé d'oranger, le matelot perché sur la vigie depuis quelques heures, depuis que la mer s'était calmée, cria enfin :

- Terre !

Aussitôt, l'adjudant, qui avait passé la nuit sur le pont, alla avertir l'amiral. Il frappa doucement et ouvrit la porte. L'amiral dormait encore, couché tout habillé sur le lit. Seuls les premiers boutons de son pardessus étaient détachés. L'adjudant hésita quelques secondes à le réveiller, et remarqua enfin que la jeune femme n'était pas avec lui. Il décida de ne pas réveiller l'amiral immédiatement et partit à la recherche de la jeune fille. Ses recherches ne furent pas longues. Il venait à peine de sortir de la cabine de l'amiral et se dirigeait vers l'entrepont quand il entendit une clameur plus bas. Au moins cinquante marins devaient crier comme s'ils avaient vu le démon en personne. Aussitôt, l'adjudant se précipita dans l'escalier et descendit jusqu'au troisième pont, d'où partaient les cris.

- Mon adjudant, s'écria un matelot en l'apercevant, c'est la jeune femme, elle veut tous nous tuer. J'allais justement vous chercher.
- Quoi ! Comment est-ce possible ? Où est-elle ?

Il n'eut pas besoin de répéter la question, il avait déjà aperçut un rassemblement de marins au bout de l'étage, devant la chambre aux munitions. Il s'y précipita, se fraya un chemin entre les matelots et entra dans la chambre, où une dizaine d'autres matelots regardaient la jeune femme avec terreur.

Elle était à côté des barils de poudre, et au-dessus d'un petit baril, d'une trentaine de centimètres de hauteur, posé sur un plus gros baril, elle agitait lentement un flambeau. On pouvait voir un petit trou sur le baril, et un peu de poudre autour du trou. Qu'un peu de feu tombé du flambeau enflamme la poudre et des centaines de kilos de poudre explosaient, emportant les hommes et la moitié du bateau.

- Mais que faites-vous ? Vous êtes démente ! Expliquez-vous, cria l'adjudant.
- Vous êtes tous les esclaves du roi, vous ne pouvez pas comprendre. À bas le roi, à bas la monarchie. Vive la révolution !
- Faites attention ! cria un marin, vous allez tous nous faire sauter.

- C'est bien ce que j'ai l'intention de faire !
- Qu'avez-vous à gagner par un acte aussi barbare ? continua l'adjutant.
- Je ne laisserai pas le roi, ce fier descendant de tous les anciens porcs de la monarchie, envahir l'Algérie. Ma mort n'est rien si elle sauve l'Algérie et abat une fois pour toute la monarchie.
- Vous ne savez pas ce que vous dites, le roi ne veut que mettre fin à la piraterie.
- C'est lui le pirate ! s'écria la jeune femme. C'est un vampire, vampire du peuple. Je ne le laisserai pas étendre son empire. Tous les rois sont ensemble, ce sont tous des vampires, mais un jour viendra où le sang qu'ils sucent avec tant d'avidité n'aura pas si bon goût ! Ce sera alors un poison, le poison salvateur du peuple qui les précipitera tous dans la tombe. Robespierre est mort trop tôt, mais 10 000, 100 000 Robespierre se lèvent en ce moment même en France et termineront son oeuvre. Je ne suis que la petite goutte d'un immense océan, l'océan du progrès qui balayera une fois pour toutes les vieilleries qui encombrant la France. Faites vos prières, messieurs; je ne vous demande pas pardon, car votre mort est nécessaire, et vous ne serez pas les derniers à mourir avant l'arrivée du nouveau règne, celui du peuple, celui de la fraternité. Vive la révolution !

Pendant son discours, l'adjutant avait eu le temps de remarquer que le petit baril était très près d'une écoutille. L'écoutille était fermée, mais avec un peu de chance, on aurait le temps de l'ouvrir et de jeter le baril dehors. Il avait averti discrètement le marin près de lui de se tenir prêt. Lorsque Hata cessa de parler, c'était le moment ou jamais.

- Ouvre l'écoutille ! cria-t-il au marin, tout en s'élançant vers la jeune femme.

En une fraction seconde, il empoigna le baril plus petit que la jeune femme avait près d'elle, mais celle-ci, instinctivement, le serra dans ses bras. L'adjutant empoigna alors sans hésiter les vêtements de la jeune femme et la poussa vers l'écoutille grande ouverte. Celle-ci, agrippant encore plus fort le baril, échappa son flambeau, qui enflamma la poudre en tombant. La jeune femme fut précipitée du haut de l'écoutille en serrant le baril dans ses bras. Il y eut une explosion. La jeune femme disparut dans le néant.

- Nous l'avons échappé belle, dit un marin.
- Oui, dit l'adjutant, un peu plus et l'expédition devait se passer de nous. Mais la libération des esclaves aura lieu, rien ne nous arrêtera.

Le bateau accosta à Palma quelques heures plus tard, bientôt rejoint par le reste de la flotte. On n'y resta pas longtemps, la mer s'étant calmée, et on appareilla seulement six jours plus tard.

Après trois jours de navigation, la flotte arriva enfin au large d'Alger. L'amiral et le général ne firent pas traîner les choses. Dès que tous les navires furent rassemblés, les soldats débarquèrent à quelques kilomètres du centre et la ville fut conquise sans difficulté, en moins d'une semaine. Les troupes s'y installèrent ensuite sans pousser plus loin.

C'est alors qu'éclata la Révolution de Juillet. Le 27, des émeutes soulevées par des agitateurs parcoururent Paris; le 29, les Tuileries étaient investies. Le roi Charles X, qui abdiqua le 2 août et se sauva ensuite en Angleterre, fut remplacé par Louis-Philippe.

Curieuse situation pour les soldats à Alger ! Le roi qui les avait envoyés faire la guerre en Algérie n'était plus sur le trône. Néanmoins, tout cela n'aurait pas eu beaucoup d'importance si le nouveau roi, en bon Français, avait simplement continué la campagne. Mais sur le coup, il voulut tout arrêter et rappeler l'armée en France. Le maire de Fuveau, après avoir lu cette fatale nouvelle dans les journaux, décida de ne pas en parler à Madelaine, pour lui éviter le choc qu'elle n'aurait pas eu manqué d'avoir. Être si près du but et reculer maintenant ! Par bonheur, le roi décida ensuite de laisser l'armée en Algérie, mais sans lui donner l'ordre de s'étendre. Le résultat de cette pause aussi longue qu'inutile fut que Madelaine, voyant que l'expédition ne lui redonnait pas son mari, perdit tout espoir. Elle crut son

mari définitivement mort et tomba malade au début de décembre, peut-être parce que le temps de Noël est le plus déprimant de l'année pour les solitaires. Elle commença à se sentir faible, à avoir l'esprit flou et la respiration courte. Finalement, un beau jour, elle attrapa une forte fièvre, après avoir passé toute une matinée à placer dans la remise du bois pour l'hiver, tâche qu'elle préféra faire elle-même plutôt que de demander à Perceval. Elle se coucha alors beaucoup plus tôt que d'habitude et eut immédiatement des tremblements.

- Maman, lui demanda Amélie, pourquoi tu grelottes ? Il ne fait pas froid dans la maison.
- Ce n'est rien, lui répondit Madelaine, et elle se leva pour préparer le souper et prouver à sa fille qu'elle allait bien.

Mais elle tenait à peine sur ses jambes et elle se recoucha rapidement.

- Maman ne va pas bien, dit Amélie à Justin, va chercher Perceval. Il est à l'atelier.

Justin alla chercher Perceval à la course et le rouquin suivit Justin à grandes enjambées jusqu'à la chambre de Madelaine.

- Pourquoi elle claque des dents ? lui demanda Amélie.
- C'est une petite fièvre, répondit Perceval après avoir examiné Madelaine, rien de grave. Ça arrive à tout le monde de temps à autre, elle va se remettre bientôt.

Mais le lendemain, il fallut bien faire venir le médecin, qui dit avec un air sombre :

- Je préfère ne pas la saigner, le pouls est trop faible. Le corps est robuste, mais tout dépendra de sa volonté.

Bref, il ne savait rien. Deux jours plus tard, le pire était passé, mais elle ne guérissait toujours pas. Le corps semblait avoir décidé de rester faible, comme si l'âme n'en demandait pas davantage. Elle était pâle, mais ne tremblait plus. La fièvre s'était transformée en douleur permanente, vague, mais bien réelle, qui la faisait grimacer si elle essayait de se lever.

Les jours passèrent, Madelaine était toujours au lit, et finalement le jour de l'échéance arriva. Perceval tira une chaise jusqu'au lit, s'essaya, mit les coudes sur ses genoux, et lui dit :

- Ça fait un an, Madelaine, et ton mari n'est toujours pas revenu. J'espère que tu n'as pas oublié ta promesse.
- Non, je n'ai pas oublié, mais je me suis bien vu dans le miroir, dit-elle en montrant un petit miroir posé sur la table de chevet, j'ai les joues creuses, les yeux éteints et la peau plus pâle qu'un cadavre.
- Tu guériras bientôt. J'ai déjà eu un cochon qui a pris deux mois à se relever. C'était une fièvre animale maligne, qu'avait dit le médecin des animaux. Il mangeait presque plus, il grognait même plus quand on essayait de le déplacer. Il est resté couché deux mois sur la paille, et puis un matin il s'est mis à crier pour manger. Le soir, il était de nouveau sur ses pattes. Alors tu vois, Madelaine, t'as pas à t'en faire. Comme a dit le médecin, le pire est passé, t'es plus en danger de mort.
- Et pourtant je suis à bout de force, comme s'il me restait seulement un dixième de mon ancienne vigueur, un dixième de vie dans le corps.
- Tu le fais peut-être exprès, pour pas avoir à m'épouser, maintenant que ton mari est mort.
- Non, Perceval, si je vais mieux, si je peux au moins tenir debout, on se mariera.
- Alors je vais parler au curé aujourd'hui même, il m'expliquera comment ça marche, avec les veuves. Et dès que tu seras debout, on ira à l'église.

Deux jours après que Madelaine ait de nouveau promis à Perceval de l'épouser, le roi donnait enfin à l'armée la permission de continuer la campagne, et au début de janvier, profitant d'un vent favorable, la flotte attaquait Oran. Le tumulte qui interrompit le bourreau était causé par des gens qui avaient vu arriver les navires de la marine française et qui s'étaient mis à courir pris de panique. Ils criaient :

- Des bateaux, des bateaux, la ville est assiégée !
- Quoi, assiégée ! répétèrent quelques personnes venues pour regarder l'exécution, avant de s'enfuir à toutes jambes.

Bientôt, tout le monde se mit à crier et à courir. Les femmes voilées s'envolaient comme des fantômes; les dignitaires, aussi affolés que la foule, quittaient la place en courant. Voyant que l'exécution n'intéressait plus personne, le bourreau déposa sa hache par terre et partit comme les autres, en laissant là Adrien, la tête posée sur le billot. Celui-ci réussit cependant à se relever, et vit s'approcher de lui les trois sœurs, qu'on avait aussi totalement oubliées dans l'agitation.

- Sauvons-nous d'ici ! cria Anna.
- Allons sur la plage, dit Julie qui voulait s'approcher des bateaux.
- Non, s'exclama Adrien en regardant Julie, c'est trop dangereux. Je ne sais pas ce qui arrive, mais si des navires attaquent, on va certainement se battre sur la plage, et en plus les navires vont probablement bombarder la ville. Il ne faut pas être trop près de la mer.

La place était maintenant presque vide. Al-Mitra, Fatima et Ib-Idem étaient rentrés rapidement chez eux. Fahra, Tama et Saloma étaient encore là, mais Tama était recroquevillée et semblait souffrir. Adrien et les filles les rejoignirent.

- Que se passe-t-il ? demanda Adrien.
- Dans la panique générale, Tama a trébuché et elle s'est blessée une cheville, répondit Fahra. Mais vous êtes encore ligotés, ajouta-t-il avec surprise, avant de détacher leurs mains avec l'aide de Saloma, qui avait tout pardonné à Marion.
- Ne restons pas à découvert, dit Adrien en se frottant les poignets, il vaut mieux gagner les collines.

Mais ils avaient à peine fait trois pas, Fahra et Adrien soutenant Tama chacun de son côté, que des détonations retentirent au loin et des boulets sifflèrent au-dessus d'eux. Ils se précipitèrent alors tant bien que mal dans un coin de la place.

- Espérons que les murs ne s'effondreront pas sur nous, dit Adrien.

D'autres boulets furent tirés, mais ils atterrirent à l'autre bout de la ville, près de la mer. Après un moment, on entendit des coups de feu et des soldats français débouchèrent de la rue qui allait de la plage à la place des exécutions. Ayant déjà dû se battre contre les défenseurs de la ville, ils étaient dans une rage meurtrière. Ils tenaient tous un fusil muni d'une baïonnette et portaient à leur ceinture, en plus d'une gourde et d'une grosse gibecière cylindrique, une longue épée plus effrayante que le sabre des pirates.

Quelques-uns avaient été blessés à une jambe ou à un bras, mais continuaient à se battre sans se préoccuper du sang qui tachait leur uniforme.

En les voyant arriver de l'autre côté de la place, Adrien se jeta instinctivement devant Anna, Julie et Marion dans un élan protecteur, et Fahra fit de même pour Tama et Saloma. Ils étaient accroupi, sauf pour Tama qui était assise par terre, et observaient les soldats avec inquiétude.

L'un d'eux finit par les apercevoir et traversa la place en courant. Il avança alors vers Adrien qui eu le réflexe d'étendre les bras pour protéger encore plus les trois soeurs. Croyant qu'il s'agissait d'un Arabe, le soldat le mit immédiatement en joue.

- Non ! cria Fahra, qui se précipita sur lui. Il est Européen comme vous !

Le soldat, qui dans sa frénésie guerrière, n'avait rien entendu, leva son fusil pour donner un coup de crosse à Fahra, mais Adrien bondit alors sur lui comme un fauve et saisit son fusil. Tous les deux luttèrent quelques instants et finalement Adrien réussit à lui arracher son arme. Il le mit alors en joue à son tour, et lui cria :

- Cesse de te battre, je suis Français !

Cette fois, le soldat entendit et répondit, en levant un peu les bras :

- D'accord, d'accord.

- Ces Arabes sont nos amis, ajouta Adrien, avant de lui remettre son arme. Laisse-les partir.

Le soldat répondit de nouveau « d'accord, d'accord », puis rejoignit le reste des soldats qui avaient commencé à fouiller toutes les maisons à la recherche d'esclaves. La ville, en effet, avait déjà capitulé; plus personne n'attaquait les soldats, et tout le monde se terrait dans sa maison. Lorsque les soldats défoncèrent la porte et entrèrent dans la cour d'Al-Mitra, celui-ci n'offrit aucune résistance, et ses huit esclaves furent rapidement libérés du harem. Mais de l'autre côté de la ruelle, Ib-Idem accueillit les soldats avec son sabre. Il en tua deux et en blessa un autre, sans jamais arrêter de crier :

- Hors de ma vue, vermine. Retournez d'où vous venez !

Finalement, les soldats s'éloignèrent un peu de lui et le mirent en joue. Ils étaient dix, en demi-cercle, et lui au milieu. L'un des soldats cria :

- Dépose ton arme !

- Jamais ! répondit-il.

Aussitôt, sans attendre un ordre, les soldats tirèrent et Ib-Idem s'effondra par terre.

Voyant son maître mort et une armée ennemie chez lui, Moustafa, affolé peut-être pour la première fois de sa vie, se mit à gesticuler en faisant signe aux soldats de le suivre. Il les amena ainsi jusqu'au harem, croyant sans doute acheter sa vie en leur offrant un butin. Les vingt-neuf esclaves furent libérés, les soldats regardant avec ébahissement autant de femmes sortant d'un seul endroit.

Adrien, Fahra et les cinq femmes n'osaient pas bouger de leur place, de peur d'être de nouveau attaqués, lorsque le soldat qui avait failli tuer Adrien revint vers eux et leur dit :

- Excusez-moi, étiez-vous des prisonniers ici ?

- Oui, dirent ensemble Adrien, Anna, Julie et Marion.

- Alors suivez-moi, tous les anciens prisonniers européens doivent être rassemblés et amenés à la plage.

Ils suivirent donc le soldat, suivit par Fahra et les deux autres femmes, qui n'osaient pas quitter Adrien, devenu en quelque sorte leur sauf-conduit. Sur la plage, il n'y avait presque aucune trace de combats. D'un côté, mis ensemble, quelques soldats prisonniers étaient gardés par deux soldats français. Un peu plus loin, une dizaine de morts arabes étaient étendus sur le sable côte à côte. De l'autre côté, on avait

rassemblé tous les anciens esclaves; quelques hommes, mais surtout des servantes et des femmes de harem. Il devait bien en avoir trois cents et d'autres ne cessaient d'arriver. Ils étaient assis ou debouts, l'air épuisé mais heureux. Certaines femmes étaient extatiques, parlaient aux soldats chargés de monter la garde à leurs côtés, demandaient à boire en hurlant presque. D'autres pleuraient en silence. Certains avaient à leurs pieds un tas de guenilles, qui étaient toutes leurs affaires ramassées à la hâte. Lorsque Adrien et les autres arrivèrent sur la plage, ils furent impressionnés par les trente navires – les autres étant restés à Alger – stationnés à l'ancre dans la rade, et par tous les gens rassemblés. Quand on vit dans une petite ville du désert, le moindre attroupement et la moindre force militaire deviennent colossaux.

- Attendez ici, leur dit le soldat, puis il retourna dans la ville.

Ils n'étaient pas très loin des morts étendus sur la plage. Poussée par une curiosité malsaine, Julie s'approcha pour les regarder. Elle n'avait pas perdu son attitude mélancolique et pessimiste, et cette suite de cadavres s'harmonisait en quelque sorte avec son âme. L'un d'eux était particulièrement affreux, il avait été coupé en deux par un boulet reçu en plein ventre. Après avoir observé avec dégoût les deux moitiés d'homme qui avaient l'air si vivantes encore, mis à part l'absence d'abdomen, elle regarda le visage et poussa un cri : elle avait reconnu Abdul ! Elle revint en courant vers les autres, se laissa choir sur le sable et pleura.

Après un moment, Adrien remarqua qu'un officier, reconnaissable à ses épaulettes et à son bicorne, s'approchait successivement de tous les hommes dans le groupe d'anciens esclaves. Il semblait chercher en vain quelqu'un. Il finit par venir voir Adrien, et lui demanda :

- Seriez-vous monsieur Pinelle ?

- Oui, dit Adrien.

- Heureux de vous rencontrer, je suis l'amiral Duperré, commandant de la *Provence* et commandant général de la flotte. J'ai été chargé par un ami, monsieur Ducaze, de vous retrouver et de vous fournir un bateau pour Marseille, si c'est ce que vous souhaitez.

- Ce serait effectivement l'idéal, répondit Adrien. Mais les trois femmes ici avec moi peuvent-elles m'accompagner ?

- Mais certainement, il n'y a aucun inconvénient. Les gens que vous voyez là-bas, tous d'anciens esclaves, seront embarqués bientôt dans un navire qui partira demain pour Alger, et de là ils seront envoyés la semaine prochaine à Toulon. Quant à vous quatre, vous pourrez embarquer demain dans le *Lièvre*, une goélette qui retourne demain à Marseille, et qui devrait y être dans seulement une dizaine de jours. Est-ce que cela vous convient ?

- Tout à fait, amiral, dit Adrien.

- Avez-vous énormément souffert de votre captivité ? demanda l'amiral en les invitant à marcher avec lui.

- Non, pour ma part, j'étais relativement libre. Mais ce n'est pas le cas des trois femmes qui sont avec moi.

- C'est tout à fait scandaleux, dit l'amiral, qui en marchant avait entraîné tout le petit groupe devant une grosse barque posée à demi sur le sable.

- Je dois retourner sur la *Provence*, continua-t-il, puis-je vous inviter à dîner ?

- Certainement amiral, nous vous suivons. Mais avant, puis-je vous demander une question ?

- Certainement.

- Qu'arrivera-t-il des habitants de la ville ?

- Que voulez-vous dire ?

- Seront-ils arrêtés, punis, et que ferez-vous avec ceux qui avaient des esclaves ?

- Mais rien du tout, notre mission consistait uniquement à libérer les esclaves européens. Personne ne sera puni, voyons.

- Aussitôt, Adrien se retourna et dit à Fahra, Saloma et Tama :

- Vous n'avez donc rien à craindre.

Fahra et Adrien se serrèrent la main, se donnèrent mutuellement une bise sur les deux joues, puis se jettèrent dans les bras l'un de l'autre.

- Je ne t'oublierai jamais, Adrien.

- Moi non plus, Fahra.

Ils retournèrent ensuite tous les trois dans la ville, non sans qu'avant de disparaître au coin d'une rue, Tama se retourne, malgré sa foulure, et lui dise adieu en secouant la main.

Une fois sur la *Provence*, Adrien, Anna, Julie et Marion sautèrent de joie en voyant toute la nourriture déposée sur la grande table dans la salle à manger des officiers. Fini les dattes et le poisson séché.

Comme dans un conte de fées pour glouton, ils revoyaient pour la première fois depuis presque deux ans jambon, rôti de boeuf, carpe farcie, tarte aux poires, etc.

- J'ai cru, dit l'amiral, que la capture d'Oran, dont je ne doutais pas un seul instant, méritait bien un dîner spécial.

Marion avait presque les larmes aux yeux en reconnaissant sur la table un plat de pommes de terre.

- Vous ne mangiez donc jamais de pommes de terre, demanda l'amiral qui avait suivi le regard de Marion.

- Non, que du riz, du riz et encore du riz. Si en France quelqu'un m'offre du riz, je le tue. Je ne veux plus en voir. Ah, des pommes de terre, quel miracle ! Qui eut crû qu'un jour je rêverais de manger des pommes de terre ? Et pourtant, ça m'est arrivé souvent. Je les ai vues apprêtées de toutes les façons, je les mangeais même crues. Avez-vous des pommes ? J'aimerais aussi tellement manger des pommes.

- Oui, nous avons aussi des pommes, dit l'amiral en souriant. Mais bien peu maintenant, et leur peau commencent à ratatiner.

- Qu'importe leur peau, c'est le goût qui compte. Si même elles sont un peu pourries, je les mangerai.

- Marion ! s'exclama Anna en riant, ne soit pas si goinfre. Que va croire l'amiral.

- Que nous n'avons mangé que du riz pendant presque deux ans, comme des ânes qui mangent du foin; d'ailleurs ça a le même goût.

- Puisque vous semblez mourir de faim, dit l'amiral, mettons-nous à table maintenant.

- Sergent, dit-il à un soldat qui portait un tablier blanc sur son uniforme et se tenait au garde-à-vous près de la table, sonnez la cloche, nous allons manger.

Le soldat sortit sur le pont et fit sonner une cloche en laiton, grosse comme une cantaloupe, qui pendait près de la salle à manger. Quelques minutes après, trois autres officiers arrivèrent, qui parlaient ensemble du succès de la journée.

- Messieurs, leur dit l'amiral, nous avons des invités aujourd'hui : quatre rescapés des harems oranais. Je crois que leur présence, après une si éclatante victoire et la libération de tant d'esclaves, est appropriée. Qu'en dites-vous ? Accueillons-les donc, et surtout, ajouta-t-il en souriant, ne mangez pas toutes les pommes de terre, il faut leur en laisser. Apparemment, c'est ce qui leur manquait le plus.

On s'assit et on commença immédiatement le repas, sans plus de préliminaires. Les trois officiers subalternes regardaient manger les trois soeurs, et surtout Marion, avec ahurissement, tant elles mangeaient comme des louves affamées. Dans toute leur carrière militaire, somme toute assez douillette, jamais ils n'avaient vu chose si extraordinaire.

- Mesdames, dit l'un d'eux, qui trouvait Marion particulièrement jolie, j'ai déjà vu un Turc qui avait passé trois mois dans un cachot pour avoir fait une blague sur le sultan. On ne lui donnait que de l'eau et parfois un peu de riz.

« Le malheureux », songea Marion tout en mangeant.

- Eh bien, lorsqu'on lui coupa ses chaînes et qu'on le laissa sortir à l'air libre, le soleil brûlait ses yeux, il titubait sur ses jambes, qui avaient perdu l'habitude de marcher, et c'est presque en rampant et les yeux fermés qu'il s'approcha d'un vendeur de fruits. Il prit, sans le payer d'ailleurs, le premier fruit qui était devant lui, et je peux vous jurer, sur mon honneur de militaire, qu'il ne le mangea pas avec plus d'enthousiasme que vous trois mangez maintenant, surtout vous mademoiselle.

- Ma foi, dit l'amiral avec un sourire en coin, si le repas commence ainsi, je crois que des présentations plus détaillées s'impose. Mesdemoiselles, voici le lieutenant Perronnais, le sous-lieutenant Duperreau et le sous-lieutenant Castignac. Messieurs, Adrien Pinelle, et à ma gauche Anna, Julie et Marion.

Les trois officiers se levèrent, s'inclinèrent, puis se rassirent, visiblement très contents de montrer leur galanterie militaire.

- Vous retournez donc en France ? demanda Perronnais, celui qui regardait sans cesse Marion.

- Exactement, dit Adrien. Ces demoiselles vont y rencontrer un parent à elle. Elles habitaient en Italie, mais vivront désormais à Marseille .

- Ah, l'Italie ! dit Perronnais avec lyrisme, même s'il n'y était jamais allé, et il ne dit rien de plus pendant quelques secondes, avant de continuer :

- Quand devons-nous rentrer à Toulon ?

- Pas de si tôt, dit l'amiral. Pourquoi, vous voulez déjà retourner en France ?

- Je demandais seulement, amiral.

Le sous-lieutenant Castignac, qui était assis au milieu, devant Julie, lui dit :

- Vous êtes bien taciturne, mademoiselle.

- Nous n'étions pas exactement en villégiature, répondit Marion pour sa soeur.

Plus personne ne parla pendant quelques minutes, et finalement le sous-lieutenant Duperreau dit à Anna :

- Vous avez un air si noble, est-ce dû à votre séjour chez les Barbaresques ?

- Peut-être, répondit Anna. Mais j'avoue que plus vite j'oublierai, mieux ce sera. Ce festin n'est que la première étape de ma cure. En mangeant trop, je brise le maléfice qui m'a fait prendre par les Barbaresques et passer tant de mois dans un endroit révoltant. Car c'était bien révoltant.

- De saleté ?

- Non, d'injustice. Je vois que vous ne savez rien de ce que j'ai vécu.

- Il est trop jeune, dit l'amiral.

- Vous avez raison. J'étais comme lui, j'ignorais absolument qu'un endroit semblable pu exister. En fait, je vous envie, monsieur Duperreau, vous en parlez encore sans y rien connaître, c'est encore un conte pour vous. Vous avez sans doute aperçu quelques cicatrices sur certaines des esclaves libérées, mais cela ne vous a pas impressionné, et vous vivez encore dans votre monde imaginaire, où de pareilles choses n'existent pas.

- Anna, dit Adrien, vous vous emportez, vous n'êtes pas juste avec lui; ce sont nos libérateurs, après tout. Laissez-lui son insouciance.

- Moi, je vous comprends, dit Perronnais.

- Messieurs, laissez ces femmes tranquilles, dit l'amiral. Elles ont bien des blessures à panser, et seuls le temps, la providence, et peut-être un peu de chance, les guériront complètement. Nous sommes des hommes, nous ne pourrions jamais nous mettre à leur place, pas même avec la meilleure des volontés. Ne jouez pas aux amoureux avec elles, elles ont besoin de solitude, de recueillement. Elles ont l'air à de fortes filles, qui ne s'apitoient pas sur elles-mêmes, mais elles ont quand même besoin de repos.

- Et de divertissement, dit Marion. Je m'ennuyais à mourir chez Saloma, elle ne voulait pas que je sorte de la cuisine, sauf pour faire des courses.

- Sans aucun doute, dit l'amiral. Vous avez besoin de repos, de divertissement et de consolation. Sachez que le roi ne tenait pas seulement à vous voir libres, mais heureuses. Il offre une rente de 300 francs à tous les anciens esclaves. Cela vous aidera à Marseille.

Adrien et les trois soeurs couchèrent sur la *Provence*. Faute de place, ils durent se contenter d'une seule cabine à eux quatre. Ils parlèrent jusqu'à minuit, puis tentèrent de dormir. Sans succès. Les objets de toilette autour d'une cuvette en porcelaine, les rideaux aux fenêtres, jusqu'à l'odeur du navire, tout leur rappelait l'Europe qu'ils espéraient revoir depuis si longtemps. Ils étaient fébriles et dans leur tête se bousculaient le passé et l'avenir. Anna et Julie surtout se demandaient si leur nouvelle vie serait assez joyeuse, assez pleine pour leur faire oublier tous les mauvais moments qu'elles avaient vécus. Anna était persuadée que oui, Julie que non. Marion était assez jeune et assez légère pour oublier. Elle ne songeait déjà plus à Saloma, mais se voyait dans une belle maison, à côté d'un grand-père fumant la pipe, assis au coin du foyer dans un grand fauteuil. Comme ses soeurs, elle ignorait encore qu'il était mort. Elle ne songeait pas non plus aux trois officiers qui avaient si gauchement essayé de nouer une relation avec elles; il n'y avait pas encore de place dans leur coeur pour semblable amourette. Même un amour véritable aurait essayé en vain d'attendrir leur âme, qui avait encore trop de ménage à faire.

Pour Adrien, c'était plus simple. Non seulement il avait peu souffert de sa captivité, mais il avait Madeline. Si près du but, enfin en route pour Fuveau, il ne songeait plus qu'à elle. Autant il avait évité de se perdre en vaines rêveries quand il était prisonnier, autant il se laissait maintenant imaginer tout ce dont il avait été privé.

Il revoyait sa femme de tous les angles possibles, imaginait ce qu'elle dirait en le voyant arriver, après tant de mois loin d'elle. Il se voyait ouvrant la porte de la cour, puis après quelques pas être accueilli par sa femme, ivre de joie, et ses enfants, criant : « Papa ! Papa ! ». Il imaginait même Perceval, heureux de le revoir et marmonant : « Eh ben, enfin, je serai plus obligé de travailler tout seul ».

Bref, son bonheur colorait en rose tout son avenir. Il ne s'inquiétait plus de rien, sinon d'arriver le plus tôt possible.

Le lendemain matin, ils embarquèrent dans le *Lièvre*, après avoir dit adieu à l'amiral et l'avoir remercié pour tout, où dans ce tout entraient en plus grande partie la liberté. Les femmes avaient les yeux mouillés en s'éloignant d'Oran; on eut dit qu'elles étaient tristes de partir. Mais c'était la peine de voir une dernière fois le décor de leur plus grand malheur, de sentir qu'elles scellaient pour de bon ce souvenir en elles.

La traversée ne dura que huit jours. Quand le bateau approcha enfin de Marseille, et que le port fut tout proche, le coeur des trois filles se serra plus qu'elles s'y attendaient. Elles n'avaient pas vu la France depuis plus de quinze ans. Tous ces navires, ces drapeaux, ces façades d'immeubles français, ces piétons qui déambulaient tranquillement, les femmes avec leur ombrelle et les hommes avec leur grand chapeau, ce fut de nouveau un conte de fées, qui surpassa de beaucoup le festin que le commandant de la *Provence* leur avait offert. Comme elles avaient fait du chemin dans la vie depuis leur départ d'Italie ! Ce n'était certes pas le chemin qu'elles avaient choisi, mais c'était un chemin riche tout de même, riche d'enseignements et d'expériences fortifiantes, du moins pour Anna, qui cherchait confusément comment utiliser dans sa nouvelle vie ce qu'elle avait vécu. Marion avait déjà oublié, Julie risquait d'être marquée toute sa vie, mais Anna voulait transformer en fleurs les épines qui avaient meurtri son corps, sans égratigner son âme. Deviendrait-elle religieuse, infirmière ? Ou

chercherait-elle à marier un ministre pour influencer la politique du pays ? Elle n'en savait encore rien, mais à vingt-cinq ans elle avait l'âge de choisir une fois pour toute la voie qu'elle allait suivre pour le reste de sa vie.

Une fois sur le quai, les trois femmes se regardèrent sans savoir où aller; elles avaient vaguement espéré que leur grand-père serait venu les accueillir. Marion regarda les cent francs qu'elle avait au creux de la main (car l'amiral avait donné cent francs à chacune d'elles, ainsi qu'à Adrien) et dit :

- Ce doit être assez pour louer une chambre.

Anna allait répondre, lorsqu'une jeune femme s'approcha d'Anna. Elle avait à peu près le même âge, et portait une robe blanche à fleurs roses très sobre, une large ceinture et un bonnet. Elle avait l'air d'une fille de bonne famille.

- Pardon mademoiselle, étiez-vous sur le *Lièvre* ?

- Oui madame, répondit Anna.

- Ce sont vos soeurs ?

- Oui, tout à fait.

- Vous appelez-vous Anna, Anna Dutreau ?

- Mais oui, dit Anna avec une légère surprise empreinte de curiosité.

- Je suis Mélanie, je suis votre cousine.

- Oh ! dit Marion, comme c'est bien de rencontrer de la famille.

- Oui, tout à fait, dit Anna en souriant et en serrant la petite main gantée que lui avait tendue Mélanie.

- Savez-vous où est notre grand-père ? demanda Marion.

- J'ai bien peur, dit Mélanie, que vous arrivez trop tard. Il est mort il y a six mois.

- Malheur ! s'écria Anna.

- Comme c'est dommage, ajouta Marion, j'aurais tellement aimé le connaître.

- D'autant plus, dit Anna, que nous nous retrouvons en France avec nulle part où aller.

- Ne vous en faites pas, mon père m'a envoyé pour vous inviter à demeurer chez nous, car je suppose que vous ne connaissez personne à Marseille.

- Merci, Mélanie, merci mille fois, dit Anna avec un soupir de soulagement.

Adrien laissa son adresse à Anna, en lui faisant promettre d'écrire, et il quitta les trois filles après force embrassades. Il trouva une voiture dont le cocher était prêt à faire les vingt kilomètres séparant Marseille de Fuveau. En plus d'une hâte bien naturelle dans sa situation, Adrien pressentait qu'un malheur planait au-dessus de sa femme, malheur qui pourrait peut-être être évité s'il arrivait à temps. Il existe ainsi entre deux personnes qui s'aiment passionnément un lien invisible que n'influe pas l'espace. On a trop souvent vu une femme s'émeouvoir à l'instant même où son mari se faisait tuer mille kilomètres plus loin, pour en douter et croire encore aux coïncidences. Peut-être que, s'il était possible de voir clairement ce que ce sixième sens ressent, nous pourrions savoir exactement ce qui arrive aux personnes que nous aimons. Adrien, toutefois, n'avait qu'un pressentiment un peu stupide, mais il dit quand même au cocher, une fois monté dans la voiture :

- Allez aussi vite que vous le pouvez, s'il-vous-plaît.

- Ah, ben là mon bon monsieur, ça dépendra de Rossinante, répondit le cocher. Elle n'a pas tellement eu le temps de se reposer depuis le monsieur avant vous. Mais je ferai ce que je peux.

Au moment où, à Marseille, Adrien montait dans la voiture, Madelaine était debout devant le grand miroir dans sa chambre. Elle était guérie, ses couleurs étaient revenues, mais pas sa gaieté. Elle portait une robe de mariée et ajustait deux boucles à ses oreilles. Ses enfants n'étaient pas avec elle, mais à l'église du village, avec une vingtaine de personnes qui attendaient le début de la cérémonie, et qui la

majorité n'avaient aucun rapport avec Madelaine ou Perceval, mais n'avaient rien de mieux à faire ce jour-là. Perceval était dehors, devant la maison, habillé comme un bourgeois du dimanche, c'est-à-dire comme une imitation de bourgeois. Ses pantalons étaient trop courts, la veste était d'une couleur qui jurait avec celle du veston, et son chapeau était trop petit. Il avait mis un oeillet à sa boutonnière, pour « faire festif », comme il disait. Il attendait Madelaine en discutant avec le maire, quand un gaillard pesque aussi grand que lui entra dans la cour.

- Alors Perceval, c'est le grand jour ?

- Oui, répondit-il, et c'est pas trop tôt. C'est un jour que je sais par coeur, même s'il a pas encore commencé, depuis le temps que je l'attends. C'est rien qu'une formalité maintenant. Madelaine et moi, on dira ce qu'on a à dire et puis on reviendra tout de suite.

- Même pas de banquet, hein ?

- Ma foi, non, c'est trop cher, et puis ça n'a aucun sens; la vraie fête se fera en privé, quand on reviendra ici, dit-il en clignant d'un oeil, ce qui fit sourire son ami, mais pas le maire, qui détourna la tête.

- À propos, Perceval, dit son ami, quand tout sera fini, j'ai un bon cheval à te montrer. Seulement cinquante francs, si ça t'intéresse.

- Cinquante francs, dit Perceval, c'est quoi son problème ? Il a le capelet, le suron, le vessigon ? Ou c'est son dos qu'est tellement rond que le ventre touche par terre.

- Non, il est parfait. Je peux plus le garder, c'est tout.

- Où c'est qu'il est ? Tu l'as amené avec toi ?

- Oui, il est devant l'église.

- Alors allons-le voir tout de suite. Cinquante francs, c'est un bon prix, et je suis certain que Madelaine a cet argent-là quelque part. Maintenant qu'on est marié, ce qui est à elle est aussi à moi.

- Et vice-versa, dit son ami.

- Oui, mais moi, mon argent, j'en ai besoin.

- Alors suis-moi.

- Madelaine ! cria Perceval sans entrer dans la maison, moi et le témoin, on va tout de suite à l'église. Tu nous rejoindras avec le maire. La cérémonie commence à 11 heures, et il est il est quelle heure, monsieur le maire ?

- Onze heure moins quart.

- Déjà ! Madelaine, traîne pas devant le miroir, je t'ai déjà vue, tu es belle comme un ange.

- C'est qu'il l'aime, dit son ami au maire.

- Tu as cinq minutes, pas plus ! cria-t-il, avant de se retourner et de dire à son ami :

- Allons- y !

Le maire regarda les deux godelureaux s'éloigner en hochant la tête.

- Ce doit être le mariage le plus triste que j'ai vu de ma vie. Même la grosse Bertrande, dit-il tout haut, qui s'est mariée l'an dernier avec l'idiot du village, a fait un meilleur choix.

Finalement, Madelaine apparut sur le seuil.

- Perceval est un saligaud, mais pas un aveugle ni un menteur, dit le maire, tu es vraiment belle comme un ange.

Après des semaines de maladie, le corps de Madelaine renaissait comme renaît un arbre au printemps. Son corsage était plein et ferme, quoique son buste fut un peu plus mince qu'autrefois, et ses joues avaient le teint des jeunes filles qui ont couru dehors par une froide matinée. À cette vigueur toute paysanne, qu'on aurait pu juger trop commune, s'ajoutait une aura de douceur, née de sa résignation. Elle avait bien la beauté des femmes à l'âme profonde et au coeur secrètement agité; celle des femmes

faites pour être heureuses mais ayant accepté courageusement un destin injuste. Au moment où le maire lui tendait dignement son bras, on entendit une voiture qui arrivait au galop. La voiture allait si rapidement qu'elle s'arrêta devant la petite cour clôturée avant même que le maire et Madelaine eut pu deviner de quoi il s'agissait, ou que Madelaine eut le temps de passer la main sur le bras du maire. Le cheval s'ébroua et sauta sur place, encore excité par la course. Un homme sauta au bas de la voiture, du côté opposé à la cour. Le maire et Madelaine ne bougeaient plus, intrigués par cette arrivée inattendue, et attendaient seulement de voir qui cela pouvait être. La voiture repartit immédiatement dans un nuage de poussière, et quand la poussière retomba, Madelaine et le maire reconnurent Adrien. Madelaine crut perdre connaissance et vacilla, mais le maire la retint, disant simplement en souriant :

- Je savais bien qu'il n'était pas mort.

Cette parole toute pleine de bon sens réveilla Madelaine, qui sourit à son tour et s'élança vers son mari, qui avait ouvert la porte de la clôture et s'était avancé vers elle. Ils s'embrassèrent au milieu des fleurs et des petits arbres de la cour, le maire souriant tendrement à côté de la porte d'entrée.

- Ne me quitte plus, lui dit Madelaine. Ne va pas en Italie, reste près de moi.

- Je ne partirai plus jamais, répondit Adrien.

Adrien tint sa promesse et vécut tranquillement avec Madelaine jusqu'à un âge très avancé.

Fin